

JE TOMBE DES NUES



ALBERT BÉRUBÉ


LA PLUME D'OR

Table des matières

Chapitre 1	9
Chapitre 2	22
Chapitre 3	26
Chapitre 4	33
Chapitre 5	49
Chapitre 6	52
Chapitre 7	58
Chapitre 8	64
Chapitre 9	77
Chapitre 10	81
Chapitre 11	90
Chapitre 12	97
Chapitre 13	100
Chapitre 14	104
Chapitre 15	108
Chapitre 16	113
Chapitre 17	118
Chapitre 18	120
Chapitre 19	124
Chapitre 20	131

Je tombe des nues

Albert Bérubé



**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et
Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Je tombe des nues / Albert Bérubé.

Noms : Bérubé, Albert, 1953- auteur.

Identifiants : Canadiana (livre imprimé) 2019003713X | Canadiana (livre numérique)
20190037148 | ISBN 9782925049067 (couverture souple) | ISBN 9782925049074 (PDF) |
ISBN 9782925049081 (EPUB)

Classification : LCC PS8603.E7666 J4 2020 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds
du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Conception graphique de la couverture : Shawn Foster

Direction rédaction : Marie-Louise Legault

© Albert Bérubé, 2020

Dépôt légal – 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce
livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de
l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1re impression, février 2020

Chapitre 1

—L'argent de la caisse ! crie au comptoir le Mexicain aux yeux croches, son revolver pointé sur le commis.

Le bandit que j'avais aperçu deux minutes plus tôt sur le trottoir a maintenant le nez recouvert d'un faux col, malgré la chaleur tropicale. Nous sommes cinq clients, dont deux touristes, dans ce *Minisuper Chiquis* du cœur de Pochutla, tous saisis et terrorisés. Le petit commis tremblant et d'apparence septuagénaire ouvre le vieux tiroir-caisse de bois, puis entreprend d'en extraire les liasses de billets. Il y en a passablement, selon ce que mes yeux incrédules observent, à quatre ou cinq pas de distance. L'établissement est dans une relative obscurité, économie d'énergie oblige.

—Plus vite ! ordonne le voleur en penchant la tête vers la caisse.

Les deux jeunes mecs debout près de la sortie en profitent pour détailler par la porte de tôle coulissante ouverte en permanence. Une petite dame basanée aux cheveux gris située à quelques souffles de moi est prise d'un malaise et s'effondre sur l'étalage de boîtes de conserve derrière elle, dans l'autre courte rangée. Ma conjointe Julie est accroupie à côté de moi, paralysée. Le voleur détourne l'attention, jette un œil inquisiteur vers moi et ma douce, qui a figé en consultant l'étiquette d'une liste d'ingrédients. Le commis profite de cet instant pour brandir un minibâton de baseball et en asséner un coup qui aboutit sur un coude du voleur. Mal lui en prend, ce dernier recule d'un pas et ouvre le feu. Pan ! En pleine tête du caissier, qui s'écroule avec fracas.

Oh, mon Dieu ! Je n'en crois pas mes yeux. Ça arrive pour vrai ! Le malfaiteur tire un autre coup de feu en direction de l'employé, bondit à genoux sur le comptoir, saisit en vitesse tous les billets qu'il aperçoit, les fourre dans un sac à dos, passe devant moi et sournoisement, me donne un coup

de crosse. Je le reçois sur un bras que j'ai levé en guise de bouclier, prêt à me défendre, et j'essaie de le repousser, mais je tombe à la renverse dans l'échauffourée. Mon agresseur perd lui aussi l'équilibre et trébuche dans le passage étroit menant à la sortie. Mais qu'est-ce qui m'a pris de contre-attaquer ? Je me heurte le derrière de la tête en chutant. Ouch ! C'est de la folie ! L'homme se relève et, franchissant aussitôt le seuil de la porte coulissante avant de fuir, il se retourne et tire un coup sur moi. Pan !

Suis-je mort ? Ici, en voyage de reportage au Mexique ? Je bouge les mains, me ressaisis. J'ouvre grand les yeux pour prendre la mesure de ce qui se passe. Non, je n'ai pas encore transité à une autre dimension par le grand tunnel. Ma belle Julie, toujours recroquevillée, me tient la tête, alors que je reste étendu par terre. Mais qu'est-ce qu'elle faisait, déjà, accroupie durant tout ce temps ? Ah, oui ! Elle cherchait un chasse-moustiques écolo sur la tablette du bas...

Elle a les yeux ahuris. C'est bon signe : elle manifeste de la compassion et veut prendre soin de moi. J'en ai besoin. Ma stupeur laisse rapidement place à la douleur. Je porte la main droite à mon flanc gauche et constate que j'ai été atteint d'une balle. C'est arrivé pour vrai ! Je relève mon T-shirt pour évaluer les dégâts : j'ai la peau trouée de part en part. Ça saigne, et ça brûle. Est-ce que j'ai perdu connaissance ? Je crois que j'ai vécu une couple de secondes hors du temps, en tout cas.

Je suis à la fois furieux et content. Furieux d'avoir été atteint d'une balle tirée intentionnellement et négligemment ; furieux d'avoir été à la mauvaise place au mauvais moment, furieux de devoir maintenant être soigné et furieux de compromettre une partie de mes vacances thérapeutiques

de couple. Enfin, je dois admettre que ce sont des vacances de travail... Je me comprends.

Et je suis content, content d'être toujours vivant. Mon heure n'est pas encore venue. J'ai 40 ans et sûrement bien d'autres choses à réaliser avant de trépasser.

Julie me tient toujours la tête, comme le ferait une infirmière. Dans l'adjointe administrative qu'elle est se dissimule une infirmière. J'aime m'en persuader, bien que je sache des *choses* à son sujet... Pour soigner mon cœur au sens figuré. Pour l'instant, on dirait qu'il y a une grande Terrienne en elle. J'espère que je suis un bon patient.

—Est-ce que ça va aller ? me demande-t-elle en inclinant la tête pour tendre une oreille.

Je parviens à lire de l'inquiétude à travers ses yeux humides et plissés.

—Je suis chanceux en crime, la balle m'a seulement effleuré la taille. Il faut que j'aille dans une clinique. Ça me brûle la peau. Aïe ! J'y pense, le commis... comment va le commis ?

Deux passants inquiets, deux hommes dans la trentaine, je crois, caricaturalement mexicains, trapus, moustachus, métissés, les yeux bridés, font leur entrée dans le petit établissement, alertés par les coups de feu. Balayant les lieux du regard, ils sont vite rassurés en voyant que l'*incident* est terminé et que le bandit armé est parti. Sous le choc, je tremble des mains. Est-ce qu'ils sont de mon côté, eux ?

—Appelez la police et l'ambulance, que je leur demande en espagnol. Le commis est derrière le comptoir, il a reçu deux balles. Moi, je suis juste un peu blessé. Il y a aussi une dame âgée qui s'est évanouie, dans l'autre rangée.

—La police est en route, répond le plus petit des deux Mexicains qui s'est transformé en premier répondant. J'ai entendu un coup de feu, j'ai vu s'enfuir un homme masqué qui courait, et j'ai appelé les secours avant d'entrer.

Dois-je me sentir rassuré, moi qui reste allongé et qui saigne ?

Le secouriste improvisé se penche vers le tiroir-caisse laissé ouvert et étire le cou un peu plus au-dessus du comptoir pour satisfaire sa curiosité. L'entendant soupirer, je devine qu'il aperçoit le corps du pauvre commis abattu. Il doit être mort. On ne l'entend pas gémir. En tout cas, mon moustachu trapu de type indigène zapothèque reste du côté client du comptoir, et ne juge pas utile d'aller porter assistance à la personne inerte. Pendant ce temps, son pote vérifie l'état de la vieille dame évanouie. Elle gémit. Elle a dû se cogner la tête en tombant.

Les ambulanciers arrivent et vont au plus urgent, c'est-à-dire au commis inerte. Pas de chance pour lui, ils le recouvrent d'une bâche et partent avec son cadavre. Je préfère qu'il ait la préséance. Quant à moi, une autre ambulance vient me cueillir une vingtaine de minutes plus tard.

Il est midi et il fait plus de 30 degrés à Pochutla, près de la Sierra Madre, non loin de la côte du Sud-ouest mexicain, dans l'État d'Oaxaca, à 4 000 kilomètres à vol de monarque du Québec, lorsque Julie et moi sortons de la clinique où les ambulanciers nous ont emmenés.

La trace laissée par la balle est superficielle. Je suis décidément chanceux que le voleur n'ait pas été trop appliqué dans son tir. Il semblait viser mon ventre ; pas mon bas-ventre, ni mon cœur, ni la tête, ni les jambes... Du moins, c'est la vague impression que j'ai. Il aurait même pu atteindre Julie, sur qui j'étais tombé dans la bousculade. Peut-être qu'il m'a épargné parce qu'il ne me voyait pas comme une véritable menace, qui sait ? Peut-être qu'il visait aussi croche que ses yeux. Va savoir !

Je m'en tire avec un beau bandage de 10 cm sur 10 à la taille, juste un peu en haut de la ceinture, et j'aurai des points de suture à faire contrôler et retirer dans une dizaine de jours. Mon médecin de brousse, la Dre Maria Lopez Villarreal, a des doigts de fée. Sous mes yeux et ceux de Julie, elle m'a appliqué un antidouleur local, une xilocaïne, et a procédé minutieusement et esthétiquement à son travail de couture sur peau. Sous ma mince *playera* rose mexicain, le bandage collé avec des diachylons ne paraît pas. J'ai desserré la ceinture à boucle en anneaux de mes bermudas.

En route pour la pharmacie où je dois me procurer des antibiotiques et un onguent, je prends soudain conscience que je ne pourrai pas aller me baigner dans l'eau salée et les vagues pendant presque deux semaines. C'est pourtant un des doux plaisirs que mon séjour hivernal de trois ou quatre mois dans le Pacifique sud-mexicain devait me procurer quotidiennement. Donc, pas de thalassothérapie pour moi, à cause du maudit bandit !

— Tu te rends compte que le voleur aurait pu te tuer ? me demande Julie alors que nous marchons dans les rues achalandées de Pochutla.

— Oui, il s'en est fallu de peu... Il aurait pu aussi m'éclater les mains, ou les parties sexuelles. T'imagines de quoi tu serais privée ?

J'ai beau sonder le visage de Julie pour voir ce qu'elle pense de mon humour de contenance, son expression reste fermée. Pas moyen d'en extraire un sourire. Mon sens de l'humour n'opère pas. Parce qu'elle me l'a déjà dit, je sais qu'elle a un faible, une attirance particulière pour mes mains et mes doigts longilignes. Ils ont une certaine utilité, sur le plan intime. Elle me surnomme parfois *Manosmagicas* dans ses moments affectueux.

Elle transporte mon sac à dos, histoire de s'assurer que rien ne frotte ma plaie au flanc. Nous devons maintenant pas-

ser à une autre épicerie pour acheter le chasse-moustiques et les haricots en boîte que nous désirions justement nous procurer lorsque le vol à main armée est survenu. Je surveille Julie qui paie au comptoir, en regardant partout autour et en direction de la porte... Rien. Non, cette fois il ne se passe rien pour venir perturber le cours normal des choses.

Ensuite, cap sur la *Agencia de policía municipal*, pour aller faire ma déposition, comme me l'ont demandé les policiers intervenus sur place après le vol qui a dégénéré en meurtre. À quoi bon, puisque le voleur a détalé comme un lièvre ? « Simple formalité », m'a dit un agent, au cas où on puisse attraper le truand masqué.

Selon ce que j'observe en balayant la pièce centrale du regard, c'est pas le luxe dans ce poste de police. Dans l'aire ouverte, cinq petites chaises de plastique rigide sont disposées en rangée pour la clientèle. Devant, placés en demi-cercle, il y a trois bureaux avec, derrière chacun, une chaise de justiciable. J'occupe la mienne, et je suis en train de rédiger ma déposition sur ma tablette *iPad*, pour la transmettre par courriel au policier pansu qui est penché sur mon cas.

Quand j'ai proposé à mon agent de pondre moi-même par écrit le récit de l'événement survenu au dépanneur *Mini súper Chiquis*, près de la *Capilla del Niño Jesus*, il a paru surpris et a acquiescé en souriant. J'avais deviné que mon doigté de journaliste serait infiniment plus efficace et rapide que ses gros doigts courts aux ongles mal taillés et mal curés.

Puis j'expose mon récit des faits survenus, pendant que mon vis-à-vis bedonnant fait mine de mettre de l'ordre dans les papiers de son minibureau de bois défraîchi. Il soupire, transpire, et s'éponge le cou avec un mouchoir jauni. Le petit ventilateur du bureau ne suffit pas à abaisser la température. On dirait qu'il fait 35 ou 40 degrés. S'il était une

femme, mon policier dodu agiterait sans doute un éventail vers sa tête qui génère trop de chaleur, mais manifestement, il n'en est pas une.

— Voilà ! lui dis-je, avant de lui demander son adresse internet.

— Déjà ? me répond-il, admiratif devant les moins de dix minutes que j'y ai mises.

J'ai tout à fait l'air d'un homme expérimenté, en plein contrôle... Et il me tend fièrement sa carte professionnelle comportant son adresse courriel pour que je puisse lui envoyer le document.

— Si, déjà ! que je lui réplique fièrement, en expliquant que j'ai tout de même été encouragé par la fraîcheur récurrente des oscillations du ventilateur situé à côté de moi. Sous pression, j'ai l'habitude d'écrire rapidement.

J'appuie sur la touche d'envoi de ma déposition. Mon agent joufflu répond à ma blague au sujet de la ventilation par un éclat de rire sonore. Puis, il ouvre sa boîte de courriels et entreprend lentement la lecture de ma déposition, en inclinant la tête de haut en bas et de bas en haut. Il relève enfin son gros crâne vers moi, ses yeux de veau tout écarquillés. Monsieur Sourire devient subitement perplexe, selon ce que je peux deviner en le voyant se mordiller l'intérieur des lèvres. Il envoie le texte à l'imprimante, file le chercher dans le passage et revient vers moi, les yeux interrogatifs.

— Il manque quelque chose, monsieur.

— Vraiment ?

— À quoi ressemblait le voleur, à part sa camisole rouge de basketball ?

— Je ne sais pas. Avec un faux col, il s'était recouvert le bas du visage jusqu'aux yeux, des yeux noirs ou bruns, et il avait les cheveux noirs comme un corbeau, coupés à la Kim Jong-un.

— Kim Young Uno ? Connais pas cette mode. Vais me renseigner.

Cela dit, l'agent ajoute à la main une note au texte.

J'omets à dessein de préciser que le voleur avait les yeux croches. C'est que je ne veux pas d'embêtements, moi.

— Quelle grandeur ?

— Ah, mais oui, désolé, où avais-je la tête ? J'aurais dû ajouter ça : environ 1,60 m, je dirais, en me basant sur ma propre grandeur. Oui, il m'allait à peu près jusqu'au nez.

À nouveau, l'homme note l'info au dossier.

— Et que faites-vous dans la vie ?

À cela, je réponds que je suis journaliste indépendant, que j'écris des articles traitant de voyages, et que je suis dans cette région méconnue du sud du Mexique pour rédiger un reportage touristique à l'intention des lecteurs du quotidien québécois pour lequel je travaille.

— Ah, Québec ? répète mon interlocuteur en fronçant un sourcil.

— Oui, le Québec, à 4000 kilomètres d'ici. Nous sommes 8,4 millions de personnes, une nation minoritaire francophone au pays des Canadiens.

— Vous parlez et écrivez bien espagnol. Félicitations !

— Merci, vous aussi, vous parlez couramment, et sans accent ! lui dis-je avec le sourire.

Mon humour produit encore son effet. Le policier lâche un éclat de rire généreux. Un rire gras, et bon enfant. Il semble rassuré. Je signe ma déposition et fournis ensuite tous les papiers d'identification demandés : passeport, formulaire migratoire temporaire et permis de conduire. Heureusement que Julie les traîne avec elle. En fait, elle a des photos dans son *iPhone*. Le policier demande les mêmes renseignements sur elle. Il se fait des photocopies dans un local du passage au fond de la grande pièce, puis revient. Ensuite, il me demande où nous logeons, et pour combien

de temps. Il note le tout sur une feuille qu'il attache à son dossier avec un trombone. Je ne lui mentionne pas que Julie et moi sommes accompagnés d'un couple d'amis durant notre séjour dans la région de San Agustinillo ; ce n'est pas de ses oignons.

—Soyez prudents, on ne sait jamais ce qui nous pend au bout du nez. Mais vous avez été chanceux. En tout cas, nous allons tenter de mettre la main au collet de Kin Young Oune. Et bon voyage dans l'État d'Oaxaca, le plus beau du Mexique !

—Merci, monsieur l'agent.

Je lui serre la main et le salue. Il me semble que son regard n'est pas franc... Ou est-ce moi qui vois des yeux louches partout ? Sur le trottoir, du sac que transporte désormais Julie, je sors le flacon de purificateur *Purell* et me désinfecte les mains.

Chanceux, quand même, comme dit le policier, puisque j'ai échappé à un coup de feu potentiellement fatal. Chanceux dans ma malchance. Comment me suis-je attiré tout ça ? Est-ce mon karma ? Je suis peut-être puni pour avoir fait quelque chose de mal dans le passé ? Ou serait-ce pour quelque chose à venir ? Est-ce que je vais raconter ça dans mon reportage de voyage ? Ah, non, c'est vrai, j'ai une entente avec mon directeur de l'information...

Une fois les mains purifiées au cas où l'agent transpirant ait eu les mains infectes, j'explique à Julie que dans ma déposition, je n'ai pas précisé que j'avais remarqué que le voleur du dépanneur avait les yeux croches... Je lui dis aussi que ce policier m'apparaît aussi croche que le voleur. Je m'explique.

—Peut-être que le voleur était de mèche avec les policiers et que ces derniers se trouvaient volontairement loin de la scène au moment du vol. Peut-être aussi que le commis a été tué dans le cadre d'un règlement de comptes. Pourquoi ?

Pour s'assurer, par exemple, de faire fermer l'établissement afin de laisser le champ libre à la concurrence du quartier...

Julie est bien placée pour connaître la culture locale de taxage par des individus qui imposent leur loi, car c'est elle qui m'a suggéré de venir dans cette région du Mexique que je ne connaissais pas. Elle parle très bien espagnol et n'a pas craint de venir en vacances ici, l'an dernier, avec sa vieille amie Michelle. Puisque j'étais alors en reportage de voyage en Espagne, elle en a profité pour découvrir un nouveau coin de pays avec cette amie que je soupçonne vaguement d'être lesbienne, ce qui impliquerait peut-être que... Enfin, peut-être que je me fais du cinéma. J'ai de l'admiration pour le cran de Julie, en tout cas, je dois l'admettre.

— La concurrence, pfff! T'as l'imagination trop fertile, Antoine. Il faut pas voir des complots là où il n'y en a pas. C'est de la paranoïa à la limite, citron!

— J'aime mieux être paranoïaque que naïf. Il y a quand même au-dessus de 20 000 meurtres par année au Mexique.

Julie vient pour ajouter quelque chose, mais je la vois qui se mord la lèvre pour se retenir. Ce qu'elle peut afficher, comme condescendance, parfois! Peut-être qu'il ne s'agissait pas de mots gentils... Je dois vérifier.

— Tu sais qu'on peut développer des maladies, comme un cancer, à la longue, si on retient en soi des choses qu'on devrait verbaliser?

— Je sais, monsieur je-sais-tout, me dit-elle avec son sourire cynique tout en roulant des yeux vers le ciel. Tout ce qui ne s'exprime pas s'imprime... je sais, je sais. Encore que parfois, c'est préférable de se tourner la langue pour mieux formuler ce qu'on pense. Tu dois sûrement savoir ça, toi le journaliste. Ça évite de créer des bobos additionnels qu'il faudra guérir plus tard. Oui? Non?

Je décide de ne pas en rajouter. Elle a raison. Elle a encore raison. Elle ne se fatigue pas d'avoir raison? Mais

qu'est-ce que ça lui donne de m'accuser de paranoïa ? C'est tellement méprisant. Essayer de me présenter comme un pauvre misérable petit parano ? Ah, la vie de couple, parfois ! Une chance que je ne suis pas rancunier...

Nous voici arrivés à la petite gare citadine du *colectivo* rudimentaire qui doit nous ramener à San Agustín, au bord de la mer où nous séjournons. Je monte à bord de la boîte arrière de la camionnette qui assure le transport collectif. J'ai le sentiment d'être à la campagne, dans un véhicule de transport de bétail. Pas pour l'odeur, non, les Mexicains font très attention à leur odeur corporelle ; ils sont propres de leur personne. Tiens, voilà un autre détail qu'on ne mentionne jamais dans les reportages touristiques.

Pendant que sous la chaleur, Julie traîne toujours mon sac à dos, en plus du sien, j'applique ma main droite sur mon bandage, histoire d'éviter un étirement de peau qui ouvrirait ma plaie. C'est douloureux, tout de même. Je monte le premier et prends place sur une des deux banquettes latérales, à gauche au fond, de façon que rien ni personne ne vienne en contact avec mon flanc gauche. Nous sommes dix personnes assises, et un homme debout qui maintient son équilibre avec une main accrochée à la barre transversale du comble de la bâche de la camionnette. Dans les circonstances, j'ai l'endroit le plus sécuritaire. Il faut se protéger, dans la vie, que je me dis.

Je relève la tête pour regarder le décor de la rue, par-dessus la cabine du pick-up. Mais non, impossible ! Qui aperçois-je sur un scooter noir et orange qui attend au coin d'une ruelle le passage du *colectivo*, au départ de Pochutla ? Kim Jong-un ! Oui, le voleur du dépanneur ! Nul autre que lui. Sur un scooter Italika, avec un gros V orange sur le devant de la monture. Non, mais... eh oui, c'est bien lui avec sa camisole de basket rouge. Je ne rêve pas. Je reconnais facilement son regard. Je me redresse le torse pour être bien

en retrait le long de ma banquette. Il n'a aucune chance de me voir, occupé qu'il est à manœuvrer dans la rue à travers les nombreux véhicules, mais on ne sait jamais la direction exacte que prend son regard. Il ne porte pas de casque. Presque personne n'en porte dans ce pays. Redoublons de prudence, je ne veux surtout pas recroiser les yeux sombres de ce bandit. Je ne souffle pas mot de ma vision à Julie, qui elle, n'a rien remarqué. Je ne veux pas l'inquiéter.

Julie est parfois emmerdante, conservatrice, mais j'apprécie sa présence les trois quarts du temps. C'est peut-être pareil pour elle envers moi. Il y aura bientôt quinze ans que nous sommes ensemble, conjoints de fait sans contrat de mariage, hormis un testament. Pour moi, elle est comme une bouée rassurante en raison de son pragmatisme d'administratrice. Elle est parfois un peu ennuyeuse ou terne, pas assez fofolle ou enthousiaste à mon goût, trop pondérée, mais c'est sa nature de gestionnaire, je pense. Je sais qu'elle est aussi capable de se laisser aller, j'en ai eu des preuves par le passé, et je m'en aperçois depuis un certain temps lors de nos corps à corps. Trop rarement, cependant, selon mes critères subjectifs, mais je mets ça sur le compte de la testostérone qui ne l'habite pas. Enfin, elle compense peut-être mon trop-plein de folie et de créativité par une dose de modération. C'est ce que j'aime croire.

Je suis heureux qu'elle soit venue me retrouver ici, à San Agustinillo. Elle est déjà en terre connue et moi, je suis sur place depuis deux mois. J'habite principalement le village voisin, Mazunte, pour pouvoir prendre toute la mesure de la région dans ce qu'elle a à offrir aux touristes. Julie est arrivée il y a deux jours pour passer ses trois semaines de vacances avec moi. J'ai dû trouver un hébergement à proximité pour Isabelle et Sébastien, un couple d'amis qui nous accompagneront pendant ces trois semaines.

Sébastien est un vieil ami de Julie. Ils se connaissent depuis le secondaire. Ils ont aussi fait leurs études universitaires ensemble en administration. Je soupçonne qu'ils aient déjà eu un lien intime passager, mais je préfère ne pas vivre dans le passé, et je n'ai jamais questionné Julie à ce sujet. La méfiance est un terrain glissant, et je crois sincèrement qu'il faut plutôt un peu de non-dits, juste un peu, pour mettre du piquant dans une vie de couple.

Isabelle et Sébastien forment un couple depuis aussi longtemps que Julie et moi, et ils sont maintenant devenus mes amis à moi aussi. Ce n'est pas que j'aie beaucoup d'atomes crochus avec Sébastien, un comptable agréé jusque dans l'âme, mais avec Isabelle l'infirmière, j'en ai certainement, puisque les neurones de mon cerveau du ventre le ressentent et s'allument en sa présence. Ça, je le ressens.

Cette fille, je la trouve de mon goût. Je ne l'ai jamais dit ou laissé entendre à Julie, car c'est mon secret. Mais ma conjointe le sent peut-être sans m'en avoir glissé mot. Elle n'est pas conne, loin s'en faut. Comme cette fois où Isabelle et moi nous sommes fait une accolade le jour de l'arrivée du trio à l'aéroport de Huatulco. J'ai fait ça un peu pour exciter ma compagne, pour qu'elle ne me tienne pas trop pour acquis, pour mettre un peu de tension bienfaisante entre nous. J'ai aussi donné libre cours à l'embrassade pour me faire plaisir à moi, ainsi qu'à Isabelle. Un câlin chaleureux à la mexicaine, où les cœurs se touchent, littéralement. Rien n'arrive pour rien, que je me dis. Peut-être était-ce moi l'excité des quatre...

Chapitre 2

Sirotant un café récolté localement dans la montagne de Pluma Hidalgo, ici dans l'État d'Oaxaca, je me trouve sur la terrasse de ma *cabaña* à toit de palmier, d'où je vois de haut rouler les vagues persévérantes du Pacifique de l'autre côté de la rue Principale de San Agustínillo, un paisible village de pêcheurs. Ce matin, je fais le point sur ma situation, pendant que Julie est allée marcher sur la plage, probablement pour se remettre de ses émotions d'hier à Pochutla.

Rien de mieux, pour réfléchir, que ce café auquel j'ai ajouté du sucre de canne râpé. Cette recette de café à la mexicaine produit rarement un café corsé à mon goût. Il est dilué, mais on s'y habitue. C'est comme ça avec le *café de olla*, il est inconstant d'un matin à l'autre. Tout dépend de la quantité de café moulu en poudre qui est ajoutée à une quantité elle-même variable d'eau mise à bouillir dans un chaudron. Chaque fois, cette recette régionale sans façon et sans cafetière est une surprise. C'est la grâce ou la jouissance du moment présent, dans un pays où l'avenir demeure incertain pour la plupart des gens. J'aurais dû emporter, dans mes bagages, une cafetière espresso, étant donné qu'il est impossible d'en trouver dans les magasins d'ici. C'est que le rituel du café est très important, pour moi, le matin. Enfin, voyager c'est s'adapter.

Avant de partir pour le Mexique, il y a un peu plus de deux mois, j'ai eu une longue discussion avec Luc, mon directeur de l'information, sur les tenants et aboutissants de mon voyage de reportage. Il avait posé trois conditions pour accepter ce séjour à l'étranger.

Sa première était que je fasse parvenir au journal un texte de cinq cents mots par semaine pendant les quatre premières semaines, puis deux de cinq cents mots à chacune des quatre semaines suivantes.

— Le journal te fournira un appareil *Canon Powershot SX710HS zoom 30X*, pour que tu nous envoies de belles photos et de courtes vidéos pour notre site internet. C'est une petite merveille qui vaut plus de cinq cents dollars, fais-y attention.

— Quelle est ta deuxième condition ?

— La deuxième est que tu m'appelles chaque semaine pour me raconter les à-côtés de ton voyage, les anecdotes et tout.

— Et tout ? Ça veut dire quoi, ça ?

— Ça veut dire tout ce qui ne se raconte pas dans un article de voyage. Tu sais, les détails croustillants. Comment est la nourriture... comment sont les restaurants... comment sont les gens avec qui tu parles, ce dont ils te parlent. Tes rencontres avec les gens là-bas, aussi, les Mexicains, les Mexicaines...

— T'es drôle, toi ! Pourquoi tu veux que je te raconte mes affaires intimes ?

— Parce que t'es quand même mon ami, bien que professionnellement, tu relèves de moi selon la hiérarchie du journal. Et parce que je suis comme toi... Je suis moi aussi journaliste et curieux, même si je ne travaille plus sur le terrain. Parfois, derrière les petites choses de la vie quotidienne, il y a de grandes histoires... On s'entend là-dessus ?

— Et tu veux qu'on écrive cette condition officiellement dans une lettre d'entente ?

— La lettre d'entente ne mentionnera pas le degré d'intimité de ce que tu me raconteras lors de tes appels téléphoniques. Elle stipulera seulement que tu dois te rapporter à moi au téléphone.

— Bon, et quelle est ta dernière condition ?

— Le journal est prêt à payer le quart de ton salaire.

— Quoi ! ?

Il me semblait qu'il y avait un piège. C'était trop beau

pour être vrai. Un seul mois de payé sur quatre. Trois mois de travail à mes frais. Mes rentes vont y passer. Est-ce que le journal essaierait de profiter du fait que je n'ai pas d'enfant, et que je suis quand même à l'aise en tant qu'unique héritier des assurances de mes parents à la suite de leur accident mortel de la route il y a quelques années ? Il n'appartient pourtant pas au journal de gérer ma vie comme bon lui semble...

— Tu sais bien, reprend Luc, que l'âge d'or des journaux imprimés est révolu. Le journal n'est plus une machine à imprimer de l'argent comme à la belle époque.

— J'ai une contre-proposition à te faire : le premier mois, puisque je ne serai pas payé les trois quarts du temps, je ne t'enverrai pas d'articles. Je commencerai au deuxième mois. Et que le journal se considère chanceux que j'accepte ça !

Luc recule sur son fauteuil, se prend le menton avec la main gauche, semble réfléchir un instant, puis sourit et me tend l'autre main au-dessus de son bureau.

— Marché conclu ! dit-il. J'ai hâte de lire tes textes. Et surtout, d'entendre tes confidences !

La lettre d'entente entre mon employeur et mon syndicat a été simple à rédiger, bien que mon chef syndical, André, a sourcillé en apprenant que je ne serais pas payé pendant trois mois. Aussi, il a eu beau insister devant Charles l'autoritaire tireur de ficelles et rédacteur en chef qui scrute à la loupe le budget d'opération de son directeur de l'info, le salaire et les frais de séjour des premiers mois ont été refusés. Le *red en chef* a allégué qu'au Mexique, ça ne coûtait pas cher pour vivre et qu'à titre de journaliste chevronné, je saurais bien me débrouiller.

J'aime le papier, mais la paperasse et les arguties administratives ne sont pas mon fort. Dans mon couple, je m'en remets à Julie, là-dessus. Elle travaille en administration dans une compagnie d'assurance et ça me rassure. Et justement, elle n'a pas aimé que je sois privé de salaire pendant trois mois.

—Et ton assurance? m'a-t-elle demandé. Tu y as pensé?

—Je suis un grand garçon de quarante ans. Les premiers mois, je serai assuré par l'intermédiaire de ma carte de crédit, puis ensuite, par l'assurance du journal.

—Et elle te donne quoi, ton assurance, en cas de problème?

—Les deux assurances couvrent mes frais en cas de blessure, d'hospitalisation et de rapatriement. Et elles te garantiraient un magot en cas de mortalité, puisque t'es ma seule bénéficiaire, même si on n'est pas mariés!

Julie l'inquiète serre la mâchoire et observe le silence. Peut-être que mon humour ne l'atteint pas. J'aime qu'elle s'en fasse pour moi.

Chapitre 3

Même si j'étais en vacances durant le premier mois suivant mon arrivée, j'en ai profité pour prendre des notes sur les endroits visités et pour m'avancer dans la rédaction de quelques textes à saveur exotique pour le commun des mortels nordiques du Québec. Mes compatriotes sont aux prises avec un hiver en dents de scie. Tantôt c'est une vague de froid en bas de -25° Celsius, tantôt le verglas, tantôt une poudrerie de trente centimètres de neige causant des carambolages sur les autoroutes. La normalité hivernale, quoi ! Cela démontre parfaitement bien la pertinence de mes textes : faire rêver de chaleur.

Quant à moi, je vis dangereusement, selon ce que je constate après deux mois passés ici. Mon flanc gauche est douloureux lorsque j'effectue certains mouvements. Le remède est l'exercice... pas violent, mais régulier, m'a conseillé la docteure Lopez.

Plus tôt ce matin, je me rendais à la buanderie par une ruelle qui monte abruptement la falaise de San Agustinillo, où vivent beaucoup de miséreux. Leurs chaumières à toits de tôle sont nichées moins haut que les quelques luxueux gîtes payants qui offrent une vue panoramique sur la mer. Le prix de la nuitée, dans ces gîtes, tourne autour de cent cinquante dollars canadiens sur *booking.com*. Ils sont accessibles en auto par la ruelle. Ça, je le noterai dans mes articles. Comme je mentionnerai sûrement que, pour à peu près la moitié des Mexicains, une somme de cent cinquante dollars représente une semaine et demie de salaire. L'autre moitié de gens, dont les dix pour cent de privilégiés au sommet de la pyramide, vit quant à elle dans une richesse incroyable. Le pays est riche, mais sa richesse est répartie très inégalement, à mes yeux de Québécois friand d'égalité et de partage.

Pendant que je monte péniblement vers la buanderie par cette ruelle escarpée en me retenant l'abdomen, voilà que quatre chiens maigres aux allures de coyotes surgissent et se mettent en travers de mon chemin en jappant féroce-ment. Réflexe de protection oblige, je me penche douloureu- sement pour ramasser un bout de branche sale qui traîne, et je le balance de gauche à droite vers les chiens. Ils reculent, puis foncent et s'arrêtent, prêts à bondir. Ils m'encerclent en poursuivant leur manège d'avancée et de recul, comme s'ils attendaient que je me place physiquement en position de vulnérabilité, pour mieux leur permettre de sauter sur moi. Leur pif a-t-il flairé une quelconque odeur de sang émanant de ma plaie ? Je suis en détresse. Je pousse quelques cris secs pour les intimider, mais rien ne marche. Alerte jaune ou orange ?

J'ai de la chance, car un homme du petit quartier, surgi de nulle part, intervient soudainement et ordonne aux chiens de se calmer. Ces derniers obéissent aussitôt et rentrent dans leur cour la queue basse, avant de se cacher sous quelques arbres. L'homme à la voix intimidante ne s'excuse pas et se contente de cracher par terre. La blancheur de ma peau doit lui faire croire que je suis un vulgaire *gringo*, un Américain, leur voisin éminemment détesté, et il ne semble pas avoir envie de fraterniser avec moi. Il n'en a rien à branler. Je lui dis *gracias* en souriant, mais il ne me rend pas mon sourire. Je prends une décision, soit celle de rebrousser chemin en me disant que je trouverai bien une autre bonne buanderie sur un parcours moins menaçant. Pourtant je n'ai jamais eu de problème avec ces chiens les autres fois où je suis allé à la buanderie. Étrange... Il faut choisir ses combats, et savoir quand battre en retraite.

Sitôt éloigné du secteur à risque de mon ex-lavandière, je m'arrête pour m'asseoir sur un muret en béton, à l'ombre de rameaux de palmier. Le flanc m'élance. Quelle horreur,

ces chiens ! Le Mexique, c'est le royaume des chiens. Il y a même de quoi écrire une chronique sur ces animaux. Ils sont partout, jappent la nuit, jouent entre eux, fornicquent à qui mieux mieux, se battent entre eux, font leurs besoins partout, jusque sur la plage où heureusement, Mère nature et sa mer font vite de recycler leur fiente au bénéfice des poissons et crustacés que les humains mangent. Bonjour l'écologie et le recyclage ! Mais quelle planète ça fait, parfois !

Sur la plage, il y a de nombreux écriteaux collés sur de courts piquets plantés dans le sable. Ils avisent entre autres de ne pas sous-estimer les courants marins de certains secteurs, d'obéir aux sauveteurs, de ne pas marcher aux endroits où les tortues vont pondre, de ne pas faire de feux de camp, et de ramasser ses déchets. Il y en a aussi un qui dit : « Si ton chien le fait, t'as pas à faire pareil. En tout cas, ramasse ! » Curieusement, les chiens analphabètes et mal élevés font la tournée des poteaux de mises en garde pour y déposer leurs gros échantillons d'ADN.

Je saisis mon téléphone intelligent dans l'espoir de me dilater la rate en racontant mes péripéties à mon camarade directeur de l'information. Puisqu'il m'a demandé de l'informer au sujet des extras de mon voyage, je me dois de le faire. Je me sens comme le reporter Tintin, qui parcourt la planète avec son chien Milou.

—Allo, Antonio, comment ça va ? s'exclame mon directeur de l'info.

—J'ai une histoire de chiens pour toi. Laisse-moi te raconter ça !

À l'autre bout de la ligne, Luc écoute mon récit en le ponctuant d'éclats de rire. Il me pose toutes sortes de questions sur les chiens, les races de chiens, les chihuahuas et autres cabots plus volumineux qu'il y a au Mexique, les bergers allemands, les ineffables pitbulls, les danois, sur leur nombre, les endroits où ils copulent, leur absence de laisse et

tout. Et il en profite pour m'interroger sur les chats, lesquels sont peu nombreux. De quelle race ? Noirs, persans, tigrés, petits, souvent gris, que je lui dis, parce qu'on les aperçoit surtout la nuit. Puisque les chats sont tous gris la nuit... Luc, mon capitaine Haddock de circonstance, se bidonne.

Je lui explique qu'il n'y a quand même pas que des chiens et chats, par ici. Il me demande de lui revenir plus en détail sur la faune exotique de la région. Promis.

Y allant d'une digression, je lui rappelle que depuis deux mois, la vie est quand même agréable, dans l'État d'Oaxaca, que les Mexicains sont gentils, respectueux et polis, encore plus quand on leur parle dans leur langue. Ils se sentent compris et respectés, quoi. Et que dire des douces soirées en manches courtes à 25 ou 27 degrés, de l'eau de mer à 27 ou 29 degrés, de l'absence de pluie en cette période, de la musique omniprésente dans les rues, des artistes qui à l'heure du souper, font la tournée des restaurants pour susurrer des mélodies payantes aux touristes.

—Avec qui tu soupais, dis-moi ? m'interrompt Luc à brûle-pourpoint.

Mon directeur de l'information va à la pêche avec sa question, mais je dois reconnaître qu'il a un certain flair pour me cuisiner. J'apprécie sa curiosité.

—Je vais te raconter une confidence... Une semaine à peine après mon arrivée à San Agustínillo, je marchais sur la plage à mer ouverte... tu sais la plage dont j'ai parlé dans un article, celle qui est pleine d'écriteaux plantés dans le sable disant de faire attention aux vagues du Pacifique et aux courants de ressac parfois forts ?

—Oui, j'ai tout lu, bien sûr.

—Eh bien, figure-toi que je suis entré dans la longue caverne d'environ quinze mètres de la Playa Aragon, dont je parle dans l'article. Je marchais dans le sable de la caverne qui est juste un peu plus haute que moi, puis je me suis ac-

croupi pour prendre des photos de la mer depuis l'intérieur, histoire d'avoir un angle insolite, lorsque j'ai été interrompu par deux Allemandes élancées qui passaient tout juste devant l'objectif de la caméra.

—Ah ? Tu ne m'as pas envoyé leur photo.

—Mais non, que je réponds en riant. Je suis professionnel, tu sauras ! Je n'ai envoyé qu'une photo exotique montrant la mer vue de l'intérieur de l'ouverture de la caberue.

—Et ?

—J'ai adressé la parole aux deux filles et proposé de leur envoyer les quelques photos que j'ai prises d'elles.

—Et ?

—Le courant a passé. Elles m'ont parlé de la plage Punta Elefante, qui se trouve au cœur de San Agustinillo, et dont le nom fait justement allusion à l'apparence d'éléphant du rocher qui s'y trouve et qui abrite une baie aux eaux plus calmes. On s'est laissés, en s'y donnant rendez-vous dans l'après-midi, après un court échange de messages *Facebook* privés. Elles m'ont fait part de leur appréciation de mon œil de photographe.

—Je te vois venir.

—Et après, nous sommes allés souper.

—Et après ?

—Curieux ! Oui, il y a eu un après. À trois dans leur jolie *cabaña El Sueño*, dans un beau grand lit *King* de rêve, comme en sont équipées beaucoup de *cabañas* de bord de mer qui coûtent autour de cent cinquante dollars la nuit et où les Européennes viennent s'encanailler. C'est le prix habituel, en dehors des deux semaines achalandées des fêtes de fin d'année et des deux semaines de haute saison, avant et après Pâques.

—Fantastique, ça ! Je suis content pour toi.

— Et pour elles, tu ne me dis pas si t'es content ? C'est sûr, tu ne connais pas la suite... Oui, il y a eu une suite ; une prise deux, même, puisqu'on s'est revus.

— Mais tu te rends compte, maintenant, que c'était pas au journal de payer pour ça ?

— T'es un grand pragmatique, Luc !

Luc a beau être une personne terre à terre, j'espère qu'il n'est pas trop jaloux de moi. Mais il me donne toujours l'heure juste. Et j'aime bien l'avoir comme ami et confident, en plus de travailler avec lui. Sa curiosité et sa perspicacité me plaisent. Et la curiosité, c'est la base de mon travail. Pour partager ce que je vois avec les lecteurs, je dois d'abord être curieux de voir, de connaître. Je me perçois comme étant les yeux et les oreilles de ceux qui me lisent. Ce que je perçois, je tâche de le transmettre.

J'ai senti comment Luc s'inquiétait, l'autre jour, quand je lui ai raconté au téléphone que j'avais été la cible d'un voleur qui m'a tiré dessus, à Pochutla. La première chose que j'ai faite en revenant à la *cabaña* de San Agustínillo a été de l'appeler. Je suis allé sur la plage en face, pour être à l'écart de Julie. Il m'a demandé une foule de détails sur l'événement, et il s'est attardé à mon état physique et émotif.

Ça fait du bien de savoir que je compte pour mon entourage. J'ai senti la même empathie de la part de mon amie infirmière, Isabelle, quand je lui ai fait part de ce qui s'était passé au dépanneur. Elle s'est informée de ma plaie, de mon degré de douleur, de mes élancements, a insisté pour voir les points de suture sous mon bandage et a palpé de son index et son majeur autour de la rougeur. Elle m'a même réappliqué l'onguent. Elle m'a aussi posé des questions sur mon état psychologique, du genre : « Est-ce que tu es beaucoup

plus sur tes gardes qu'avant ? » C'est rassurant d'avoir mon infirmière personnelle.

Quant à son mari Sébastien, le comptable, il m'a paru peu impressionné, en retrait. On dirait que les comptables calculent toujours quelque chose. Les soins qu'Isabelle me prodigue, multipliés par les offres de lamentation sur mon sort, divisés par son évaluation personnelle de ma situation, voilà la simple équation. Mais à quel point je peux me sentir en colère, ou vulnérable, traumatisé, à la suite de l'attaque à main armée ? Ça n'effleure pas les échanges entre neurones de son type d'esprit de synthèse. Grand penseur, va !

Pour revenir à mon ami Luc, il m'a demandé si cet événement me rappelait le vol par effraction dont j'avais été victime il y a deux ans, encore au Mexique. Ouais, une autre sale histoire qui refait surface...

Chapitre 4

Luc tourne le fer dans la plaie. Si je me rappelle ce qui c'était passé il y a deux ans ? Bien sûr que je me rappelle. Même que je lui ai déjà raconté cet épisode en long et en large.

Il y a deux ans, j'étais dans la région caribéenne du Mexique, à Puerto Morelos, près de Cancún, à 3 000 km de Montréal et à environ 1200 km de San Agustínillo à vol d'aigle. Mon séjour dans la Riviera Maya se passait à merveille, dans une maisonnette louée de l'autre côté de la rue du bord de mer, la *calle* Rafael Melgar.

Chaque après-midi que le bon Dieu amenait, je me baignais dans l'eau turquoise et claire, je pratiquais la plongée en apnée, je faisais mes emplettes de fruits et légumes du jour et je marchais tout en entretenant mon réseau social, principalement mexicain, dont les propriétaires de commerces tels la buanderie, les restaurants, les boutiques d'artisanat, la poissonnerie, ou encore j'abordais les marchands d'excursions ou les vendeurs ambulants de langues de mangues, d'avocats, de *gorditas* et de miel. Je fréquente peu les touristes nordiques quand je vais au Mexique, sauf par politesse, par exemple au café du coin ou s'ils m'adressent la parole. Et je lisais beaucoup. Aussi, à l'époque, j'écrivais un autre reportage. Quand j'y réfléchis, je crois que c'est par souci de réalisme et d'authenticité que j'aime avoir la langue bien pendue avec les gens de la place.

Une copine, Amélie, était providentiellement venue me rendre visite à Puerto Morelos pour se consoler de sa récente séparation et pour repartir à neuf dans sa vie. C'était une visite incognito, à l'insu de Julie, qui elle, était venue passer deux semaines de vacances avec moi, pour repartir une semaine avant l'arrivée d'Amélie.

Julie était retournée au Québec plutôt de mauvaise humeur, choquée que son séjour soit trop court et qu'elle doive retourner au travail. Je soupçonne, aussi, qu'elle m'enviait de pouvoir continuer à me la couler douce. C'est que l'envie est un de ses traits de caractère : elle veut toujours obtenir ce que les autres ont, comme s'ils avaient toujours mieux qu'elle, comme s'ils étaient mieux qu'elle. Je crois que le tout est relié à l'enfance pauvre qu'elle a vécue.

Enfin, j'ai toujours eu un bon lien avec Amélie, une relationniste de la région montréalaise qui parle le même langage de communication que moi. C'est une amitié qui remonte à nos années à l'université. Les méandres de la vie ont fait qu'elle a été embauchée dans un cabinet de relations publiques à Montréal, tandis que je me suis retrouvé au quotidien *La Nation* de Sherbrooke. Nous nous sommes parfois croisés dans des colloques, et je l'ai aussi revue une fois en près de vingt ans à Sherbrooke même, quand elle est passée chez une de ses amies. Depuis, nous avons maintenu un lien sporadique via internet et *Facebook*. Quand elle m'a fait part de son nouveau statut de célibataire et m'a demandé par courriel si je pouvais l'héberger pendant deux semaines, je lui ai répondu que oui, que je serais seul à ce moment, et que j'avais un divan pour elle. Je me suis cependant interrogé sur ses intentions réelles.

Dès le premier jour suivant son arrivée, au terme d'un repas de crevettes flambées à la liqueur d'orange juste assez bien arrosé, elle a opté pour mon lit. J'étais consentant. Elle voulait réapprendre la tendresse et l'amour, m'a-t-elle ouvertement dit. J'aime ses lèvres et son ouverture, c'est certain...

Un beau matin, peu après huit heures, je suis réveillé en sursaut par Amélie, qui visiblement en détresse, crie : « Y a quelqu'un dans la chambre ! »

En ouvrant aussitôt les yeux, j’aperçois, au pied du lit, un voleur avec ma tablette *iPad* sous le bras, qui s’apprête à partir à travers la fenêtre ouverte, à ma droite, celle-là même par laquelle il était entré. Je crie, et bondis sur lui. Il m’évite partiellement, bascule jusqu’à la commode, puis fonce à côté de moi, le coude levé en bouclier pour filer vers la fenêtre. Juste avant qu’il franchisse cette dernière en sautant à plat ventre, je l’agrippe par l’arrière. Ma main droite le retient par son col de camisole de basketteur, et ma main gauche par l’autre extrémité du vêtement. Dans l’échauffourée, je traverse la fenêtre avec lui, puis nous nous écrasons sur le béton après un vol plané, moi par-dessus lui. Heureusement, la fenêtre était presque au même niveau que le sol. L’intrus se relève et détale comme un lièvre avec sa marchandise... ma marchandise.

— Je vais te tuer ! Je vais te tuer !

Je suis enragé au cube. J’ai eu beau crier de toute mon âme, dans mon plus bel espagnol passionné en roulant les *r* sur ma langue, le lièvre s’est relevé plus vite que moi et s’est mis à courir vers l’avant de la maisonnette et donc, vers la rue. Je ne peux pas le poursuivre, car je suis complètement nu. Je ramasse la calotte et une gougoune qu’il a perdues dans la bagarre, puis je regagne ma chambre en me donnant un élan pour atteindre le rebord de fenêtre. En voyant des gouttes de sang par terre, à l’extérieur, je porte la main à mon oreille droite et constate que je saigne.

— *Antonio, que pasa ?*

Le voisin de jumelé de la maisonnette, Orlando, a bien sûr été alerté par le bruit et a tout entendu ce qu’il y avait à entendre. Sans se montrer par sa fenêtre qui donne sur la mienne, il me demande à travers le rideau si je veux qu’il appelle la police. Au même moment, Amélie, debout, nue, et effrayée, me dit : « Il est parti avec ton *iPad* et nos deux téléphones qui étaient branchés sur ma table de nuit. »

Par la fenêtre, je demande donc à Orlando d'appeler la police en lui disant que je ne peux pas le faire moi-même parce que le voleur a pris mon *iPhone*.

J'ai la main toute rouge de sang. Je vois rouge, aussi. Si j'avais eu un couteau, je l'aurais planté dans le ventre du voleur.

— Je connais le cambrioleur, dis-je à Amélie.

— Quoi ! C'est qui ?

J'explique que j'ai souvent vu le type, puisque c'est l'un des sept ouvriers en construction qui travaillent sur le chantier voisin de la maisonnette. Il doit être âgé de seize ou dix-sept ans. Il n'est pas grand, mais il est en grande forme, à force de pelleter du sable et des roches et de transporter des blocs de béton à cœur de journée.

Je suis furieux et je passe dans la cuisine afin de m'emparer d'un long couteau, au cas où.

— Il y en a un autre ! crie Amélie.

Je me pointe aussitôt dans la chambre, et j'aperçois un autre mec par la fenêtre, celle qui se trouve du côté de lit de mon amante, toujours nue. L'individu s'enfuit immédiatement vers l'avant, par le trottoir de côté. Il m'a vu, et je le reconnais. Il s'agit d'un autre ouvrier, un des compagnons et complices de l'autre. Il disparaît aussitôt.

Les yeux affolés, Amélie me raconte qu'elle était en train d'ouvrir le rideau de sa fenêtre coulissante quand le type est apparu. Il l'a regardée dans toute sa splendeur à travers la vitre et lui a fait signe de se taire en se mettant un index sur la bouche. Quand elle m'a alerté en criant, il a pris ses jambes à son cou. Sans doute était-il revenu dans l'espoir de récupérer les objets perdus de son ami le lièvre.

Cinq grosses minutes plus tard, deux camionnettes de policiers arrivent, de même qu'une ambulance. Aussi, les curieux du voisinage ont franchi la grille non verrouillée du trottoir latéral de la maisonnette, elle-même située der-

rière la petite maison du bord de rue. Tout ce beau monde s'est approché pour voir le spectacle de la vedette du jour en compagnie des policiers armés de fusils d'assaut.

Assez étrangement, ceux-ci n'ont pas demandé à la dizaine de curieux de s'éloigner. Tout aussi nombreux que ces derniers, ils n'ont pas non plus dressé de périmètre de sécurité, bien que certains se soient postés en bord de rue et que d'autres aient vérifié le terrain derrière la maisonnette.

Ici, les mœurs policières sont comme elles sont. Le chef d'unité, un moustachu d'environ une soixantaine d'années qui semble en avoir vu bien d'autres, ne juge même pas nécessaire de vérifier la scène du crime à l'intérieur de la maisonnette. Il me prête cependant son stylo et me demande d'écrire mon nom, mon âge et numéro de téléphone dans son carnet de bord, et de préciser ce qui m'a été volé.

Parmi les spectateurs venus se rincer l'œil, il y a trois jeunes âgés d'environ seize à dix-huit ans. Ils ont des airs de voyous et sont maigres comme des clous. Des jeunes de la rue aux jeans sales, des petits bandits, ça se voit à l'œil nu. Ils fuient mon regard. Ils ne sont pas du voisinage, c'est certain, pas plus que mon voleur qui ne réside évidemment pas dans le quartier riche des touristes, au bord de l'eau. Je signale immédiatement au policier gradé que ces trois gars n'ont pas à se trouver sur le site, que leur présence est louche. Il demande alors aux indésirables de se tourner contre le mur de la maisonnette voisine, et ordonne à deux agents de leur vérifier les poches. À les voir ainsi tournés, je me dis fugacement qu'ils ont l'air d'une bande d'enculés. Puisqu'il n'y a rien à signaler, le chef ne juge pas utile de s'enquérir de leur identité. Il ne leur demande pas non plus pourquoi ils sont venus écornifler. Comme si c'était normal, comme si c'était la routine, quoi !

Le chef des ouvriers de construction est sur place, venu lui aussi aux nouvelles. On le surnomme *el chino*, en rai-

son de ses yeux bridés. Je le connais pour lui avoir adressé la parole plusieurs fois sur les lieux du chantier du triplex voisin, histoire de fraterniser. Dans le simple but de faire la conversation, je m'informais sur la progression des travaux qu'il dirige. *El chino* est le maillon entre les maîtres d'œuvre du chantier et les travailleurs, de jeunes hommes qui parlent souvent maya entre eux. Devant tout le monde, je lui demande de donner au policier le nom de mon agresseur, soit le propriétaire de la casquette orange que je tiens dans la main.

— Il s'appelle Luis, répond-il, visiblement mal à l'aise après une hésitation durant laquelle il se contorsionne.

— Luis comment ?

— Je ne sais pas son nom complet.

Allons-y gaiement ! Pur mensonge ! Ce gars fait partie de son équipe de travail de tous les jours, il n'a que six noms à mémoriser et il ignorerait le nom de famille de Luis ? J'en ai assez entendu. Je comprends qu'*el chino* veut protéger ses arrières, c'est-à-dire son groupe, et probablement lui-même par la même occasion. Son choix est fait ; c'est sans doute préférable, pour lui, d'éviter d'éventuelles représailles. Je me tourne donc vers le chef policier, lui mentionne que mon agresseur avait un complice, également un employé du chantier, mais il ne bronche pas. Il ne semble manifestement pas vouloir pousser l'enquête plus loin. Voyant cela, je lui demande ce que je dois faire. Il me dit de prendre d'abord l'ambulance pour aller faire soigner ma blessure, puis de passer au poste de police afin de faire une déposition. Comme la vie est simple !

Et les agents repartent sans même emporter les pièces à conviction, soit la casquette et la gougoune de mon voleur qui s'était momentanément absenté de son travail pour venir perpétrer son forfait.

Et hop ! je quitte le bord de mer en entrant dans l'ha-

bitacle de l'ambulance pour gagner la clinique située dans le noyau urbain de 40 000 habitants de Puerto Morelos, à trois kilomètres de route, de l'autre côté du marais à crocodiles. Juste avant de monter à l'arrière du véhicule, je jette un coup d'œil aux travailleurs du chantier. Chacun est affairé à sa pelle devant un tas de sable et regarde dans ma direction. Bien sûr, ils ne sont que cinq, puisqu'il manque deux de leurs camarades. Nul besoin qu'ils soient de grands comptables pour savoir qui sont les auteurs du méfait.

D'une main de maître, la Dre Martha Gonzalez recoud la déchirure de mon lobe d'oreille droit. La blessure est survenue lorsque j'ai basculé avec le bandit. Ce faisant, j'ai effleuré le montant de la fenêtre moustiquaire. Je pense au voleur en me disant qu'il s'est sûrement blessé, lui aussi, durant la courte bagarre, puisque je suis tombé sur lui de tout mon poids au terme du vol plané que nous avons fait. La docteure manifeste de la compassion pour mon bobo, mais ne semble pas très impressionnée par la gravité des événements... la routine, quoi !

— La sécurité est un bien très précieux, observe-t-elle.

Je lui fais remarquer que c'est un coup de chance que le bandit n'ait pas été armé. Autrement, je ne serais probablement pas là à recevoir ses bons soins esthétiques. Un autre médecin de la clinique, plus âgé que celle qui me soigne, témoin de mon récit, en profite pour me raconter qu'un voleur est venu lui subtiliser sa vieille voiture en pleine nuit. L'incident s'est produit la semaine dernière, à même son domicile. C'est comme ça, et c'est ça qui est ça...

— Elle ne valait presque rien, ricane-t-il, c'était une vieille bagnole.

Quatre points de suture et un gros bandage plus tard, je passe à la pharmacie. Il me faut mon antibiotique, de la cloxacilline, pour lutter contre d'éventuelles bactéries. J'ai aussi besoin de kétoprofène, selon ce que m'a prescrit Mme

Gonzalez, pour empêcher la douleur causée par des élan-
cements. J'en ai pour une vingtaine de dollars. Quant à la
consultation médicale, l'ambulancier m'a fait signer un for-
mulaire en m'expliquant que tout serait gratuit. Je n'ai pas
posé de questions sur le pourquoi de cette gratuité des ser-
vices de santé, mais j'en déduis que mon médecin de service
communautaire n'est pas payé à l'acte. Sinon, il m'en aurait
coûté quinze autres beaux dollars. Merci pour ta générosité,
Mexique, terre si hospitalière. Je t'aime malgré tes défauts ;
ça, c'est de l'amour !

Arborant mon beau bandage trop volumineux sur le
côté de la tête, ce qui bien sûr, attire l'attention vers moi, je
prends un taxi pour franchir le marais et revenir à ma mai-
sonnette, où Amélie m'attend impatiemment.

Je résume les faits et lui présente mon plan de match.
Son avion de retour vers Montréal est prévu pour le lende-
main après-midi. Quant à moi, je dois écourter mon séjour,
et dégager au plus sacrant. Au diable la recommandation de
la Dre Gonzalez, qui m'invitait plutôt à rester à Puerto Mo-
relos pour afficher mon courage et défier les voleurs. C'est
bien noble de refuser de plier l'échine face aux criminels,
mais la réalité, pour moi, est que j'ignore à quel type de
réseau de recel et de cervelles brûlées j'ai affaire. Encore
une fois, je me trouve chanceux que le voleur n'ait pas jugé
bon de se munir d'une arme. C'est sûrement un débutant,
mais s'il a des complices du même genre que les trois filous
qui sont venus flairer le vent sur les lieux du crime, je peux
m'attendre à pire.

Je vis au rez-de-chaussée, ici, et il n'y a aucun barreau
dans les fenêtres parce que la construction de l'endroit est
toute récente et que les propriétaires n'ont pas encore eu le
temps de voir à ce détail. De ce fait, je ne pourrais plus y
trouver sommeil. Aussi, je ne me sentirais plus en sécurité
dans la rue. Je risquerais trop de me retrouver face à face

avec mes deux voyous et leurs receleurs. Pour des bandits, c'est facile de s'en prendre à un touriste, de l'enlever, le séquestrer, et le forcer à leur transmettre ses codes bancaires pour qu'ils puissent retirer cinq cents dollars par jour de ses cartes de crédit et de débit. C'est aussi facile de passer quelques achats intéressants dans différents commerces, jusqu'à épuisement des comptes, puis de se débarrasser du citron pressé jusqu'à la dernière goutte. Je refuse de devenir un citron.

J'avise donc Amélie que nous devons passer au poste de police pour que je fasse ma déposition. Après quoi je devrai réserver un billet d'avion le plus tôt possible pour regagner mon Québec chéri, le seul territoire au monde où je suis vraiment, mais vraiment, chez moi ; et en sécurité, en prime. «La sécurité est un bien très précieux», m'a dit la docteure. Une fois au Québec je demanderai à *Apple* de désactiver mes appareils volés.

Chemin faisant, Amélie me demande où nous irons coucher, ce soir. Je vois qu'elle s'inquiète. Ce sera à Playa del Carmen, que je lui dis, la ville balnéaire voisine.

—On ne peut pas rester à Puerto Morelos. Il n'y a pas de barreaux dans les fenêtres et je serais incapable de fermer l'œil. Tu pourrais, toi ? Les voleurs risqueraient de revenir à la charge, d'autant plus qu'ils n'ont pas nos numéros de code pour ouvrir nos appareils. C'est trop dangereux, on ne sait pas à quel réseau on a affaire.

Amélie acquiesce docilement de la tête. Je la sens triste, mais en même temps, je sais qu'elle se fie à moi pour assurer sa sécurité. Me voici devenu son protecteur, tiens !

—T'aimes ça que je sois ton garde du corps ?

Elle s'éclate de rire et me prend par la main. Au même moment, je croise le propriétaire de mon resto préféré du matin, Hilario. Il me salue avec un sourire en coin, non sans avoir pris la mesure d'Amélie. En voyant la taille élancée

de cette jolie brunette nordique, le sourire entendu qu'il m'adresse m'indique qu'il trouve que j'ai du goût. Peut-être est-il surpris de me trouver avec une femme différente de ma châtaine de Julie, que je lui ai présentée il y a peu de temps. Le monde est petit, à Puerto Morelos, ça fait partie du charme de l'endroit.

Je me contente de lui retourner son salut. Je m'arrêteraï bien pour lui faire la causette, comme je le fais normalement, d'autant plus qu'il vient d'Acapulco, une ville comptant de nombreux bandits, mais je hâte le pas, car je suis pressé d'aller faire ma déposition, et je n'ai pas le temps de lui raconter ce qui m'est arrivé. Faire ma déposition une seule fois, ça suffira.

Il fait chaud au poste de police. Trois ventilateurs de table oscillent dans la grande pièce de deux bureaux ouverts, occupés par des agents qui répondent aux besoins des clients. Il est déjà onze heures et j'ai le champ libre.

Un policier d'environ cinquante ans me demande d'approcher à l'aide d'un signe de la main. Je fais quelques pas, décline mon identité et celle de mon amie Amélie, puis le prie d'excuser cette dernière, qui ne parle pas espagnol.

— *No problema*, répond-il.

Il nous invite à nous asseoir et me demande de résumer la situation, ce que je m'empresse de faire. Un esprit de synthèse de journaliste, ça sert à faire avancer plus rapidement les choses, tout de même. Puis l'homme me demande mes papiers. Ayant prévu le tout, j'ai apporté mon passeport, et Amélie a le sien aussi. Il m'explique que cette déposition que je m'appête à faire n'est pas réellement une plainte judiciaire visant à retrouver le voleur. Il s'agit plutôt d'une

déclaration indiquant que j'ai été victime de vol, ce qui sera nécessaire pour me faire rembourser les appareils par ma compagnie d'assurance. Idem pour Amélie.

Il ajoute que si je veux déposer une plainte contre le voleur, il devra transférer le dossier à Cancún, la grosse ville voisine de sept cent mille habitants située à quelques kilomètres au nord, et que durant la semaine qui vient, je serai appelé à identifier le voleur parmi d'autres suspects. Je prends une décision rapidement à cet égard : c'est non. Il n'est pas question que je reste dans les parages, pour ensuite aller perdre mon temps à regarder défiler des bandits derrière une vitre opaque.

L'agent aux yeux bruns semble aimer que j'aie les idées claires. Il se redresse sur sa chaise pivotante installée devant son clavier d'ordi, et se met à rédiger ce que je lui ai raconté juste avant sur le déroulement des faits. Il me redemande de lui préciser l'heure du méfait, puis de lui répéter le modèle de chacun des appareils volés.

Il est rapide. Bon policier... bon policier, que je me dis. Sitôt sa rédaction terminée, il tourne l'écran vers moi pour que je la lise et me demande si tout est conforme. La déposition tient sur une seule page d'écran. Admiratif, je relève les yeux vers mon interlocuteur, puis lui lance :

— Vous avez atteint la perfection !

Il laisse aller un éclat de rire mesuré devant ma convivialité, mais reprend vite son faciès sérieux. Il me demande alors de l'attendre, car il doit faire une copie signée puis y apposer le sceau de son *agencia de policía*, avec la signature de son supérieur immédiat. Tandis qu'il se lève, je lui réclame deux copies, du fait qu'Amélie devra également faire une réclamation auprès de sa compagnie d'assurance. Il fait oui de la tête.

De retour à la maisonnette avec Amélie, je retrouve mon voisin argentin Orlando, qui est assis sur la marche du palier avec son ordi sur un genou.

Je reviens brièvement sur les faits, et lui indique que mon choix est définitif... Je ne me sens plus en sécurité à Puerto Morelos, et j'écourte mon séjour de deux semaines. Je lui demande s'il peut me prêter son ordi pour que je puisse vérifier les départs d'avion de demain à destination de Montréal et bien sûr, il accepte. Je le passe à Amélie pour qu'elle fasse le boulot.

Orlando s'allume une clope et m'en offre une. J'accepte. J'ai cessé de fumer une autre fois il y a trois ans, mais... Un spécialiste de technologie au laser pour arrêter de fumer m'a déjà indiqué que la nicotine présentait tout de même des caractéristiques positives : elle est bonne pour la mémoire et pour la créativité. J'ajouterais que pour l'instant, elle va me calmer les nerfs.

— Va savoir ce qui t'attend après cet événement qui change tout de même brusquement le cours de ta vie ! Il n'y a rien qui arrive pour rien, et tout arrive pour quelque chose, me signifie Orlando.

Du haut de ses trente-deux ans, ce type est très perspicace. Ses études en psychologie, plutôt inutiles dans son Argentine natale en dépression économique depuis tant d'années, l'ont amené à chercher fortune au bord de la mer des Caraïbes, dans cette région en plein essor touristique du Mexique. Il est serveur au bar de plage *Unico* de Puerto Morelos.

— Il y a quand même un peu de violence dans la région de la Riviera Maya aussi, comme dans mon pays, poursuit-il. Il y a trop d'inégalités sociales, et les gens se font justice ; ils cherchent à faire un coup d'argent rapide. C'est l'instinct de survie, et ça mène à toutes sortes de dérives. Tu vois, dans mon cas, je travaillais aussi à un autre bar, pas loin d'ici, à

Isla Mujeres, et le propriétaire, un père de famille, a fermé boutique il y a deux semaines après avoir reçu chez lui la visite de deux hommes masqués et armés qui l'ont menacé. Sans doute un concurrent inquiet...

— T'as bien raison, dis-je en soupirant. Mon voleur, le gars de construction du chantier d'à côté, me voyait chaque fin d'après-midi sur la terrasse du toit en train de boire allègrement une margarita, affairé tantôt à mon *iPhone* ou à mon *iPad*. Sans doute que pour lui, j'incarne tout le trop-plein de richesse des gens du Nord qui, eux, ont les moyens de prendre l'avion jusqu'ici pour s'amuser des semaines et des semaines... Il doit croire que nous sommes tous multimillionnaires, comme on en voit dans beaucoup de films américains. Ah, les Américains ! les ennemis de toujours des Mexicains...

Plongeant dans mes pensées, je me rappelle soudain que le voleur était déjà entré chez moi au début de mon séjour, quand Julie se trouvait là. Mais oui, c'était lui ! Il avait accompagné son chef, *el chino*, dans ma chambre pour réparer une cheville qui retenait mal la tringle de rideau. Mon bandit de Luis avait donc eu tout le loisir de scruter les lieux et de mijoter son plan...

— Regarde, Antoine, nous interrompt Amélie, il y a un siège libre sur un vol vers Montréal demain après-midi à 14:30. C'est le même avion que je prends. C'est à 275\$, achat de dernière minute ! Je te réserve ça ?

— Quelle bonne nouvelle ! Vite, réserve ! Voici ma carte de crédit. Ensuite, on fait nos valises, je passe dire un mot au propriétaire, et on file se trouver une chambre pour la nuit à Playa del Carmen !

Avec Amélie, mon programme est entre bonnes mains. Je me retourne vers Orlando, qui me félicite pour ma réaction en présence du voleur.

— Pourquoi ? dis-je, curieux d'entendre l'explication de mon psychologue.

Celui-ci se reprend une cigarette et m'en offre une autre, que j'accepte. Il allume la sienne et me passe son briquet pour que j'en fasse autant. Il aspire une grande bouffée, puis laisse échapper ce que ses poumons ont filtré. Je fais comme lui, en communion.

— Quand je suivais mes cours de psychologie, me rappelle le psy converti en serveur de bar de plage, j'ai appris qu'il y avait grosso modo quatre types de réactions lors d'une situation de crise comme celle que t'as vécue.

— Ah oui ?

— Ouais. Ça sert quand même à quelque chose, les cours de psychologie... Premièrement, sur une scène de crime en direct, il y a des personnes qui vont tout simplement figer.

Orlando aspire une nouvelle dose de nicotine, expire, puis poursuit son exposé. Je suis tout ouïe.

— Deuxièmement, il y en a qui vont s'évanouir ou encore, faire le mort... Ensuite, il y en a d'autres qui vont fuir.

— Je devine, je suis le quatrième, dis-je en riant.

— Exact. Il y a ceux comme toi, Antonio, qui vont foncer.

Il a raison. Je me suis comporté en brave devant cette violation de domicile. Je mérite des félicitations. Ç'a été instinctif. Mais avais-je vraiment d'autres choix ? Je n'avais pas quatre secondes pour évaluer mes options. Je ne pouvais tout de même pas rester immobile, couché, à regarder gracieusement le voleur filer par la fenêtre.

Je prends le départ avec Amélie. Je vais d'abord au domicile du propriétaire, qui est absent, pour lui laisser un

message visant à l'aviser que je pars deux semaines plus tôt que prévu en raison du vol survenu et parce qu'il n'y a pas encore de barreaux protecteurs dans les fenêtres. Je lui indique de contacter Orlando pour obtenir les détails. De retour à la maisonnette, au moment de la douche, j'enlève mon pansement démesuré. J'aurai moins l'air d'un estropié de zone de guerre !

En route pour l'avenir ! Amélie et moi faisons un détour vers le quai voisin du phare incliné résilient et emblématique de Puerto Morelos, où quelques pélicans nettoient leurs plumes de leur long bec. Je leur transmets intérieurement mes salutations.

—Adieu, mer des Caraïbes !

Je prends chaleureusement Amélie par la main, sa main gauche rendue particulièrement difforme par un accès d'arthrite survenu durant son enfance, un sujet tabou, et en silence, nous roulons nos valises jusqu'à la station de taxis de la place centrale pour gagner l'autobus qui assure la liaison de Cancún vers Playa del Carmen.

Je connais un hôtel au cœur de cette ville où j'ai déjà séjourné. Nous pourrions y passer tranquillement la nuit. En plus, c'est tout près de la gare.

Il faut dire que Playa del Carmen n'est plus le paradis d'il y a quelques années. À la fin du siècle dernier, cette ville ne comptait même pas 20 000 habitants, et voilà que vingt ans plus tard, elle en compte quinze fois plus. C'est la ville mexicaine qui connaît la croissance la plus fulgurante. Les prix des logements ont explosé, tout comme le nombre d'établissements commerciaux. C'est devenu une ville où les touristes se promènent en hordes dans les boutiques, restaurants et bars qui longent sa populaire *Quinta Avenida*, transformée en longue rue piétonnière de deux kilomètres. Sur cette artère, il est courant de se faire offrir diverses drogues, des massages et tout ce qui peut s'ensuivre.

Quant à la plage, elle est devenue bondée de ces mêmes touristes, qui s'y entassent comme des Chinois. Au bord de l'eau, dans le secteur du centre-ville, il ne reste plus que deux bars à toit de rameaux de palmiers, ces fameux *palapas* typiques. Avec l'arrivée du progrès, le cachet rustique s'est tout bonnement envolé.

Toute bonne chose a une fin, dit-on, et il faut évoluer, changer, s'adapter à la réalité, tout en tâchant d'adapter la réalité à nos désirs. Et moi, je dois repartir pas plus tard que demain pour aller retrouver Julie...

À l'hôtel *Luna y Sol* de la *calle* 4, je passe une nuit superbe avec Amélie. Je reçois ses caresses ardentes comme le plus beau des cadeaux. Entre ses mains malmenées par la maladie et par la vie, je me sens aimé, en paix.

— Tu crois qu'on a un avenir, toi et moi ? me demande-t-elle.

J'aime sa proposition. Avec elle, tout est fluide, facile, réconfortant. Est-ce que c'est ça, le bonheur ? Mais elle sait bien que je vis avec Julie, et que le journal pour lequel je travaille se trouve à Sherbrooke, tout de même à 150 km de la région montréalaise où elle gagne sa vie. Pourquoi me demande-t-elle ça ? Je la rassure de mon mieux en réfléchissant à voix haute.

— Quelqu'un a déjà dit que l'avenir, ça dure longtemps...

Chapitre 5

Le vol de 3000 kilomètres entre Cancún et Montréal se présente bien. Au guichet de l'aéroport, j'ai pu obtenir qu'on m'assigne un siège à côté d'Amélie. Comme il y avait quelques places libres, nous héritons même d'une rangée de trois sièges juste pour nous deux.

Amélie s'installe près du hublot et se recroqueville pour s'assoupir. Durant les quatre heures de vol qui suivront le décollage, nous aurons pleine liberté de mouvement et pourrons nous rapprocher. J'incline mon siège de l'allée, ferme les yeux, et m'applique à faire le point.

La scène de l'incident d'hier, à Puerto Morelos, tourne en boucle dans ma tête. Je me redis à quel point j'ai de la chance que le voleur n'ait pas été armé. C'est sans doute un débutant. Quelle idée folle d'entrer par ma fenêtre à 8 h 25 le matin ! Il aurait pu attendre qu'Amélie et moi sortions pour aller déjeuner ou nous rendre à la plage, comme nous le faisons tous les jours. Là, il aurait eu le loisir de dérober tout ce qu'il voulait. Je comprends cependant qu'il ne pouvait pas commettre son vol plus tôt le matin, alors que nous dormions profondément : c'est que chaque jour, il utilise un transport jusqu'au bord de la mer pour arriver au chantier dès 8 heures.

J'espère qu'il n'y a rien de compromettant dans les données de mon téléphone et de ma tablette, si jamais les receleurs réussissent à y accéder. À bien y penser, aucun numéro de carte de crédit n'y figure. Pour ce qui est du contenu de mes chroniques de voyage à venir, je n'ai pas à me faire de souci, puisqu'une fois rédigées, je me les envoie toujours à ma deuxième adresse de courriels, soit de ma *gmail* à ma *hotmail*. Ça sert à quelque chose, la prudence...

Quant à Amélie et moi, eh bien ni vu ni connu ! Je dirai simplement à Julie que j'étais seul dans la maisonnette au

moment du vol. Elle ne peut pas deviner. Je ne l'ai pas encore prévenue de ce qui est arrivé, c'est trop long à raconter. Je lui expliquerai tout ça ce week-end quand je ferai mon apparition surprise à notre domicile de Sherbrooke, deux semaines avant le moment prévu. Il faut savoir se laisser désirer !

Mais quelle mésaventure, tout de même ! Deux choses retiennent particulièrement mon attention.

D'abord, pourquoi est-ce que ça m'est arrivé ? Pourquoi est-ce que ça s'est produit ? Rien n'arrive pour rien, comme me l'a dit Orlando. Et pour moi, tout ce qui survient a un sens. Tout lapsus ou écart, par rapport au train-train normal, comporte sa signification, sa portée. Comment pourrait-il en être autrement ? Le sens, c'est le chemin qu'emprunte ma vie, c'est ma vie, c'est mon chemin, mon histoire. C'est quand même un événement important, un choc qui bouscule le cours de mon existence.

Ensuite, c'est la fureur que j'ai ressentie au moment de l'incident. Je me souviens d'avoir poussé un cri terrifiant lorsque j'ai été réveillé en sursaut. J'ai crié pour saisir le voleur. Un réflexe viscéral, profondément animal. Un *hey* sonore et sec. Ensuite, j'ai engagé le combat. C'était un cri primal. Puis, quand mon agresseur est devenu ma proie et que je me suis retrouvé à l'extérieur complètement nu sur le béton, j'ai crié deux fois que j'allais le tuer, et ce, dans un espagnol très ardent. J'ignorais qu'une telle colère dormait en moi. Je n'avais pas idée que je pouvais être si violent. Quelles leçons dois-je en tirer ? Être plus prudent à l'avenir ? Faire moins confiance ? Être moins naïf ?

En arrivant à Montréal, j'accompagne Amélie chez elle, à Longueuil, et j'y passe la nuit.

— Tu vas me manquer, me dit-elle, les larmes aux yeux, alors que nous sommes au lit. J'ai passé deux semaines superbes avec toi. Ça me réconcilie avec la vie et me laisse croire qu'il y a encore de la bonté, chez les gens, malgré la méchanceté et l'insouciance de certains.

J'aime la douceur philosophique de cette fille. C'est de la musique à mes oreilles. À Puerto Morelos, elle a chaleureusement meublé ma solitude. Je le sens dans mon corps. C'est une vibration au ventre, en bas du nombril, je dirais.

Au petit matin, remis de mes émotions reliées au voyage, je prends le métro, puis le bus à partir du centre-ville de Montréal, pour enfin aboutir à Sherbrooke, en ce samedi légèrement ensoleillé de février sous une température que j'évalue à cinq sous zéro. Le choc thermique d'environ 35 degrés d'écart avec le Mexique n'est pas trop grave. Je suis tout de même un vrai nordique, et donc, habitué à composer avec le froid.

Vers 11 heures, un taxi me dépose devant l'immeuble plutôt chic que j'habite avec Julie. Quelle tête elle va faire en m'apercevant! Je prends l'ascenseur, car j'ai quelques valises à transporter. Lorsque la porte glisse dans le mur pour s'ouvrir sur l'étage où se trouve mon quatre pièces, mon regard est attiré par la silhouette d'un homme qui descend prestement les premières marches de l'escalier voisin. Alors qu'il disparaît, j'ai l'impression de reconnaître son manteau. Mais comme il est passé trop vite, je ne peux en être certain.

C'est bon de retrouver la porte de mon chez-moi. Je sors ma clé et la place dans la serrure, qui n'est pas verrouillée. Je tourne la poignée, ouvre, et qu'est-ce que je vois? Julie dans son plus simple appareil! Les seins nus, vêtue de son short de pyjama, tasse de café à la bouche, elle se tient devant le comptoir... où se trouvent deux assiettes qui viennent manifestement de servir.

Chapitre 6

Cette fois, je suis figé. Se rendant vite compte que j'ai probablement croisé son visiteur et vu une partie du décor qui l'entoure, y compris sa tenue vestimentaire, Julie ne tente pas de me laisser croire qu'il s'agissait d'un rendez-vous d'affaires. Les deux serviettes mouillées que j'ai vues un peu plus tard dans la salle de bain l'auraient de toute façon trahie.

Je ne l'embrasse pas, et elle ne pousse pas non plus l'effronterie jusqu'à s'approcher de moi pour m'ouvrir ses lèvres. J'en déduis bien évidemment qu'elle serait plus disposée à les écarter chaleureusement pour quelqu'un d'autre.

— Eh bien ! dis-je, perplexe, en attendant une explication.

Après avoir opté pour le silence et nerveusement pris une trentaine de secondes pour jeter aux ordures les miettes et serviettes de table du déjeuner en grattant les assiettes, Julie me déballe son sac. Je n'en attendais pas moins.

Elle y va de ses : *t'es toujours parti, t'es jamais là quand ça compte, j'suis toujours seule, j'm'ennuie, 'y'a plus de piquant dans notre vie, on fait jamais rien ensemble, j'sais même plus si tu m'aimes, tu me dis jamais ce que tu ressens, j'sais pas si j'suis juste une parure, pour toi, me semble que tu penses juste à ton travail, on s'est perdus de vue, et j'ai fini par vérifier avec un autre comment ça se passe quand on compte pour quelqu'un.* Voilà !

Cela étant dit, elle essuie les larmes de rage, de tristesse ou de honte qui envahissent ses joues. Les deux mains sur les hanches, je suis sidéré, sous le choc. Un autre choc. Ma pragmatique et conservatrice Julie dans les bras d'un autre homme ! Je ne l'aurais jamais cru. Au moins, elle s'assume et n'essaie pas de me jouer la comédie. C'est toujours ça de pris. Quant à moi, je n'ai pas d'aveux d'infidélité ou

d'écart de comportement à formuler ; ce qui s'est passé entre Amélie et moi reste entre elle et moi.

Dans le cas de Julie, c'est différent. Les faits connus sont les faits connus, on ne peut pas en faire abstraction. Ce que je vois comme un lapsus de comportement de sa part m'a permis de révéler les faits au grand jour... Il me vient une question, très terre à terre.

— Qu'est-ce qu'on fait de tout ça, maintenant ?

— On n'est pas mariés... t'as jamais voulu en douze ans, alors on est libres. Soit on passe l'éponge, on s'essuie et on continue pour le mieux, soit on arrête tout et on cherche fortune ailleurs chacun de notre côté. Est-ce que je compte, pour toi ? Est-ce que t'as envie de réaliser des projets avec moi ?

Julie a le don de résumer les situations, presque froidement. Le journaliste en moi envie parfois son esprit de synthèse. Subtilement, elle me remet entre les mains le pouvoir de vie ou de mort sur notre couple.

Qu'est-ce que j'en ai à branler, de notre couple ? Je ne peux tout de même pas reprocher à ma conjointe d'être qui elle est, ou de ne pas être qui elle n'est pas... Ce n'est pas une grande philosophe devant la vie, mais je dois reconnaître qu'elle a les idées claires.

Elle a raison. Elle a toujours raison. Et cette crise, ce moment critique, nous indique que nous sommes à l'heure des choix. Rien n'arrive pour rien, et tout arrive pour quelque chose, m'a bien dit Orlando.

En ce moment face à moi-même et mon infidélité secrète, je me dis que c'est *Julie la franche* qui devrait faire du journalisme. Oui, je m'en veux de devoir faire preuve de complaisance dans mes textes, de toujours vanter les beautés des sites lointains que je visite, et d'occulter les réalités parfois pénibles des lieux. J'ai parfois l'impression de vivre une relation ambiguë avec la réalité des faits. J'en ai un

exemple tout récent, survenu lorsque j'ai interviewé la directrice de la préservation de la barrière de corail qui longe la côte mexicaine maya. Cette biologiste de formation m'a bien précisé que les pesticides venant des lointaines côtes brésiliennes étaient responsables des amoncellements de sargasses sur les côtes caribéennes du Mexique.

Or, comme je n'ai pas l'intention ni les moyens ou le temps d'écrire un reportage de fond, et donc, d'inviter les Brésiliens à donner leur version des faits au sujet de la prolifération de ces algues qui dérangent l'écotourisme, je ne relève l'accusation dans aucun des deux articles que j'ai rédigés sur Puerto Morelos. De la même façon, je ne parle pas, dans mes textes, de la criminalité grandissante dans la Riviera Maya, due à l'abondance de touristes et à l'afflux conséquent de Mexicains à l'affût des affaires payantes, rapides et illégales ; les chiffres sont là et honnêtement, je pourrais y consacrer tout un article, mais mon travail se résume plutôt à présenter les belles choses dignes d'intérêt. C'est comme ça.

Au moment de faire le point avec ma conjointe, toutes ces considérations sur l'honnêteté défilent rapidement dans ma tête, pendant que je regarde le spectacle des collines de Sherbrooke que nous offre la grande fenêtre de notre condo situé en altitude. Qu'est-ce que je fais avec Julie ? J'arrête tout, ou je continue ? Ça passe ou ça casse.

— On se donne quelques jours pour y penser ?

Julie et moi avons finalement décidé de passer l'éponge, de nous réconcilier, et de consulter une psy pour identifier des trucs visant à nous rapprocher. Depuis, je ne lui ai jamais avoué que j'avais rencontré ma copine Amélie. Je dois être réaliste : cette fille habite à 150 kilomètres de chez moi et mon côté pragmatique veut que ce soit préférable d'avoir de la compagnie féminine sur une base quotidienne. Or, avec Amélie, ce ne serait pas possible. La vie est indénia-

blement plus commode avec une femme comme Julie, qui tout comme moi habite Sherbrooke.

Je ne demande même pas à Julie qui est l'homme qu'elle a rencontré. C'est la loi du silence. Peut-être se dit-elle que j'aime mieux ranger le tout aux oubliettes, tout comme elle, et que c'est préférable de tenir cet incident mort.

Notre psy, une autre femme très pragmatique, nous a fourni une liste des choses simples que nous pouvons faire en couple durant nos temps libres, comme aller marcher dans les différents parcs, faire du vélo, du ski de fond, de la raquette, aller au cinéma, jouer aux quilles, recevoir des amis à souper, faire des pique-niques, s'offrir une sortie à la cabane à sucre ou des escapades dans des auberges, et quoi encore !

Deux ans plus tard, maintenant que mon directeur de l'information me le demande, en y réfléchissant bien, je constate que Julie et moi avons acheté la paix et pelleté le problème par en avant. J'ai acheté du temps et vécu dans le déni. Il y a foncièrement quelque chose qui nous sépare, elle et moi. Je ne saurais dire quoi, mais c'est ce que je ressens. Je la sens un peu différente.

Je me dis qu'elle a tenté de se racheter de son infidélité. Ça me sert peut-être bien... Parfois, elle est plus docile et semble plus portée à m'offrir les choses que j'aime, que ce soit au lit, à table ou lors de nos discussions. L'avenir dure longtemps, on verra bien...

Depuis mon double choc lié au vol de Puerto Morelos et à la surprise de trouver Julie en flagrant délit d'infidélité, je fais des cauchemars au moins une fois par deux semaines. Chaque fois, il y a un intrus, un méchant que je veux éliminer ou faire éliminer.

«Fusils!» que je me suis écrié en me réveillant une nuit; dans mon rêve, j'appelais un bataillon de soldats à ma rescousse pour qu'ils se saisissent de leur fusil et exécutent le malfaiteur acculé au mur. Souvent, je soubresaute durant mon rêve, et Julie me touche pour me ramener à la réalité. Une fois, je lui ai donné un violent coup de pied qui lui a laissé un bleu sur un mollet. Elle a encaissé, mais... Je lui ai évidemment présenté des excuses. Je ne voudrais pas passer pour un homme violent. Une autre fois, j'ai asséné un coup de poing dans le vide à un autre méchant fantôme, et je me suis retrouvé bêtement debout, en pleine nuit, à côté du lit en face de moi-même.

S'agit-il d'un choc post-traumatique? Qu'est-ce que j'essaie de régler lors de mes rêves? Est-ce que j'en veux à mon malfaiteur de Puerto Morelos? Est-ce que j'en veux à Julie? Est-ce que j'en veux à son partenaire sexuel invisible? Est-ce que j'en veux à la vie? À moi? Est-ce que je vis bien la vie que je dois vivre, en toute cohésion et cohérence avec qui je suis?

Et voilà que tout récemment, un voleur à main armée vient de me tirer dessus à l'ouest du Mexique, à 1 200 kilomètres de Puerto Morelos. Dire que je me tue, dans mes articles, à laisser entendre que le Mexique et les Mexicains, c'est comme le paradis!

J'en suis venu à relativiser le tout. Au Mexique, il n'y a pas de meurtrier ou de bandit caché à tous les coins de rue, pas plus qu'au Québec, mon pays bien-aimé, il n'y a que des gens vertueux à chaque coin de rue. Quand on fouille le moindre dans la vie personnelle des gens, on apprend souvent des choses étonnantes. Chacun mène une vie extraordinaire, avec ses moments de joie et ses épreuves, ses grandeurs et ses faiblesses.

Mon directeur de l'info, Luc, a le don de me pousser à révéler les dessous de la vie, les travers des gens, leurs actions souterraines et leurs désirs secrets.

Chapitre 7

Au fond, Luc a le don de ressasser les vieilles histoires. Je crois que dans son bureau, il s'ennuie follement du travail de journaliste de terrain, avec la fébrilité et les poussées d'adrénaline que cela comporte. Fidèle à ma promesse de tout lui dire à mon sujet, je lui raconte non seulement des bribes de ma vie de couple, mais je lui fais aussi part d'une certaine crainte que j'ai.

Je me demande maintenant comment je vais gérer mes cauchemars et mes cris dans la nuit. Je suppose que c'est viscéral et qu'ils vont se poursuivre de plus belle en raison du vol à main armée qui s'est produit à Pochutla.

Le jour, je me sens plutôt calme face à la vie. Je refuse d'être anxieux et me dis que la vie doit se vivre dans le moment présent, un jour à la fois, et que le lendemain saura bien prendre soin de lui-même.

La nuit, par contre, je suis l'ombre de moi-même, rempli de frayeur à en pousser des cris bien réels. Ça ne concerne que moi, c'est ma vie, et c'est à moi de vaincre mes peurs. Il n'en demeure pas moins que j'ai prévenu les propriétaires des deux chambres avec vue sur la mer que j'ai louées à mon arrivée dans le Pacifique Sud.

Jimena, la propriétaire du premier endroit où je me trouvais, à Mazunte, le village voisin qui se trouve à seulement deux kilomètres de San Agustinillo, m'a dit qu'une nuit, elle m'avait entendu crier. Mais elle ignorait ce que j'ai bien pu dire, puisque ça semblait se passer en français. Moi je me souvenais, et oui, ça se passait en français.

Dans ce nouveau cauchemar, il y avait deux types qui marchaient dans une rue sombre, pendant que je me trouvais dans une ruelle perpendiculaire à celle-ci. Soudain, l'un des deux types, celui avec les cheveux longs et noirs, a bifurqué dans ma direction, pour ensuite s'avancer vers moi, un cou-

teau à la main. J'ai alors crié très fort : « Hé ! T'es qui, toi ? »

Mon cri m'a réveillé moi-même. J'ai mis ça sur le compte du mépris que j'avais ressenti, la journée précédente, pour ce jeune d'une vingtaine d'années que j'avais croisé dans la rue et qui marchait nu-pieds comme bon nombre de personnes au Mexique, particulièrement à Mazunte, qui est un lieu de rassemblement de bohèmes américains et européens. Plutôt maigre, ce jeune était vêtu d'une camisole à épaules faussement déchirées, et ses pantalons étaient de type arabe, avec la fourche abaissée aux genoux. Il avait le visage caché derrière sa barbe et caressait les pointes de sa moustache. Il avait les cheveux retroussés en chignon et affichait un petit air supérieur et cynique qui voulait laisser croire qu'il savait tout de la vie et des travers des humains. Il faisait son dur, et jouait les petits caïds pour impressionner les gars et les filles autour de lui. Et pourtant, me disais-je, ce petit Italien, j'ai reconnu sa race à son accent, ne portait même pas de chaussures, au risque de poser les orteils dans les crachats des uns, la fiente des chiens et des oiseaux, ou sur des microteçons de bouteilles. Pas de quoi donner le goût aux filles de lui sucer les orteils, il me semble... Petit misérable, va !

Mon cauchemar pourrait aussi avoir une autre origine : nulle autre que Michelle, l'amie lesbienne de Julie. Je l'ai croisée il y a quelques jours dans un des nombreux petits commerces de fruits et légumes de Mazunte, face à l'église dont les cloches, bizarrement, nous annoncent toujours l'heure huit minutes à l'avance. Nous nous sommes parlé une bonne quinzaine de minutes, puis nous nous sommes donné rendez-vous à la douce Playa Rinconcito dans l'après-midi.

À l'autre bout du téléphone, Luc m'écoute patiemment. Je dois admettre que c'est une bonne oreille. Il m'interroge sur Michelle et me demande si elle est bi. Qu'est-ce que j'en sais ? Ce que je sais, c'est que je ne me sens pas du tout attiré

par elle, en raison de son côté hommasse.

— Si ça continue, tu vas te recycler en psychiatrie, mon Luc ! lui fais-je remarquer.

— Ha ! Ha ! Allez, Antoine, lâche pas. T'inquiète pas pour moi, j'aime tellement mon travail de journaliste-cadre. Tu fais du bon boulot. Prends soin de ta femme et de tes amis, et n'oublie pas, cette semaine, de m'envoyer un article sur Mazunte, le village magique, le *pueblo magico*. Ah... et pour bientôt, je veux un article sur ce que les gens mangent, au Mexique. Enfin, tiens-moi au courant de tes excursions et ton quotidien à Mazunte et San Agustinillo !

Cette nuit, j'ai encore dormi d'un sommeil agité et léger, parfois interrompu par les cris des coqs du voisinage qui s'égosillent à se répondre mutuellement aux cocoricos qu'ils s'envoient à n'importe quelle heure. J'ai peut-être bu une margarita de trop, aussi, hier.

Après avoir entendu les coups de l'horloge paroissiale m'indiquant qu'il serait bientôt quatre heures, je retroussé la moustiquaire qui entoure mon lit pour me prémunir des insectes, j'allume la lumière pour me rendre à la toilette, mets les pieds au bord du lit et m'essuie les yeux en soupirant.

Mais, sacrement, qu'est-ce que je vois sur le mur ? Deux énormes scorpions noirs, longs comme ma main, dard tendu, qui descendent la paroi près de la fenêtre, à trois mètres de moi ! Aussitôt, je remonte mes jambes sur le lit. Cibole, qu'est-ce que je fais avec ça ? Est-ce que leur piqure est mortelle ? Je ne vais certes pas le vérifier ! Là, mon rythme cardiaque s'accélère. Attends, j'ai une idée... je vais ouvrir la porte pour les envoyer dehors. Mais je vais les chasser avec quoi ? Ah, oui... il y a le balai, près de la porte. Je soulève ma moustiquaire, m'étire, et réussis à sai-

sir le manche de mon arme. Les deux bêtes touchent le sol et se déplacent en diagonale vers le lit. Les scorpions sont tellement imprévisibles dans leurs déplacements ! Ils peuvent marcher vite, lentement, à droite, à gauche, vers l'arrière... Je redresse complètement la moustiquaire du lit pour être libre de mes mouvements. À bout de bras, j'atteins la poignée de la porte et réussis à l'ouvrir.

Au bout d'une série de manœuvres du balai, je réussis à pousser mes deux agresseurs vers la sortie. Ouf, victoire ! Je referme aussitôt la porte, puis inspecte le dessous du lit, au cas où. J'examine également la salle de bain. Mais comment ont-ils abouti ici, dans mon studio, deux en même temps, et ce, en pleine nuit ?

Il reste trois heures avant le lever du soleil. Je garde la lumière allumée, débranche mon *iPad* qui était en train de se recharger, et je lance une recherche sur internet pour me renseigner sur les scorpions.

J'apprends avec stupéfaction qu'au Mexique, il y en a plusieurs espèces, et que la piqûre de certaines est mortelle. Selon les photos que je vois, c'est le cas de mes deux spécimens, mais je n'en ai pas la certitude puisqu'ils se ressemblent tous quand même beaucoup. J'apprends aussi que dans les années 70, il y avait environ huit cents Mexicains par année qui mouraient d'une piqûre de scorpion, mais que ce nombre est tombé à près de quatre-vingts, aujourd'hui. C'est toujours trop, mais d'un point de vue froidement statistique, c'est peu si on tient compte qu'au Mexique, la population s'élève à près de cent trente millions d'habitants. Cette chute radicale de mortalité causée par les scorpions est attribuable aux antidotes qui ont été mis au point et qui doivent être administrés aux victimes dans les deux heures suivant le *sinistre*.

Normalement, je ne m'inquiète pas trop pour les bestioles dangereuses et laides qu'on trouve par ici. Je sais qu'il y a, par exemple, des serpents à sonnette et des tarentules, mais je n'en ai jamais vu et me dis qu'on ne les rencontre quand même pas tous les jours. Les scorpions, c'est différent. Le soir, ils sont fréquents et visibles, pour peu qu'on ait accès à un éclairage dans l'obscurité. Et nombreux sont les gens qui se sont fait piquer par le dard d'un scorpion caché sous une boîte quelconque, tapi dans un vieux gant de travail, ou qui marche inopinément sur une terrasse le soir venu. Ce sont des bêtes qui aiment l'ombre.

Et lorsqu'ils se font piquer par un scorpion, les gens racontent qu'ils ressentent comme une piqûre de guêpe, un engourdissement du membre touché, un peu de fièvre, et un accroissement du rythme cardiaque. « Ce n'est rien de grave », m'assure la propriétaire de mon nouvel appartement, Rosa Elena, qui s'est fait piquer trois fois : à la main, au talon et, m'indique-t-elle en riant, sur une fesse parce qu'elle avait dérangé un scorpion qui se trouvait sur un coussin.

Dois-je être rassuré ? Le mari de Rosa Elena, lui, me dit que tout ce qu'on a à faire en cas de piqûre, c'est de prendre une bière... *No problema*. En tout cas, je vérifierai dorénavant où je m'assois, et je dormirai la lumière ouverte, en prenant soin, au préalable, d'inspecter mes taies d'oreiller en les secouant. Ainsi, si jamais un scorpion s'avise de marcher sur mon filet moustiquaire durant la nuit, j'en aurai peut-être conscience avant qu'il me frôle les mains ou les orteils. Par ici, il faut savoir composer avec la faune locale.

Il y a quelques jours, alors que je rentrais à mon studio en pleine obscurité, j'ai eu droit à une autre surprise de taille lorsque j'ai ouvert la porte... J'ai vu un opossum grimper rapidement au plafond en traversant le mur. Il s'est ensuite réfugié sur la poutre centrale qui soutient le toit, puis est disparu. Peut-être est-il sorti par un quelconque interstice

invisible ? Encore une fois, j'étais effrayé, car j'ai cru qu'il s'agissait d'un gros rat.

Rosa Elena m'a encore rassuré. La bête dont je parle, m'a-t-elle dit, c'est simplement un *tlacuache*, ce qui se traduit par opossum. Ils ont des griffes puissantes, mais ils fuient les humains et les chiens. Ils sortent la nuit, mangent n'importe quoi, mais raffolent des œufs et s'alimentent de poules.

Ah, les poules ! Bien sûr, ce sont probablement celles de la basse-cour de la fenêtre arrière qui attirent toute cette faune. Je tiens mes coupables. Je ne crois pas que ce soit moi qui les attire, puisque je ne garde aucune nourriture dans mon petit appartement. En bon habitué de la vie en région tropicale, je range tout au frigo, dans la cuisine commune des quatre unités de logement où je vis.

Les opossums s'alimentent aussi d'insectes, telles les *cucarachas*, qu'on appelle, au Québec, les coquerelles. Sauf qu'au Mexique ces bestioles sont plus costaudes. L'autre soir, pendant que je lisais dans mon lit, j'ai d'ailleurs vu un gecko attraper une coquerelle sur le mur. Je l'ai trouvé bien téméraire. Les geckos sont des petits lézards que j'aime beaucoup. Ce sont mes alliés, car ils nettoient les murs. J'espère que les opossums ne les mangent pas, mais qu'ils dévorent plutôt les scorpions.

Ce soir-là, j'ai encore crié dans la nuit. C'était avant de voir Michelle, l'amie de Julie.

Chapitre 8

Michelle m'a fait faux bond, l'autre jour. Nous avions rendez-vous à la plage, mais elle ne s'y est pas présentée. C'est comme si elle avait voulu se défilier. C'est l'impression que j'ai eue. Je venais de l'ajouter à la liste de mes amis *Facebook*, comme convenu lorsque nous nous sommes vus au marché de fruits et légumes, mais elle m'a ensuite envoyé un message pour se décommander, sous prétexte qu'elle avait oublié un rendez-vous avec une femme qu'elle devait rencontrer pour obtenir de l'information sur le centre de yoga Hrayana, un lieu très fréquenté situé aux limites de Mazunte et San Agustinillo. Nous avons reporté notre rendez-vous à une date ultérieure, sans aucune autre précision.

Je me suis dit que si elle est véritablement lesbienne, elle fuit peut-être la compagnie des hommes. Ou bien, elle refuse de se présenter en tenue de plage en ma présence pour éviter de m'aguicher. Peut-être, aussi, qu'elle cherche à éviter d'être trop intime avec l'homme qui partage la vie de son amie. Qui sait si ce ne sont pas toutes ces réponses à la fois ? Elle doit quand même savoir beaucoup de choses à mon sujet, puisque l'an dernier, elle a passé deux semaines, ici, en compagnie de Julie. Elles ont sûrement eu l'occasion de faire le point sur leur vie.

Elle m'intrigue. C'est tout de même elle qui est en partie à l'origine de ma venue dans cette région du Mexique, car c'est elle qui l'a fait connaître à Julie. Mais Julie s'est montrée réservée, avec moi, au sujet de Michelle. Donc, outre de savoir qu'elle est ouverte à des expériences homosexuelles, je ne sais pas grand-chose d'elle. En fin de compte, hormis le fait que tout comme moi, les homosexuels sentent souvent peu d'inclination personnelle à perpétuer l'espèce, ce qui est pleinement leur droit, je ne vois rien qui les distingue de l'*homo sapiens* hétérosexuel.

Tout arrive à point à qui sait attendre, et le hasard fait les choses comme il se doit. Vers 14h30, comme à mon habitude, j'arrive tout en sueur à la Playa Rinconcito de Mazunte. Il doit sûrement faire 35 chauds degrés ressentis, mais à cette heure, les rayons de soleil se font un peu moins menaçants. Je laisse mes lunettes fumées sur la serviette que j'ai étendue sur le sable foncé et brûlant, puis je me dirige rapidement vers la mer pour traverser les premières vagues qui roulent sur la rive. Je dois enjamber chacune d'elles prestement, sinon la suivante me submergera et me fera culbuter.

J'ai réussi, j'ai traversé, j'ai vaincu les déferlantes, et me voici maintenant en eaux plus tranquilles. Qui vois-je de l'autre côté des vagues ? Nulle autre qu'elle, Michelle, dans toute sa splendeur assurément masculine. Lorsqu'elle m'aperçoit et me salue en souriant, je m'approche pour lui parler, et m'étonne qu'elle se baigne les seins nus. J'ignore pourquoi, mais je l'imaginais plus pudique. Pourtant, je dirais qu'ici, à la Playa Rinconcito, près du quart des touristes féminines se baignent torse nu, comme les hommes. Quelques jeunes Mexicaines dans la vingtaine font de même, sauf qu'elles se tiennent plus à l'écart, au bout de la plage près de la paroi rocheuse. Or, Michelle est dans l'eau pour nager, pas pour parler. Elle prend les devants en disant :

— Veux-tu qu'on aille au bar *La Concha*, après la baignade ? On pourrait se sécher à l'ombre d'un parasol, en prenant un verre...

— Bien sûr, que je lui réponds.

Puis elle me tourne le dos et reprend son ballet aquatique de plus belle. Elle nage comme une sirène ; tantôt sur le côté, tantôt sur le dos, parfois sur le ventre. Toutes les nages y passent : la brasse, le crawl... Avec ses fortes épaules athlétiques, elle bouge de façon énergique. Une vingtaine de minutes plus tard, quand elle juge qu'elle a suffisamment

fait d'exercice, elle nage jusqu'à moi et me lance :

— Je sors de l'eau. Tu viens ?

— D'accord. C'est pas trop tôt. À nager comme tu le faisais, je me demandais si t'allais te rendre au Japon !

Elle s'éclate de rire. Et en deux temps trois mouvements, la voici hors de l'eau, plus rapide que les vagues qui nous perturbent souvent à la sortie de la mer. Pendant que je sors également, je suis en mesure d'observer la détermination de sa démarche et de ses gestes. Elle saisit sa serviette, s'essuie, met son haut de bikini et ses lunettes de soleil.

Quinze minutes plus tard, après avoir devisé sur l'opportunité de se baigner à cette heure du jour et après avoir marché lentement, nous voici installés face à la mer, dans les chaises de plage du bar *La Concha*. Chemin faisant, j'ai pu remarquer la force physique qui se dégage de Michelle du haut de son 1,70 mètre. Elle est élancée, a de solides épaules, des hanches plutôt droites, porte des cheveux bruns courts, et arbore pour tout bijou une boucle à l'oreille gauche, ainsi qu'un bout de tissu rouge autour de la cheville gauche. Ses yeux bruns ne sont pas très grands, mais son regard dégage de l'ardeur. Son nez est droit, et sa bouche n'a pas beaucoup de collagène, ce qui fait que ses lèvres ne sont pas très pulpeuses pour une femme au début de la quarantaine. Somme toute, hormis ses cheveux trop courts et ses hanches que j'aimerais plus courbées, je la trouve jolie. Ça dépend des goûts. Quoique...

Je commande une noix de coco pour son eau fraîche, tandis que Michelle opte pour une *Corona*. Les haut-parleurs du petit bar font entendre un air aux paroles naïves comme seuls les Mexicains en ont le secret, une chanson accompagnée de trompettes et de crécelles entraînantes.

*Quiero tenerte, corazón,
Quiero abrazarte, corazón*

Quiero besarte, corazón
Quiero acariciarte, corazón

—Le *corazón*... le cœur... dis-je à Michelle, on retrouve ce mot dans presque toutes les chansons mexicaines. C'est culturel. Ça fait passionné et ardent.

Mon interlocutrice lève un bras et le passe derrière sa tête en guise d'appui. Sapristi, qu'est-ce que je vois ? Je n'en crois pas mes yeux ! Elle a du poil aux aisselles ! Je n'avais pas remarqué. Comme un homme. Beurk ! Je suis intimidé et renversé.

Je sais que j'ai tort. Qui a dit que les femmes devaient se raser les aisselles, se les épiler, et se faire disparaître tous les poils sauf ceux sur la tête ? Les poils sont pourtant tout ce qu'il y a de plus naturel. N'empêche, je ne parviens pas à me convaincre que c'est esthétique, pour une femme, d'être poilue. Oui, c'est culturel, comme vision. Je n'y peux rien, je n'arrive pas à me déprogrammer de ça.

J'aime plutôt qu'une femme accentue ses traits féminins, pas qu'elle les atténue. J'aime qu'elles se mettent du rouge, qu'elles se maquillent, qu'elles changent leur coiffure et qu'elles portent des vêtements affriolants. Du haut de mes quarante ans, je suis peut-être vieux jeu, démodé et déjà ringard. Enfin, ce n'est pas de mes oignons, et je sais très bien qu'il ne faut pas se mêler de ça. Je suis tout de même un homme rompu aux protocoles modernes de rectitude politique, donc il faut juste regarder, s'occuper de ses affaires, et se taire.

Je ne peux m'empêcher d'avoir une pensée pour Julie : qu'est-ce qu'elle peut bien trouver à cette femme poilue ? Devrais-je être jaloux ? À bien y penser, non. Je ne suis pas menacé dans mon identité d'homme, dans mon estime de moi. Par contre, je m'interroge sur les goûts alternatifs de ma conjointe...

Avec Michelle, la conversation s'engage sur la région, la rusticité de l'endroit avec ses nombreux toits de palmier, le service parfois lent dans les restaurants, la chaleur, ainsi que sur les scorpions et le *tlacuache* que j'ai vus chez moi.

—T'as peur des scorpions? s'étonne-t-elle. Pourtant, la piqûre de la plupart est inoffensive. C'est surtout dans le nord du Mexique qu'ils sont dangereux ou mortels, dans les zones désertiques.

—Oui, mais je ne tiens pas à me faire piquer pour vérifier si leur piqûre est sans danger.

—T'as peur des vagues d'ici?

—Disons que je fais attention. Je les respecte et ne m'aventure pas dans les secteurs à forts courants de ressac, dans les endroits de mer ouverte. Je tâche de rester dans les baies, à moins que le rare drapeau jaune de la plage nous indique que la houle est moins dangereuse.

—Parlant de mer ouverte, t'es allé à la plage de Zipolite? C'est un endroit super.

—Non, pas encore. Justement je crois que je vais y aller demain. Il faut bien que je m'occupe et m'avance dans mon exploration des lieux. Julie arrive seulement dans quelques semaines.

—Donc, tu ne seras pas vraiment seul ici, cette année.

—Non, et Julie vient avec un couple d'amis. J'en profite pour prendre de l'avance dans la rédaction de mes articles sur la région.

—Tu connais la Playa Ventanilla, à trois kilomètres d'ici, à Mazunte, en allant vers San Antonio? Quand Julie sera avec toi, il faut que vous alliez visiter la lagune de crocodiles, là-bas. C'est à voir! Je le sais, j'y suis déjà allée. Demain ou après-demain, j'y retourne avec une amie de Montréal. On doit repartir au Québec dans quelques jours. Déjà... Je suis pas sûre d'avoir vraiment envie de me replon-

ger dans le travail à Montréal. Je suis serveuse dans un bar latino. J'aime pas beaucoup les sports d'hiver.

— Ouais, j'ai lu un dépliant sur la lagune de crocodiles. Merci de la suggestion... T'es venue avec une amie? Je ne l'ai pas vue...

— Non, elle est partie au centre de yoga pendant que moi, je bois une *Corona* avec un homme! Ha! Ha! Parlant yoga, toi le journaliste, tu savais qu'attendant au centre, on offre des chambres noires aux gens qui veulent faire une retraite de silence dans l'obscurité totale?

Je remercie Michelle de ce dernier tuyau. Sacrée femme, celle-là! En tout cas, elle est renseignée sur la région. Sur le plan personnel, elle m'apparaît assumée, en plein contrôle, en plus d'aimer mener sa barque... et la conversation. Et je vois que la compagnie masculine constitue pour elle un plan B ou C... J'ai envie de lui poser des questions plus personnelles sur la nature de son lien avec Julie, ou avec cette nouvelle amie, mais je m'en abstiens. À en juger par le débit rapide de ses propos, j'ai l'impression qu'elle cherche à éviter un trop grand rapprochement avec moi. Mes observations et spéculations sur son compte suffiront donc. Elle est trop... comment dire... masculine pour moi. Je ne peux pas m'imaginer avoir du plaisir avec elle. J'avoue que sexuellement parlant, une partie de moi s'intéressait à elle, mais c'était avant de voir son poil ostensible aux aisselles. Je dois être en manque de Julie, et d'Allemandes. Comme quelqu'un m'a déjà dit, on ne peut pas être amoureux de tout le monde. Et quand on trouve l'herbe plus verte chez la voisine, c'est peut-être en raison de l'absence d'herbe à entretenir chez soi.

Je ne m'éternise pas, je crois que je n'ai pas assez d'atomes crochus avec cette femme. J'étais curieux de lui parler, voilà tout. J'avais l'impression que sa vie s'emboîtait dans la mienne, d'une manière ou d'une autre. Chose

certaine, c'est elle qui m'a attiré dans l'État d'Oaxaca, en y attirant Julie, l'an dernier. Je la connais peu, et je ne tiens pas à la questionner pour chercher à connaître la nature de sa relation avec Julie. J'aurais l'air d'un homme envahissant, intrusif et peu confiant. Je me lève donc, annonce que je vais payer la serveuse rondouillette et qu'ensuite, il me faudra partir, car je dois me taper quelques articles. Sans la moindre protestation, elle se lève également, m'embrasse dans une accolade polie des deux côtés de la tête, et nous nous souhaitons une belle fin de séjour.

Puis je retourne d'où je suis venu, vers le bout de la plage, pour reprendre la rue Rinconcito. En haut de la paroi rocheuse d'une trentaine de mètres qui abrite la baie, des vautours survolent inlassablement le site. Je me demande bien quelle pourriture ils cherchent à travers les cactus qui sont en flanc de falaise. Qui sait, ils sont peut-être simplement attirés par l'odeur des chaloupes de pêcheurs ou encore, par celle des sardines trop téméraires qui arrivent en bancs et qui sont parfois rejetées sur la rive par une forte vague.

Aujourd'hui, je me rends en *colectivo* à Zipolite, le village voisin de San Agustinillo, dont Michelle me disait le plus grand bien, hier. Les deux sympathiques Allemandes de l'autre jour m'ont aussi vanté l'endroit. On dirait que tout le monde s'est passé le mot pour converger là-bas : le *colectivo* est bondé ! Il y a dix personnes assises, cinq debout au milieu des deux banquettes, puis trois hommes qui se tiennent sur le pare-chocs, tels des singes solidement agrippés à la boîte de la camionnette.

Terminus, tout le monde descend à Zipolite, après s'être généreusement fait secouer dans le tapecul en raison

de la route sinueuse et accidentée. C'est la fin du circuit de mon *colectivo*. Pour aller plus loin sur la côte, au village voisin de Puerto Angel, il faut attendre un autre *colectivo*, ou prendre un taxi ; je le saurai lorsque je me déciderai à y aller.

Il est environ 11 heures et il fait un soleil de plomb, comme tous les jours. Accompagné de papillons au bout des ailes rouge qui voltigent à travers mon chemin, je marche jusqu'à la rue de magasins, petits restos et terrasses qui longe une partie de la plage. C'est très sympathique, cette rue. On y trouve beaucoup d'*hotelitos* bien entretenus. La plupart sont fraîchement peints de jolies couleurs vives : rose, vert, bleu, mauve... Les Mexicains aiment vivre au milieu de couleurs éclatantes. Ça se voit d'ailleurs dans les vêtements qu'ils portent, lesquels sont rarement noirs. Le noir, me dis-je, c'est pour attirer la chaleur. En hiver, les gens de mon coin de pays nordique s'habillent beaucoup trop en noir.

Entre deux maisons de chambres, je débouche sur la fameuse plage à mer ouverte dont on m'a parlé. C'est bien vrai : le village s'étend sur près de deux kilomètres d'une large bande de sable. De leur *hotelito* de bord de mer, les touristes ont environ cent mètres de sable blond brûlant à franchir pour rejoindre l'eau et marcher dans sa fraîcheur qui caresse les orteils.

En strates hiérarchiques, les mouettes, les pélicans et les frégates survolent les vagues impétueuses. Au-delà des frégates, il n'y a plus d'oiseaux, si ce n'est des anges invisibles. Quant à moi, j'entreprends d'arpenter la longue plage.

Rien à signaler, sinon qu'elle est fréquentée par un tas de nudistes âgés de trente à quatre-vingt-dix ans qui se font bronzer à l'air libre ou qui marchent main dans la main sur le sable mouillé. Je remarque qu'il y a une bonne quantité

de gais, également, hommes et femmes ; ils y sont d'ailleurs les bienvenus, comme en témoignent en façade des hôtels les drapeaux arc-en-ciel emblématiques de la communauté. Au Mexique, Zipolite est reconnue comme étant le lieu de rendez-vous des homosexuels et des fumeurs de cannabis. Chaque année, en février, on y tient le festival du naturisme. Pour le reste, je ne vois pas ce que Michelle trouve de si super aux lieux. Chacun ses goûts. En plus, Zipolite (en langue indigène zapothèque) signifie : *plage des morts*. Ceci, en raison des nombreuses noyades qui s'y sont produites au fil du temps. Voilà qui est moins invitant !

Ça me fera quelque chose à raconter à mon directeur de l'info, lui qui raffole des potins et des histoires derrière l'histoire... J'ai déjà lu, dans un magazine de mon salon de coiffure, que les gens sont friands des potins parce qu'ils ont ainsi l'impression de contrôler les petites choses qui se passent dans la vie de leurs congénères connus. Aussi, cela rendrait ces derniers plus accessibles, plus vulnérables, plus humains.

J'ai beau avoir une casquette pour me protéger des rayons du soleil, je n'en peux plus de cette chaleur décuplée par l'effet miroir des vagues. Presque rendu à l'autre baie de bout de la plage, où les gens moins téméraires se baignent plus nombreux, je m'arrête dans un bar commun comportant des tables et des chaises de plastique et un toit de palmier. Ce sera mon oasis. La jeune et jolie serveuse aux airs de Pocahontas quitte l'arrière du bar dans son short moultant, et s'approche en retroussant sa longue tresse noire d'un léger mouvement de tête. Ses deux grands yeux bruns écarquillés attirent mon attention, en appui à ses lèvres rouges gonflées de collagène naturel qui remuent pour me demander ce que je désire.

Simple, ce sera une boisson d'homme arrosée d'une dose solide de tequila, soit une margarita double givrée à la

mangue, servie dans une coupe grande comme ça, que je lui réponds en souriant et en accompagnant ma demande avec un signe des deux mains. Puis, par précaution, je m'enquis en espagnol :

— C'est combien ?

— *Sesenta pesos, señor.*

Je vais m'asseoir les pieds dans le sable, et surveille ma noiraude qui s'active à préparer ma margarita. D'abord, une portion de liqueur d'orange, puis deux de tequila, et hop ! elle jette des tranches de mangue dans le mélangeur électrique, ainsi que des glaçons. Cinq minutes plus tard, elle m'apporte un verre géant de styromousse, qui n'est pas sans me rappeler les gobelets de café grand format qu'on nous sert chez *Tim Hortons*. J'y trempe mes lèvres. Miam... délicieuse et bien dosée, cette margarita ! Il y a juste ce qu'il faut pour bien sentir le goût de Cointreau à travers. Je sors trois billets de vingt pesos de ma poche, et une pièce de dix en guise de pourboire. Je trouve que quatre dollars quatre-vingt-dix, c'est bien peu pour ma chaudière de margarita !

— *Gracias, Pocahontas !*

— Amancia, je m'appelle Amancia, me répond la jeune femme avec un large sourire, sans doute habituée aux tentatives de charme des clients.

Puis, tout en se déhanchant avec grâce dans son short fuchsia, elle retourne derrière le bar. Amancia est plus avenante que la serveuse du bar où je suis allé hier avec Michelle ; c'est ce que je me dis, moi qui suis toujours à l'affût du charme des Mexicaines. Celle d'ici est plus jeune, peut-être que ça explique pourquoi elle n'affiche pas encore l'air désabusé de l'autre.

Au passage, je remarque trois mecs dans la jeune vingtaine assis à la table voisine. L'un d'eux me salue d'un *hola* amical, que je lui retourne. L'un de ses deux amis, qui se roule un joint, me regarde et me demande si j'en veux.

De la main, je fais un *no*, *gracias*, accompagné d'un sourire, et j'avale une gorgée de ma margarita bien fraîche.

— T'aimes pas le pot ? s'étonne le type.

— J'ai passé l'âge. J'aimais ça quand j'étais plus jeune, mais maintenant, ça me dit plus rien.

Mon interlocuteur semble déçu. Celui qui m'avait salué d'un *hola* en profite pour s'approcher, me complimenter sur la qualité de mon espagnol, s'asseoir à ma table avec sa bière et me demander d'où je viens, et patati et patata, en me passant en revue ses impressions sur les Américains qu'il trouve arrogants et qui eux, se donnent rarement la peine d'apprendre l'espagnol, alors même qu'ils viennent profiter des beautés et des plaisirs du Mexique avec leurs poches pleines d'argent. Je lui fais remarquer qu'ils ne s'appellent tout de même pas tous Donald Trump et que quant à moi, qui viens du Québec, je ne suis pas multimillionnaire. J'ai juste assez d'argent pour visiter la région pendant mes vacances et me payer un toit tranquille dans le village de Mazunte.

J'évite à dessein de mentionner que je suis journaliste. Sait-on jamais... il pourrait croire que je suis gai et riche, surtout que je suis de passage à Zipolite. Puisqu'il me demande combien me coûte le *iPhone* que j'ai posé sur la table, je lui réponds que c'est environ sept cents dollars canadiens, soit dix mille pesos, et que, pieux mensonge, j'ai étalé les paiements sur deux ans, car je ne pouvais pas payer une telle somme au comptant. Prudence, tu me tiens.

Je crois que le jeune décode que je ne suis pas riche, et qu'il n'a pas grand-chose à tirer de moi. C'est mon souhait, en tout cas. Il se lève et me demande si je peux lui payer une bière. Bien sûr, je ne vais pas m'en sortir si facilement. Encore du taxage, me dis-je ! Je sors vingt pesos. Ça fera son affaire et ça paiera sa *cerveza*. Puis il va trouver Amancia pour passer sa commande.

Il est temps que je tire ma révérence ; je n'ai pas l'inten-

tion de fraterniser davantage ici. Ma soif bien étanchée, un peu trop rapidement, puisque je me suis douloureusement congelé le front en avalant trop vite ma margarita frappée, je me relève, range mon téléphone dans une pochette avant de mes bermudas, reprend mon sac à dos, ma casquette et mes lunettes, et salue les trois mecs, de même que Pocahontas.

— *Adios amigos !*

Décidément, la plage de Zipolite a beau être exotique avec ses gais et ses nudistes aux seins et aux pénis de tailles variables, je constate que le village regorge de petits rapaces qui cherchent une façon rapide de faire de l'argent aux dépens des touristes. Les trois jeunes gars, qu'est-ce qu'ils foutent en plein jour dans ce bar où j'ai abouti par hasard ? Ils ne travaillent pas ?

Ah, mais si, ils travaillent ! Ils vendent leur marchandise illégale. Si c'est leur façon de gagner leur vie, ça signifie qu'ils ont un réseau qui les approvisionne, qu'ils vendent probablement autre chose que du simple cannabis, et qu'ils trempent jusqu'aux coudes dans des affaires louches de drogue. Peut-être même qu'ils font dans la prostitution hétéro, gai ou infantile, dans le vol, et l'extorsion, ce qui peut les conduire jusqu'au meurtre, au besoin, selon la progression de leur carrière.

Non, je ne recommanderai pas Zipolite aux touristes. J'en ferai mention, tout au plus, et seul mon directeur de l'info saura pourquoi.

Déçu, je retourne vers Mazunte, mais m'arrête en passant à San Agustínillo. Pourquoi ? C'est que je viens de flai-
rer un autre danger. J'étais plutôt insouciant dans la boîte du *colectivo*, mais j'ai cru apercevoir un type faisant de drôles de manœuvres en chevauchant son scooter noir avec un gros V orange sur le devant. Il portait une visière. Il nous a dépassés. Quand je dis nous, il y avait seulement un autre passager, avec moi, dans le *colectivo*, mais j'ai eu la très

nette impression qu'il me regardait moi, et ce, de manière persistante, plutôt que de regarder la route devant lui. Je suis parano ou quoi ? Il n'y a pas de quoi fouetter un chat ! Je me rappelle à l'ordre. Mais sait-on jamais, restons sur le qui-vive.

Cette idée de descendre de la camionnette un demi-kilomètre avant le village de San Agustinillo me permet de marcher un peu, de me calmer, et d'admirer la rue bordée de cactus, et de bougainvilliers aux couleurs variables, parfois rouges, parfois blancs, parfois mauves. Ainsi, je peux m'imprégner du décor rustique, ce qui me permettra de mieux le décrire dans mes reportages. Je retiens une chose de mon passage à Zipolite : aujourd'hui, devant le danger, j'ai fait face à la musique en optant pour la fuite...

En transpirant sous les chauds rayons de soleil, quel bon exercice ! Trois kilomètres de marche en valent six. Lorsque j'arrive à destination, j'ai de la chance. Alors que j'ai faim et soif, Irma la vendeuse de *tacos* est postée au cœur du village de Mazunte avec son triporteur, son commerce ambulancier. Dans le temps de le dire, j'avale trois *tacos enchilados* au poulet, tout en me désaltérant d'un demi-litre de *jamaica*, une tisane d'hibiscus sucrée, très courante par ici, comme les jus de *maracuya* ou de *guayabana*.

Une vibration émise par mon *iPhone* qui repose toujours dans ma poche attire mon attention. C'est un nouveau courriel. Ah, mais quelle bonne nouvelle ! Ma copine Amélie arrive dans deux jours. Elle va passer deux semaines avec moi. Puis, une semaine plus tard, ce sera au tour de Julie de me tenir compagnie. Je trouve que je coordonne bien mes visites.

Chapitre 9

Je n'ai pas revu Amélie depuis deux ans, soit depuis le vol survenu à Puerto Morelos dans la maisonnette de bord de mer où elle s'était réfugiée auprès de moi après sa séparation. Au fond, je suis fidèle à Julie. J'aime m'en persuader, puisque je n'ai pas eu d'incartade avec Amélie pendant ces deux ans. Ma copine de santé est toujours célibataire. Tout au plus, a-t-elle vécu, depuis notre histoire, quelques amitiés particulières. C'est du moins ce qu'elle m'a confié lors de nos échanges sporadiques de courriels.

Sa visite ici tombe bien, une semaine avant l'arrivée de Julie. J'ai agencé le tout comme un pro. Je me veux pragmatique. Je ne me sens pas coupable d'infidélité envers Julie depuis que je l'ai surprise en flagrant post-délit il y a deux ans. Au fond, le vol et le viol de mon intimité survenus à Puerto Morelos auront eu de bonnes retombées, puisqu'ils m'auront permis d'apprendre la vérité sur ma conjointe, que j'avais tendance à idéaliser, peut-être en raison de son habileté au lit ; j'y suis sensible, c'est mon faible, probablement attribuable à un excès de testostérone, qui sait.

Après mes mésaventures de Puerto Morelos. j'ai fini par me persuader que la présence d'Amélie auprès de moi m'attirait des chocs positifs. Je me demande ce qu'il en est dans son cas. Comment se sent-elle par rapport à moi ?

Je l'ai bien guidée jusqu'à moi, ici, dans l'État d'Oaxaca. En arrivant à Huatulco, elle m'a envoyé un courriel pour m'informer qu'elle prendrait aussitôt le taxi à 550 pesos que je lui avais recommandé. Pour ce faire, elle devait se rendre à la station d'essence nationale *Pemex*, située à deux cents mètres de l'aéroport. Elle a apprécié mon conseil, car en empruntant un taxi stationné sur le site même de l'aéroport, elle aurait payé vingt dollars de plus. « *Quinientos cincuenta para Mazunte, calle Rinconcito* », disait le message que je

lui avais transmis pour qu'elle sache quoi dire au chauffeur qu'elle hélait.

Une heure plus tard, après qu'elle ait franchi la quarantaine de kilomètres qui la séparaient de moi, je la cueille au coin de la *calle* Rinconcito, à l'entrée de Mazunte, où je l'attendais en bordure du trottoir avec un livre et une bouteille d'eau. C'est moi qui paie, puisqu'elle ne s'est pas encore rendue au guichet pour faire un retrait en pesos.

— Je te paierai en nature ! m'annonce-t-elle joyeusement, toujours aussi directe.

— Ah, je croyais que tu voulais coucher sur le divan...

— Grand fou ! On peut essayer le divan aussi !

Cette fille a le don de s'installer rapidement dans une zone de plaisir avec moi. J'apprécie. Le plaisir croît avec l'usage. Est-ce que je développerai une dépendance ?

Je suis secoué dans le lit, au sens littéral du mot. Il est environ 3 heures du matin, et la terre se met soudain à trembler. J'avais oublié que les secousses sismiques sont fréquentes, ici. Je me redresse pour m'asseoir, les mains de chaque côté de moi. À ma gauche, Amélie en fait autant, ses yeux de biche plus grands qu'à l'habitude.

Pendant une trentaine de secondes, j'ai l'impression d'être dans une embarcation sur une mer de roches énormes qui s'entrechoquent. Comme lorsqu'on frotte deux ou trois pierres les unes contre les autres, mais avec un bruit sourd décuplé venant des entrailles de la planète.

Nous sommes à l'étage de l'immeuble, tout comme les locataires de deux autres chambres, et je crains que le toit de béton se fracasse et s'écroule sur le rez-de-chaussée, dans un effet domino. Non, tout s'arrête enfin. Amélie, dont c'est la première nuit ici, pose une main sur ma cuisse.

—C'est ça, un tremblement de terre ? demande-t-elle, alors qu'elle est toujours assise dans le lit. Waouh ! Je suis impressionnée !

Non, il n'y a rien de majeur à signaler, si ce n'est que notre matelas a glissé d'environ quinze centimètres sur sa base de béton. À moins qu'il ait simplement glissé pendant nos ébats... À la lumière de la bougie d'ambiance que nous avons oublié d'éteindre avant de nous endormir, il me semble qu'il n'y a aucune fissure sur les murs et au plafond. Mais je ne me lèverai pas pour inspecter, j'ai trop sommeil. Je me demande comment Amélie perçoit tout ça, elle qui joue les braves au moment où je lui sers de garde du corps et qui arrive tout droit des terres sécuritaires du Nord.

—Crime, tu mets une main sur ma cuisse... T'en veux encore plus ?

—Colle-moi !

—Espérons que l'épicentre n'est pas dans l'océan et que ça ne provoquera pas de tsunami.

—T'es fou. Colle-moi encore.

Je souffle la bougie, et mon vœu est exaucé, comme si je soufflais une bougie sur un gâteau d'anniversaire : je me rendors vite, frémissant comme un chaton naissant, lové en cuillère contre le corps délicieux de ma partenaire.

—Secoue-toi, paresseux, à la douche ! J'ai faim, moi, et j'aimerais aller prendre un vrai déjeuner mexicain au restaurant.

—Secoue-toi, secoue-toi... Moi je pense, ma 'tite madame, que c'est plutôt «secoue-moi, secoue-moi» que tu veux dire à ton garde du corps !

Amélie met carrément de la vie dans la mienne. Elle est souvent comme ça, tout feu tout flamme.

Nous passons sous la douche. L'eau non chauffée me rappelle que je suis bien vivant, et j'aime entendre Amélie pousser des cris plaintifs parce que la température de l'eau est trop basse. Les mamelons de ses petits seins se redressent. Elle a du fauve dans le corps, cette femme.

Sur le pas de la porte, je croise la souriante Rosa Elena, à qui j'ai présenté mon invitée, hier, au moment de son arrivée. Ma propriétaire est en train de passer le balai et de déplacer la poussière, comme le font les Mexicains tous les matins.

— Bonjour, vous avez eu connaissance du tremblement de terre ? que je lui demande.

— Ouais, mais c'était juste un petit tremblement. On a l'habitude. Vous avez eu peur ? J'ai cru entendre crier... réplique la femme, les lèvres légèrement écarquillées.

Je crois deviner le sous-entendu gros comme un original.

— Ah non, je n'ai pas crié, moi, que je lui réponds avec un sourire complice en poursuivant mon chemin.

— Qu'est-ce qu'elle dit ? me demande Amélie, affairée à descendre l'escalier.

— Elle dit de regarder où tu marches et de cesser de crier dans la nuit parce que le lit tremble !

Avec ma compagne, je marche le cœur gai et serein, main dans la main. Je me sens transporté... L'amour est intangible, en ce sens que personne ne l'a jamais tenu dans ses mains, mais tout le monde concède qu'il existe quand même. Je serre la main arthritique d'Amélie. Elle m'inspire. C'est une énergie de rapprochement. Peut-être qu'elle a développé beaucoup de ses belles qualités pour compenser la difformité de ses doigts, une tare qu'elle dissimule aux inconnus. Quelle belle présence !

Chapitre 10

Me voici arrivé à la lagune qu'on appelle Ventanilla, à trois kilomètres de Mazunte. J'y suis venu en taxi avec Julie et ses amis Isabelle et Sébastien. Ventanilla, c'est la fenêtré que la mer a percée dans le roc qui se trouve au bout de la plage. Sûr que ça me fera un bon sujet de reportage, avec photos à l'appui. Un rocher sans trou, ça laisse indifférent, mais quand il est percé...

Un guide basané nous attend à l'ombre d'un palmier, près de l'endroit où sont stationnées les barques servant à la visite du marais de crocodiles.

— Je m'appelle Gerardo, et c'est moi qui vais vous accompagner dans le marais, nous annonce-t-il dans un anglais au fort accent espagnol si charmant. Je jette un coup d'œil à Sébastien, qui semble fort heureux que le guide maîtrise la langue de Donald Trump.

Nous montons dans la chaloupe profonde aux larges rebords.

— Dans la lagune où se tiennent les crocodiles parce qu'ils ne vont pas à l'eau salée de la mer, on a recensé trois cent soixante spécimens du saurien, nous explique Gerardo.

Je prends des notes mentalement, ayant jugé que mon calepin et un stylo étaient inappropriés dans une barque. Mais je me fie aussi sur la mémoire des chiffres de Sébastien. Il me sera bien utile quand je réviserai le tout.

Le plus long des crocodiles, appelé Lomo Verde, mesure 4,20 mètres. Âgé d'environ soixante-cinq ans, il lui manque un œil, le droit, nous apprend notre guide. Probablement qu'il l'a perdu dans une bagarre de territoire. Le deuxième plus grand crocodile mesure 3,95 mètres. Peut-être saura-t-on son nom un jour, lorsqu'il deviendra le mâle alpha des lieux.

Gerardo signale que la bataille que se livrent les cro-

codiles pour se manger entre eux est saine, puisque cette cannibalisation stabilise leur population et permet à tous de survivre. Par ailleurs, ils mangent aussi des oiseaux et parfois, des chiens qui s'aventurent dans les parages.

Nous avançons au rythme des coups de rame de Gerardo, entre les troncs d'arbres, parfois en baissant la tête pour éviter les branches de ce milieu de végétation luxuriante. Quel spectacle ! Il y a beaucoup de hérons blancs, de cormorans, et de martins-pêcheurs, dans ce marais, ainsi que des iguanes... des centaines d'iguanes qui prennent le soleil.

Il s'agit d'iguanes verts, ou orange dans le cas des mâles en période de séduction et de reproduction. En pareille période, ceux-ci pourchassent les femelles. Chaque mâle en compte une vingtaine, qu'il poursuit de ses assiduités. À l'aide de sa bouche, il immobilise sa *belle* par la peau de la nuque, puis s'enroule ardemment autour d'elle pour s'accoupler. Gerardo cesse de ramer afin que nous puissions admirer ce spectacle, le tout sous un soleil de plomb. Heureusement que j'ai enfilé une *playera* à manches longues pour me protéger. La scène semble gêner Sébastien, comme si les animaux devaient manifester de la pudeur. Il détourne le regard et compte probablement les minutes que durent les ébats des tourtereaux.

Sourire de satisfaction en coin, Gerardo recommence à pagayer et reprend le chemin du marais. Nous débouchons sur un minilac entouré de buissons verdoyants.

— Normalement il y a des crocodiles, ici, annonce-t-il en agitant sa rame dans l'eau sombre afin de les attirer.

Je me lève du banc et avance vers le bout de la chaloupe pour mieux explorer des yeux les profondeurs de l'eau, mais ce faisant, je pose le pied sur le manche d'une rame de secours que décide de déplacer Julie. Du coup, je trébuche et perds l'équilibre. Je tente alors de m'appuyer sur

ma compagne, qui s'esquive, vraisemblablement apeurée. Après quoi, je tombe à la renverse sur l'épaule de Sébastien, qui par réflexe, s'arrondit le dos, et plaf! je tombe à l'eau.

Affolé, je touche le fond vaseux de mes pieds et j'essaie de me donner un élan pour remonter dans la chaloupe, dont j'agrippe le rebord à l'aide de mes deux mains. En jetant un coup d'œil dans la mare, j'aperçois, au bout des buissons, de l'eau qui s'agite soudainement. Paniqué, je me rends compte qu'un crocodile file droit vers moi. Avec l'énergie du désespoir, je tente de me hisser à bord. En me retournant, je vois Gerardo qui s'approche de moi. Il remonte mes jambes d'une main, tandis qu'avec son autre, il assène un violent coup de rame sur la tête du crocodile, qui mâchoires ouvertes, s'apprêtait à me mordre et m'engouffrer dans les eaux du marais.

Affalé dans la chaloupe, doigts écarquillés et yeux exorbités, je m'imagine l'espace d'un instant comme étant la représentation incarnée de la frayeur. Crime de crime ! J'ai bien failli y laisser ma peau ! Heureusement, je suis sauvé. Un vrai miracle ! Merci, Gerardo. Tu es mon guide suprême et Dieu est grand. Merci la vie !

Julie et moi venons de prendre congé de Sébastien et Isabelle.

Aujourd'hui, à la suggestion de ma copine, qui y est venue l'an dernier, nous nous sommes rendus, avec Sébastien et Isabelle, à la petite Playa Estacahuite, près de Puerto Angel, à dix kilomètres à l'est de San Agustín. Julie a manifesté le désir que nous y passions tous les deux la nuit, tout en proposant à nos amis de faire de même. Or, Sébastien a refusé. J'ai cru voir tomber un rideau de tristesse dans le regard d'Isabelle, qui a baissé les yeux devant ce que

j'appellerais le manque d'intrépidité de son mari. C'est mon interprétation et je me la partage. Les deux ont ensuite bêtement repris un taxi vers San Agustinillo.

J'ose croire que ce n'est pas le tarif de quatre cents pesos par nuit pour la *cabaña* (la hutte) qui a freiné Sébastien. C'est à peine vingt-cinq dollars canadiens. Y a-t-il encore des endroits à ce prix ? Parlant de pesos, on dirait parfois que le temps s'est arrêté il y a cinquante ans, par ici. Voici un exemple de cette affirmation : il y a peu de temps, je suis allé chez une coiffeuse de Mazunte, María, pour me rafraîchir la tête. Je croyais me trouver en présence d'une coiffeuse de brousse ayant appris à couper sur le tas. Mais non, pendant que j'attendais mon tour sur une chaise en consultant mes messages *Facebook* sur mon *iPhone*, juste avant moi, un ado à la crinière noire touffue se faisait tailler une coupe Kim Jong-un. Or, ça demande beaucoup de doigté, ce genre de coupe. Il faut tenir compte de la gradation de longueur des cheveux en y allant de bas en haut du crâne.

Mon tour arrivé, je me suis enquis de la compétence de ma coiffeuse, qui m'a expliqué qu'elle était venue s'établir dans ce petit village côtier de Mazunte après avoir suivi son cours de coiffure dans la grande capitale culturelle de l'État, Oaxaca la magnifique. Là-bas, elle n'en pouvait plus de vivre sous le même toit que sa belle-mère. Ce qu'on peut en faire, du potinage, dans un salon de coiffure !

Enfin, venons-en au but... Elle m'a fait une coupe assez conventionnelle, mais convenable dans mon cas. Et le clou de l'histoire, tu veux savoir ? Eh bien, c'est le prix : cinquante pesos ! Quoi ? Cinquante pesos ? Cinquante petits pesos ? Je l'ai fait répéter. Je n'en croyais pas mes oreilles fraîchement dégarnies. Cinquante pesos, c'est trois dollars cinquante en argent canadien. Vraiment, on se croirait dans les années 60, ici ! À croire que, le temps s'est arrêté à bien des égards. Il faut que je raconte ça dans un reportage.

Pour revenir à Sébastien et sa docile et soumise Isabelle, eh bien, ils sont repartis avec leur petit bonheur vers 15 heures, comme la plupart des touristes qui craignent Bonhomme Sept Heures, nous laissant, à Julie et moi, toute la tranquillité des lieux.

Je profite du moment pour faire un peu de plongée en apnée dans les eaux cristallines de l'une des trois criques de la plage. Le resto de la troisième section de plage au sable doré, un sable moins foncé, moins ferreux qu'à Mazunte, nous fournit l'équipement. Quel beau moment passé sous l'eau avec les poissons ! Outre les poissons bleus et les chirurgiens, j'ai pu observer de petits escargots à coque marron, qui se déplaçaient au ralenti sur le fond marin.

Notre *cabaña* en bord de mer à volets grands ouverts comporte un grand lit *King* entouré d'une moustiquaire. Le hic, c'est qu'il n'y a rien pour filtrer les indésirables qui se présentent aux fenêtres. Dans un coin fermé, il y a une douche et une toilette ; et le sol est en sable. Que du sable fin, fraîchement raclé pour adoucir le contact avec les orteils. Avant de louer, lorsque nous avons visité l'endroit avec un gardien, un employé trapu et moustachu terminait justement le raclage. Qui sait ? Peut-être que le prudent comptable de Sébastien avait peur de mettre le pied sur un scorpion, une tarentule ou un serpent une fois dans l'obscurité de la nuit.

J'omets de partager mes pensées avec Julie, histoire de ne pas l'affoler inutilement. Je me dis qu'au fond, c'est le rôle du mâle de protéger sa femelle des dangers et de la sécuriser pour qu'elle se donne entièrement...

Nous sommes venus en maillot de bain, avec, dans nos sacs à dos, des bermudas de rechange, caleçon et petite culotte. Nous avons aussi chacun un *T-shirt*, que les gens d'ici appellent si joliment *playera*. Comme par hasard, Julie a apporté sa brosse à dents et son dentifrice. J'admire son sens de l'anticipation. J'aurai d'ailleurs besoin de sa brosse.

Comme je ne crains pas ses microbes, c'est vite entendu. Décidément, je deviens aussi économe que Sébastien !

À la *cabaña*, face à la mer, un carillon accroché près de la fenêtre s'agite, du fait qu'il y a une brise qui souffle doucement du sud. Après une douche pour retirer le sel séché qui rendait notre peau moite, Julie et moi faisons une sieste lovés en cuillère avant d'aller souper au petit resto. De mon côté de lit, j'observe d'un œil le carillon aux couleurs chaudes. Il ressemble à un mobile naïf qu'on suspend au-dessus des berceaux de bébé. Il s'agit de poissons multicolores à la bouche souriante qui émettent des sons de xylophone lorsqu'ils s'entrechoquent. Le bruit impétueux et persévérant des flots berce ma somnolence. Une trentaine de minutes plus tard, les caresses de Julie ont vite fait de réveiller la testostérone en moi. Elle sait s'y prendre pour me préparer...

Après cette récréation bienfaisante et une nouvelle douche, nous sommes frais et dispos pour aller casser la croûte au restaurant *El Ripio*, qui ferme aux environs de 19 heures. Au menu : poisson et fruits de mer. Julie choisit le filet de doré, et j'opte pour des crevettes à la *diabla*, un plat piquant et goûteux. Juste après avoir passé notre commande à une serveuse aux cheveux noir corbeau, ronde, petite et souriante, un septuagénaire à moitié édenté s'approche vers moi, bouteille à la main.

— Mezcal ?

Ah, un autre vendeur de mezcal artisanal et illégal ! « Très bon et pas cher », m'indique-t-il en me montrant la bouteille de plastique à bouchon rouge et goulot bleu, manifestement un produit rustique de recyclage.

— Regardez, enchaîne-t-il, il y a un peu d'écume au goulot quand on brasse la bouteille. C'est signe de qualité.

— Combien ?

— Deux cents pesos, señor.

—Quelle concentration ?

—Plus de cinquante pour cent d'alcool.

—Deux cents pesos pour une petite bouteille de deux cent cinquante millilitres, ça fait beaucoup par millilitre ! Je vous donne cent pesos, d'accord ?

—*Pues, de acuerdo*, accepte l'homme en faisant la moue et me remettant son flasque.

—*Gracias !*

Le problème, avec le mezcal non étiqueté, c'est qu'on n'en connaît pas la teneur en alcool. On sait toutefois que c'est une bonne boisson d'agave qui agit efficacement comme digestif et qu'il faut boire avec modération. Cette bouteille-ci a le mérite de ne pas avoir de larve dite aphrodisiaque au fond ni de scorpion ; sinon, je ne l'aurais pas achetée. Enfin, sept dollars, ce n'est pas trop cher payé.

Je tends la bouteille à Julie, qui la repousse de sa paume de main en me disant que si c'était de la tequila, l'autre boisson d'agave bien connue, avec un taux d'alcool normal de trente-cinq pour cent, elle se serait laissé tenter.

Je savoure mes crevettes avec deux généreuses coupes de Sauvignon blanc chilien bien frais. Quelle belle vie, que ce voyage, tout de même !

De retour à la *cabaña*, Julie se rend à la toilette pour s'offrir une nouvelle douche destinée, celle-là, à retirer de ses jambes et de ses bras la pellicule de chasse-moustiques appliquée en fin de journée. En attendant mon tour, j'en profite pour goûter au mezcal du bout des lèvres. Beurk ! Quel tord-boyaux ! Je n'aurais pas dû acheter ça ! Je dépose la bouteille sur le bord de fenêtre.

La nuit est douce dans cette nature primitive, quoique les vagues rugissantes du mal nommé Pacifique ont quelque

chose d'apeurant. Les probabilités qu'il y ait un tsunami sont minces, mais je ne peux faire autrement que d'y songer. Il en faudrait peu pour m'envoyer au paradis des vierges, dont l'existence réelle, selon moi, est moins probable que la formation d'un tsunami en ce lieu. Heureusement, je suis crevé et grisé de ma journée, ce qui fait que je me retrouve vite au royaume de Morphée.

Des cris sur la plage me sortent de ma torpeur matutinale. Ça semble grave. Quelqu'un est-il en train de se noyer ? Curieux, j'enfile mes bermudas à la vitesse grand V et parcours rapidement les quelques mètres qui me séparent de la plage, tandis que Julie reste à la hutte.

Un attroupement d'une dizaine de personnes près d'une grosse roche de la grève m'empêche de bien voir. Je m'approche, et là, j'aperçois, adossé à la pierre, le Mexicain trapu et moustachu d'hier. Immobile, il est affalé avec à la main, la bouteille de mezcal à l'embout bleu et rouge.

Cet épisode m'a jeté par terre. Je l'ai échappé belle, car c'était ma bouteille de mezcal. Le mort, ç'aurait très bien pu être moi.

Je repars songeur avec, dans mon baluchon, les clichés de la plage qu'heureusement, j'ai pris hier lors de notre arrivée sur le promontoire offrant une vue imprenable sur la baie où j'ai dormi comme un bébé avec Julie. Du belvédère, on peut voir, à une vingtaine de kilomètres sur la côte, quelques hôtels tout inclus de la station balnéaire de Huatulco, une petite ville qui semble avoir perdu son âme en raison de l'afflux de touristes.

Aujourd'hui, avec le branle-bas d'ambulanciers et de policiers sur la plage, le décor se prêterait mal à mon article de voyage. Bien entendu, celui-ci ne fera pas mention de

cette mort insolite à laquelle j'ai échappé grâce au vol de mon mezcal. L'alcool frelaté a sans doute plongé l'ivrogne dans un coma éthylique qui l'a emporté. Je n'ai pas envie de pousser plus loin mon autopsie.

Chapitre 11

Il y a trois jours, Julie et ses amis sont repartis ensemble de l'aéroport de Huatulco pour retourner à Montréal. Je n'ai éprouvé aucun état d'âme, aurait-il fallu ?

Je soigne toujours un léger reliquat de ma blessure reliée au vol à main armée survenu à Pochutla. L'événement a couronné divers épisodes où j'ai été confronté au danger, dont ceux du marais à crocodiles et de l'homme empoisonné au mezcal. Quelles coïncidences, tout de même !

J'ai appelé mon directeur de l'info pour lui raconter ce qui s'était passé, et aussi, pour l'aviser que je passerais deux jours dans le noir, au sens littéral du terme. Luc n'en croyait pas ses oreilles.

—Quoi ? T'as encore ton bandage de blessure par balle, et tu vas passer deux jours dans une chambre complètement noire, sans lumière aucune, en silence, et pour tout contact avec la civilisation, on va te passer la nourriture à travers un carreau ? Comme si t'étais cloîtré en prison ? T'es sûr que t'es pas malade ?

—Je ne sais pas, Luc, il y en a même qui séjournent trois mois dans ces chambres noires. En retraite. En retrait du monde et seuls avec leurs pensées et leurs états d'âme. Quand ils sortent, ils disent qu'ils voient maintenant la lumière, au sens figuré puis au sens propre. C'est une bonne idée de reportage, non ?

Faut-il être fêlé pour s'amener dans le Sud en plein hiver et s'enfermer dans le noir, au lieu de profiter des bienfaits de l'eau salée de la mer et de l'énergie du soleil ?

En tout cas, l'expérience de vivre deux jours paralysé entre quatre murs dans l'obscurité totale m'a permis d'allumer sur ma vie et sur ce qui s'y passe. Aussi, ça me permettra d'en dire plus long dans mes articles sur l'offre touris-

tique locale. J'ai déjà l'impression d'y voir plus clair. Quand on m'a ouvert la porte pour que je revienne à la civilisation, j'ai aperçu des fourmis sur le plancher. Saleté ! Dire que j'ai dormi avec elles ! Heureusement, elles ne sont pas venues me piquer à travers ma moustiquaire de lit.

Ce matin, je rassemble mes esprits, tandis que le hamster de mon cerveau fait plusieurs tours. Mes neurones font soudainement beaucoup de connexions. Il y a anguille sous roche, que je me dis. C'en est trop. Grand naïf que je suis, va ! Grand na... ïf ! Le vol à main armée de Pochutla ne pouvait être le fruit du hasard. Les scorpions dans ma chambre non plus. Idem pour la chute dans la mare à crocodiles et l'attentat au mezcal. Se peut-il que cette succession d'événements soit un complot pour me supprimer ? Et ça, c'est sans compter l'incident du gaz qui s'échappait de la cuisinière de ma chambre le jour où je suis revenu de Zipolite. L'odeur perceptible à travers la moustiquaire de la fenêtre m'avait poussé à alerter la propriétaire, qui elle, a demandé à l'homme d'entretien d'y voir. Ils semblent avoir l'habitude de ces oublis de la part des visiteurs nordiques, moins familiers avec les cuisinières au gaz qu'avec les cuisinières électriques.

Se pourrait-il que Julie, oui Julie, cherche à attenter à mes jours pour toucher mon héritage ? Serait-ce possible que quelqu'un d'autre, par exemple mon directeur de l'information, y soit pour quelque chose ? Luc sait tout de mes allées et venues, puisque je le tiens au courant de mes moindres déplacements. Mais pourquoi il ferait ça ? Est-ce qu'il serait jaloux de ma notoriété, de mon succès, de ma popularité, de ma relative insouciance et de mon aisance financière ? Au journal, il travaille dans l'ombre. À titre de cadre intermédiaire, il est constamment coincé comme béni-oui-oui des bons vœux de reportage de la haute direction qui tire les ficelles de la complaisance, et qui se plaît à mobiliser les

journalistes sur des affaires qui ne dérangent personne, et ce, au détriment d'histoires plus juteuses remettant en cause les amis de l'ordre établi, les accointances des milieux d'affaires et politique. Suis-je parano, moi qui dois constamment me méfier de ma naïveté ? À ce qu'il me semble, je ne lui ai jamais rien fait, à Luc... Alors, pourquoi me voudrait-il du mal ?

De mémoire, le seul quiproquo que j'ai eu avec lui concerne une histoire de femme et cela remonte à quelques années ; j'avais appris qu'il trichait son épouse. À l'époque, une bonne amie à moi s'était inscrite sur un site de rencontres pour se trouver un mec. Elle m'en avait touché un mot, et je lui avais mentionné que je connaissais justement un homme de Sherbrooke qui depuis peu, était redevenu célibataire. Il s'agissait de Pierre-Paul Grenier, un représentant publicitaire du journal.

—Quoi ? m'a-t-elle lancé. Pierre-Paul Grenier est sur le marché des célibataires ? Je le connais un peu, puisqu'il a fréquenté la même école que moi ! C'est en plein le genre d'homme qui m'intéresserait, je crois... Penses-tu que tu pourrais sonder le terrain et lui faire savoir que tu connais une belle femme au cœur libre, elle aussi, sans préciser que c'est moi qui te l'ai demandé ? De cette façon, on saura s'il a de l'intérêt...

Devant tant d'enthousiasme, je me suis exécuté. J'ai envoyé un courriel à Pierre-Paul pour lui faire savoir que je connaissais une femme qui pourrait l'intéresser, Nathalie Charland, qu'il la connaissait probablement de vue, et qu'il n'avait qu'à la contacter à l'adresse internet transmise s'il avait de l'intérêt et de la disponibilité. Il a accusé réception de mon courriel et m'a complimenté avec humour pour mes qualités d'entremetteur.

Quelle ne fut pas ma surprise, une semaine plus tard, lorsque mon amie Nathalie m'a informé que non pas Gre-

nier, mais le meilleur ami de celui-ci, un autre homme de belle prestance, l'avait contactée pour l'inviter à discuter autour d'un verre. Or, cet autre bel homme, elle le connaissait aussi bien que moi : c'était Luc ! Oui, Luc, mon directeur de l'information. Comme le monde est petit... Encore plus dans une ville de 170 000 habitants telle Sherbrooke, la sixième en importance au Québec.

Curieuse, Nathalie a accepté le rendez-vous. Finalement, Luc a ouvert son jeu au deuxième verre de bière. Tout en se contorsionnant sur sa chaise, il y est allé par quatre chemins pour dire qu'il n'avait plus de vie sexuelle avec sa femme, et que, bon... Avec délicatesse, ma fidèle amie a décliné l'offre. Pas question de servir de maîtresse, même si la chose aurait pu être un bon plan B. Je n'ai jamais discuté avec Luc au sujet de son désir de voir mon amie lui ouvrir ses jambes. Mais je sais bien qu'il se doute que Nathalie m'a tout dit, puisque c'est une amie très proche.

Bref, Luc sait que je sais des choses qu'il n'aime pas que je sache à son sujet. Et bien sûr, il ne faudrait pas que ces choses viennent aux oreilles de sa femme, qui pour diverses raisons, a plus ou moins envie de lui au lit. C'est un cercle vicieux : s'il a une ou des maîtresses pour combler ses pulsions sexuelles, il a moins besoin de sa femme à cet égard.

J'y pense, serait-il l'homme dont j'ai aperçu trop brièvement la silhouette fugace, il y a deux ans, celui-là même qui sortait de mon condo le matin où je revenais au Québec plus tôt que prévu après l'intrusion de domicile dont j'ai été victime au Mexique ? Car disons-le... j'avais déjà raconté à Julie que Luc se cherchait une maîtresse discrète. Aurait-elle saisi l'occasion de se trouver un amant de service pour meubler joyeusement mes absences ? Serais-je moi-même à l'origine de ses incartades ?

Si tel est le cas, Luc a sûrement dû être bien servi, parce que Julie, au lit, c'est parfois de la dynamite. Elle est totalement à l'opposé de l'image de la femme rigide qu'elle projette... encore plus, d'ailleurs, depuis que je l'ai surprise en flagrant délit d'infidélité. Elle est presque devenue ma chose sexuelle. J'ai toujours pensé que c'était là sa façon de se faire pardonner. Depuis cet incident, elle est devenue tellement plus entreprenante. Avant, elle était plus passive et attendait que je la baise comme un animal. L'animal, c'est devenu elle, et j'en suis fort aise. Pas question de la partager. Non, pas question. Testostérone, tu me tiens. Ça m'embrouille les perspectives..

Pour en revenir à Luc, est-ce que par hasard il chercherait à tout savoir sur mes allées et venues au Mexique afin de me prendre en défaut d'infidélité ?

J'ai un plan : je vais démasquer Julie sans qu'elle s'en aperçoive. Mais avant, je vais compléter ma série de reportages sur les excursions offertes autour de la ville d'Oaxaca, comme celles sur la côte, où les touristes peuvent observer les baleines à bosse, admirer les tortues qui nagent à la surface de l'eau, se mettre à l'eau avec les dauphins, et faire de la plongée en apnée au milieu des poissons multicolores. Cette excursion est très prisée par les vacanciers, qui s'émerveillent particulièrement devant les mouvements de queue des grands mammifères. Le tourisme écologique est devenu à la mode ; en cette époque où la pollution règne en roi et maître, c'est l'air du temps. Je passe aussi en revue le Centre mexicain de la tortue de Mazunte. L'habitat hébergeant de nombreuses espèces qu'on trouve dans tout le pays se visite en deux heures, et il se situe à deux pas d'un ancien abattoir de tortues de mer qu'on a démantelé dans les années 90 quand on s'est rendu compte que la tuerie mettait l'espèce en danger. Ah, le progrès !

J'aimerais ajouter un reportage portant sur les excursions permettant d'observer le phénomène de bioluminescence généré dans l'eau par les planctons, ainsi qu'un autre où il serait question d'un vivier d'iguanes élevés pour leur viande, et encore un autre sur des jeux de tyroliennes survolant des cascades. Je voudrais aussi écrire au sujet du fameux cimetière coloré et plutôt bien entretenu de Puerto Angel, histoire de toucher un mot sur la relation des Mexicains avec la religion, la mort et l'au-delà, mais tout ça sera pour une autre fois.

Il y a tant à voir, ici, hormis la mer, les baigneurs, les pêcheurs et les poissons. Or, je n'ai plus la tête à ça. Le cœur n'y est plus. Je me contente de capsules sur la faune ailée qu'on peut observer dans la région et d'encadrés sur diverses recettes : *chilaquiles*, *tlayuda*, *tamales*, *pico de gallo*, *quesadillas*, *pescadillas* et *guacamole*.

Après quatre mois passés dans la région, j'avoue que ma curiosité est émoussée et que je ne remarque plus comme un étranger aux yeux neufs ce qui est anormal dans le décor ou dans le comportement des gens. Je me suis trop habitué aux Mexicains. À présent, je perçois à peine leur manque de ponctualité, leur côté *Roger Bontemps*, leur façon lente et peu mécanisée de travailler, leur courage, leurs valeurs, leur unité et solidarité familiale, par exemple lorsqu'ils envahissent les plages, le dimanche. De même, je ne remarque plus chez eux la joie de vivre légendaire des personnes qui vivent l'instant présent comme s'il était éternel. J'y vois un remède contre l'angoisse des lendemains incertains. C'est à peine si je remarque leur insouciance relative, vue à travers des yeux de nordique, en ce qui a trait aux questions de salubrité et d'écologie. Enfin, je me dis en philosophant que le développement est ce qu'il est, selon l'endroit où on se trouve. Voilà ce qui est.

Non, fini tout ça. Je remonte vers le Nord pour mettre mon plan à exécution, et piéger ma traîtresse de Julie et mon présumé traître de Luc. J'ai la rage au cœur !

Chapitre 12

Je déambule pour une dernière journée dans le chemin reliant les villages côtiers de Mazunte et San Agustínillo. Mon attention est attirée par une auto qui circule avec un haut-parleur sur le toit, comme cela se faisait encore dans mon pays il y a plus d'un demi-siècle. Quand on dit que le temps s'est arrêté, dans ce coin du Mexique, ça frappe décidément mon attention et ce n'est pas un cliché ; on m'en sert une nouvelle preuve. J'en toucherai un mot, dans mes reportages.

Cette fois le message enregistré débité à travers le haut-parleur n'annonce pas un spectacle ni une réunion des villageois au sujet des problèmes d'approvisionnement en eau, pas plus qu'il n'annonce des oranges, des papayes ou des cacahuètes vendues au rabais. « Ne manquez pas la dernière édition des *Noticias de la Costa*, photos à l'appui. Exclusif. Un homme jeté aux crocodiles à Puerto Escondido ; deux jeunes femmes de Huatulco portées disparues ; un autre politicien abattu ; deux enseignants tués à Rancho Viejo ; une fille vio... »

Le chauffeur interrompt sa litanie d'horreurs en voyant ma main levée. Ma curiosité est piquée. Je sors de ma poche les quinze pesos réclamés, l'équivalent de deux dollars, pour le tabloïd de douze pages. À la une, j'aperçois avec dégoût le visage défiguré de l'homme jeté en pâture aux crocodiles. Le camelot en motorisé repart son message qui tourne en boucle, et reprend la route.

Je lis rarement ce qu'on appelle poliment les faits divers. Tellement rarement, que je n'en reviens pas des nombreuses atrocités qui ont été commises seulement cette semaine. Tout ça est survenu ici même, dans une zone à peine trois fois plus grande que l'île d'Orléans. Incroyable, le taux de criminalité qui règne en ce lieu ! Au Québec, l'endroit le

plus sécuritaire et le plus paisible en Amérique du Nord, on ne compte même pas cent homicides par année, malgré une population de 8,4 millions d'habitants. Je constate avec satisfaction que l'impôt que nous payons sert à quelque chose : les nombreuses mesures sociales adoptées pour réduire les inégalités assurent un minimum vital aux gens peu favorisés, qui cherchent moins à se faire justice.

Je passe en revue les nouvelles... « Deux assaillants capturés », peut-on lire en page trois, avec une photo montrant des criminels menottés, un homme et une femme. Mais quelle tête ils font ! Quel regard ténébreux, honteux, penaud, triste et angoissé ! Je me dis que ce serait peut-être utile de détecter ce genre de physionomies chez les personnes que je vais croiser à l'avenir, histoire de démasquer celles qui ont des énormités à se faire reprocher. Pas si simple, cependant, de débusquer ce qui se cache derrière le regard des gens. Dans le cas du couple arrêté, l'article raconte qu'avec une arme de calibre .22, ils ont tiré bêtement sur le chauffeur du taxi à bord duquel ils étaient montés. Tout ça parce qu'ils voulaient lui chiper ses recettes. Alertée par les tirs, la police a réussi à les rattraper et à confirmer que leurs sacs à dos renfermaient des objets appartenant à la victime, qui a été transportée à l'hôpital dans un état grave.

En page six, on montre la photo d'un fœtus d'environ vingt semaines jeté à la rue en face d'une pharmacie d'un village non loin de Huatulco. Une histoire d'avortement clandestin, à ce qu'il me semble.

En page sept, réservée au divertissement (mots cachés, horoscope, etc.), le tiers de l'espace est occupé par une photo style *Playboy* montrant une belle Pocahontas nue. Si on peut voir ses seins, le bas de son corps est pudiquement dissimulé par une jambe longiligne en travers. Ce rayon de soleil matinal réservé aux charmes féminins, ça ne se fait plus dans ma contrée nordique.

De page en page, le journal jaune enfile les histoires d'horreur, dont celle d'une femme tuée par son mari à coups de couteau, d'un homme happé à mort par un autobus, et d'un autre abattu par balle, sur le pas de sa porte. Enfin, la police détruit trois plantations de pot en y mettant le feu. C'est la routine, quoi !

Le comble de l'atrocité revient à la page dix, où est publié un article accompagné de cinq photos visiblement non truquées montrant une étrange créature mi-humaine mi-porc née dans un ranch isolé. Nul besoin d'être un grand clerc pour deviner comment cette bête a pu voir le jour. Étrangement, on rapporte que le phénomène a été observé en République dominicaine. C'est la seule nouvelle non locale que je peux lire dans cette édition. Je suis donc heureux d'apprendre que ce ne sont pas des Mexicains qui se sont livrés à ces bassesses ! L'honneur est sauf. Et l'enfer, ce sont les autres.

Et dire que dans mes chroniques de voyage, j'écris des textes exotiques et paradisiaques sur les destinations chaudes. Vraiment, les histoires sordides des *Noticias de la Costa* sont à des lieues de ce que je souhaite raconter. Me fourrer le nez dans ce que l'humain peut faire de plus abject ne m'emballe pas du tout. Mais ça fait partie de la vie, il faut en tenir compte, descendre de son nuage et enlever ses lunettes roses.

Il est décidément temps que je mette fin à ce voyage. Je ne voudrais pas me retrouver dans les nouvelles de cet hebdomadaire. D'autres défis m'attendent au Québec.

Chapitre 13

En prévision de mon retour au Québec, mon hamster explore différentes avenues devant me permettre d'espionner Julie. L'une d'elles est radicale : je ne donne plus de nouvelles, je retire dix mille dollars de mon compte bancaire, je disparaîs de la circulation et remonte en direction nord en traversant les États-Unis sans utiliser ma carte de crédit pour éviter qu'on retrouve ma trace. Puis je rentre à Sherbrooke et épie les allées et venues de Julie, le temps de voir ce qu'elle trame et avec qui.

Qui veut la fin prend les moyens. C'est d'ailleurs sûrement la devise de ma conjointe. Elle veut mon magot, mon héritage, et l'argent de mes assurances. Et pour elle, tous les détours sont bons.

Non, ce plan de traverser les États-Unis est trop risqué. J'y renonce. D'ailleurs, un mandat de recherche serait vite lancé, et je me ferais éventuellement épingler aux frontières. Qui sait si je ne serais pas accusé criminellement pour avoir organisé ma propre disparition. Non, j'ai une meilleure idée, plus simple. Pourquoi se compliquer la vie ? Je rentre docilement au bercail, comme si de rien n'était, je fais les beaux yeux à Julie, je l'amadou, je l'espionne et mène mon enquête en parallèle.

Je rentrerai donc chez moi sans prévenir Julie. Seul Luc est au courant de mon arrivée. En fait, je lui ai dit que je rentrais un jour plus tard que je le ferai en réalité.

Chemin faisant entre l'aéroport de Montréal et Sherbrooke, j'en profite pour faire un arrêt chez ma fidèle Amélie.

—Est-ce que t'aimerais que je passe quelque temps avec toi à Longueuil ? que je lui demande au moment de mon arrivée.

—T'es sérieux ? Et ton travail ? Et Julie ?

—Il faut que je réfléchisse à ça. Je rentre à Sherbrooke pour voir ce que je peux faire de ma vie... T'aimerais vraiment que je m'installe avec toi ?

J'ai l'impression que rien n'est compliqué avec Amélie. De ses deux mains difformes, elle me prend comme je suis. Elle est généreuse. Elle m'aime comme je suis. Et elle est toujours souriante et divertissante, et prend la vie comme elle vient. C'est un pensez-y-bien. Peut-être que c'est juste l'air sain du Nord qui me pousse à vouloir prendre un nouveau départ.

En tout cas, j'apprécie la pluie printanière qui tombe sur la métropole. Je savoure l'eau chaude et abondante de la douche sur mon corps, et me rends compte à quel point j'aime quand même la vie organisée, confortable, chronométrée, ponctuelle, mécanisée, outillée, plus rapide et efficace qu'on nous propose dans ce coin-ci de l'Amérique. Bien sûr qu'en général, le système fonctionne bien, ici, puisque les gens sont précisément à son service ; ils ne demandent pas au système de se plier à leur plaisir de goûter éternellement le moment présent sous le soleil qui invite au farniente.

Selon mon expérience, quand on revient d'un séjour à l'étranger, on est transformé par ce qu'on a vu, pour peu qu'on ait été attentif aux différences. Au retour, on pose un regard nouveau sur notre environnement. On se livre à un nouvel examen des lieux, ce qui peut nous inspirer à transformer des choses, à refaire le monde. Un nouveau départ... Avec Amélie, ce serait du neuf dans ma vie ! Va savoir si je suis mûr pour ça, mon Antoine !

Ma tentative de surprendre à nouveau Julie avec un intrus a échoué. Je suis bien arrivé chez moi un jour plus tôt que ce que j'avais dit à Luc, vers les 19 heures, mais quand j'ai traversé la porte d'ascenseur menant à mon condo, je n'ai aperçu aucune silhouette louche dans la cage de l'escalier. Et quand j'ai ouvert la porte de ma demeure, Julie a simplement sursauté. Elle était tout habillée, a laissé son fauteuil d'où elle regardait sagement la télé, m'a souri et est venue m'embrasser. Ce n'était pas un baiser très passionné, mais rien de distant non plus. Je l'ai étreinte fortement, comme Ulysse qui revient d'un long voyage et qui sait que rien ne sera jamais plus pareil.

Je me suis tout bonnement réinstallé dans mes affaires confortables. Et la vie a repris son cours normal, si ce n'est que j'ai commencé à espacer les séances de caresses avec Julie. Je les pratique que par habitude, que par souci de maintenir ma santé et ma vitalité sexuelle.

Au journal, j'ai terminé mes articles sur le Mexique, puis j'ai repris la routine des conférences de presse, de la rédaction d'articles traitant de sujets variés touchant l'actualité économique, politique, municipale, scolaire et environnementale. Les entrevues et nombreux appels téléphoniques pour discuter des différents enjeux d'importance se multiplient rapidement. Être journaliste, c'est vraiment stimulant. Cela me place aux premières loges pour observer l'actualité d'intérêt public et en rendre compte quotidiennement. Il y a peut-être aussi un côté voyeur dans ma curiosité... va savoir. Mais qui n'est pas voyeur? Pour s'en convaincre, on n'a qu'à constater le goût des gens pour le potinage, les commérages, les anecdotes et ce qui se passe dans la vie privée des autres.

Dans ma vie à moi, j'ai repris mes activités habituelles avec Julie, tels la marche, la télé, le cinéma, les restaurants, les amis. Le lit demeure pour moi le baromètre de l'état de

notre relation, mais je n'en souffle pas mot. Julie demeure chaude, intense, et toujours prête à de nouveaux ébats, que nous renouvelons environ tous les trois ou quatre jours. Est-ce suffisant? Je me dis qu'à sa façon, elle tient à moi. C'est gratifiant.

Je me demande toutefois dans quelle mesure il est question de ma personne. Un autre que moi ferait-il aussi bien l'affaire, pour elle? C'est qu'elle est normalement portée sur la chose, comme elle me l'a déjà confié il y a quelques années dans un moment d'euphorie provoqué par un surplus d'alcool. Connaît-on vraiment tous les secrets de la personne qui partage notre vie? Julie avait souvent joué la pudique, la réservée, avec moi, mais cette fois-là, elle m'a raconté quelque chose qui m'a fait sursauter. Elle m'a avoué que durant son adolescence, il y avait des jours où elle se masturbait jusqu'à vingt fois.

J'ai trouvé ça excitant, comme déclaration. Je me disais qu'enfin, j'avais avec moi une femme capable de satisfaire mes désirs. Évidemment, je me suis gardé de lui soumettre mes pensées sur la chose. Je n'allais surtout pas rigoler de son inclination.

Aujourd'hui, dans les circonstances actuelles, y a un hic au niveau de la fréquence des ébats qu'elle souhaite maintenir: comment pourra-t-elle coucher avec un autre homme si je ne lui laisse pas de répit? Cela ne sert guère ma cause si je veux faire éclater sa présumée perfidie au grand jour. On dit que l'occasion fait le larron, encore faut-il que cette fameuse occasion se présente. Et ce n'est nul autre que Luc qui me fournira cette occasion plus belle que tout ce que j'aurais pu imaginer... Un beau matin, lors d'une convocation dans son bureau, où il m'exposera son plan derrière une porte close.

Chapitre 14

— Mon cher Antoine, j'ai quelque chose à te proposer, quelque chose de gros, d'énorme !

— Je suis tout ouïe, dis-je les yeux aussi grands que des pièces de deux dollars.

— Qu'est-ce que tu dirais d'écrire un livre sur ta vie trépidante de journaliste de voyage ?

— T'es sérieux ? Je n'ai jamais écrit de livre. J'écris juste des histoires courtes.

— Tout ce qu'il y a de plus sérieux. Si t'es capable de raconter des histoires courtes, tu peux aussi en écrire des longues. Tu peux y aller de plus de détails savoureux, tu peux aller plus en profondeur. Pense à tous les à-côtés intéressants que tu me racontais, au téléphone, pendant que t'étais au Mexique.

— Ouais, mais mes états d'âme de journaliste, ça n'intéresse pas grand-monde.

— Attends... ce que je te propose, c'est d'écrire un roman sur le Mexique... et tes péripéties de voyage. Les gens aiment lire les articles de voyage, donc ils aimeraient sûrement qu'à travers tes aventures, tu leur fasses découvrir le Mexique plus en profondeur, de façon plus élaborée, plus crue. Dis-toi une chose, ce n'est pas pour rien que je t'ai demandé de m'informer des histoires croustillantes que tu vivais là-bas...

— Quoi ? T'avais cette idée-là derrière la tête ? Crime ! Tu m'as manipulé comme une marionnette !

— Ha ! Ha ! Manipulé et marionnette sont des grands mots... Disons que je voulais juste te faire découvrir que t'es capable de plus, de mieux. C'est mon rôle de directeur de l'information, de tirer le meilleur parti de mon équipe.

— Eh bien ! T'as réussi, je suis impressionné. Vraiment.

—J'ai un contact avec une maison d'édition qui est très intéressée par le projet.

—C'est gros, ce que tu me demandes.

—Je ne te demande pas d'écrire le roman en dehors de tes heures de travail. On va te libérer.

—Depuis quand t'as cette idée en tête ?

—Depuis six mois... quand t'es parti au Mexique.

—Ah oui ?

—Comme je te l'ai dit, c'est pour cette raison que je te demandais de me raconter tes aventures personnelles, les détails croustillants et tout. Parce qu'un roman, ça exige plus que des faits, il faut un contexte. Et le contexte, tu l'as, tu l'as vécu !

—T'es très persuasif... C'est vraiment vrai que le journal est prêt à me libérer pour que j'écrive un roman ? Combien de temps ? À quelles conditions ?

—On a pensé t'accorder trois mois, peut-être quatre. Mais tout doit rester secret et confidentiel. Officiellement, tu seras en congé sabbatique. C'est la maison d'édition et le journal qui assumeront ton salaire. L'éditeur est même prêt à te loger dans une résidence d'écriture située près de Québec et de Trois-Rivières. C'est dans Portneuf, mais je ne connais pas la région.

—Tant que ça ? Juste pour un livre ?

—Exact. C'est qu'ils y trouvent leur compte en misant sur toi, puisque le réseau de quotidiens auquel *La Nation* appartient s'engage à promouvoir le roman. Aussi, l'éditeur et notre réseau ont des intérêts communs.

Sacré Luc ! Quel fin manipulateur ! Il sait comment tirer les ficelles, celui-là, pour parvenir à ses fins... Son intelligence me séduit et a le don de me convaincre. Je saute faci-

lement dans les bateaux qu'il affrète pour moi. Mais que se cache-t-il derrière tout ça ? Ma raison me dit que c'est trop beau pour être vrai. Pendant ma retraite d'écriture, Luc aura tout le loisir de forniquer avec ma bête sexuelle de Julie. Ça sert bien ses intérêts, ce projet de roman, c'est certain. À sa décharge, je dois dire que son idée de l'alimenter en détails croustillants a su mettre du piquant dans ma vie professionnelle et personnelle.

Je saisis mieux, maintenant, les possibilités d'écriture qui s'offrent à moi. En écrivant ce roman, je pourrai enfin sortir des sentiers battus de la complaisance engendrée par les textes superficiels que j'ai l'habitude d'écrire pour le journal. Je pourrais parler d'autre chose que des jolis palmiers qui s'agitent paisiblement dans le vent, au bord de la mer, sous le soleil. Aussi, je pourrais donner libre cours à mes fantasmes d'iconoclaste qui rêve d'en découdre avec la mièvrerie et la naïveté du *tout le monde est beau, tout le monde est gentil*.

J'accepte l'offre. Quatre mois de liberté, ça se prend bien. Je trouve que j'ai de la chance. Je n'aurai qu'à informer Julie que je la quitte pour quatre mois, des mois durant lesquels je pourrai me lancer, qui sait, dans une nouvelle carrière d'écrivain, pendant que pour le reste, la vie suivra son cours normal. Comme Luc et Julie, je crois que j'y vois mon intérêt.

Je suis cependant sur mes gardes et je me méfie de ce qui pourrait m'arriver pendant mon séjour à la résidence d'écriture, à Saint-Raymond-de-Portneuf. L'endroit a beau être bucolique, près des grandes forêts giboyeuses et des rivières aux eaux cristallines et poissonneuses, je ne suis pas rassuré sur les intentions de Julie. Surtout après ce qui m'est arrivé au Mexique.

Ma décision est prise. Et pendant que je serai en liberté au loin, je veillerai à ce Julie soit en liberté surveillée. Rien

de moins. Voilà, à malin, malin et demi ! De toute façon, avec les soupçons que j'entretiens quant aux intentions machiavéliques de Julie, ma libido s'exprime de plus en plus difficilement. C'est devenu malaisé, pour moi, de m'imaginer en train de faire l'amour avec une criminelle.

Je m'explique mal comment elle peut faire l'amour avec moi si son but est de me supprimer. C'est un mystère, pour moi. Je suppose qu'il y a de la graine d'actrice en elle.

En son absence, je viens de faire installer des dispositifs de surveillance bien dissimulés dans le condo. Ainsi, via internet, je pourrai voir à distance ce qui s'y trame. J'ai le droit de savoir ce qui se passe chez moi, non ? S'il y a un intrus, il sera démasqué. C'est l'enfance de l'art. Pour mener à bien mon enquête, il me faut des preuves, des pièces à conviction, des faits, pas juste des suppositions et des procès d'intention tirés de la tête d'un parano à l'imagination trop fertile. Vas-y, Antoine, fonce. À fond la caisse !

—Allo, Amélie ! Ici ton fantasme. Ça va bien ?

—Allo, Antoine. Quel bon vent !

—J'ai une grande nouvelle à t'annoncer. Il faut que je te raconte ça en personne. Tu me prends pour la fin de semaine ?

—Je prévoyais aller au cinéma avec une amie, mais ça peut s'arranger !

Amélie est mon alliée indéfectible. Je suis content d'aller la retrouver. À elle, je peux tout dire librement, sans crainte que ça se retourne contre moi.

Chapitre 15

Julie trouve bizarre mon idée de m'absenter pendant quatre mois pour écrire un roman sur une histoire de voyage.

— Qu'est-ce que tu veux que j'te dise, Julie ? Ils croient en moi et ils sont prêts à investir en moi. C'est sûr que ça me stresse, et que je veux pas les décevoir.

— Et nous, pendant ce temps-là ? Qu'est-ce qu'il va arriver de nous ?

Elle me lance ça comme si c'était la première fois que je m'absentais. Saint-Raymond, ce n'est tout de même pas à l'autre bout du monde ! Je pourrai toujours venir la visiter occasionnellement durant mon séjour. En mon for intérieur, je ne sais carrément plus où j'en suis avec ce *nous*. Mais ce n'est pas le moment d'aborder le sujet ; je ne tiens pas à déclencher une crise existentielle de couple.

— Je crois que c'est sain, pour nous, d'avoir nos moments de solitude, de récréation, de renouvellement de soi, pour nous retrouver tout feu tout flamme ensuite. Ça met de la vie dans notre vie. Tu trouves pas ?

Mon argumentation à saveur romantique porte rapidement ses fruits. Je n'en attendais pas moins, je dois le reconnaître. Julie se laisse attendrir et acquiesce en me faisant un gros câlin, la tête sur mon épaule. Je suis d'avis que ses prétendus rendez-vous clandestins auront vite fait de la réconcilier avec le fait que je m'éclipse. Et moi, je me consolerais dans les bras d'Amélie...

Me voici dans Portneuf, plus précisément à Saint-Raymond, au bord de la rivière Bras-du-Nord. C'est une petite ville bien organisée, mais qui est retirée à souhait, puisqu'elle est située à une soixantaine de kilomètres au nord-est de

Trois-Rivières et à une cinquantaine de kilomètres au nord-ouest de Québec. Après Saint-Raymond, la route mène à deux villages pittoresques qui vont vers le nord, Saint-Léonard et Rivière-à-Pierre, puis on atteint le bout du chemin. Après quoi, que de grandes étendues de forêts vierges et sauvages.

J'ai déposé mes valises hier, après un week-end passé en compagnie de ma délicieuse Amélie. Je vivrai dans une petite demeure comportant deux chambres et équipée d'une cuisine complète. On y trouve même un poêle à bois. Idéal pour faire chauffer le café ! Le rez-de-chaussée est une aire ouverte, bien éclairée, avec un fauteuil confortable dans le coin salon. En somme, c'est un endroit approprié pour écrire. Décidément, je suis traité aux petits oignons par ma maison d'édition.

Je suis passé au marché pour faire des provisions. Pas de sucre de canne pour mon café, mais j'ai rapporté du Mexique une bouteille d'un litre d'extrait de vanille pure sans alcool, et cela suffira à donner un goût sucré au café. C'est quand même incroyable... Cette bouteille au contenu plus que savoureux m'a coûté seulement douze dollars. Au Québec, je devrais déboursier deux cents dollars pour obtenir la même quantité. Au besoin, j'ajouterai du sirop d'érable local pour me sucrer le bec.

Une représentante de la maison d'édition m'a contacté pour fixer un rendez-vous avec moi dès cette semaine. Selon ce qu'elle m'a dit, elle souhaite m'accompagner dans mon plan d'écriture, car j'ai tout de même une obligation de résultat. Je dois produire en respectant un certain rythme, mais ça ne m'inquiète pas vraiment, moi qui suis familier avec les heures de tombée. Ça me stimule et ça me donne de l'adrénaline pour produire mes textes rapidement. Sous pression, je produis bien, ça me tient lieu de discipline.

Mon contrat est déjà signé. Luc m'a vite mis en contact

avec l'éditeur montréalais et j'ai apposé ma signature au bas du document. Comme c'est la norme dans ce milieu, m'a-t-on dit, j'ai touché un montant forfaitaire de cinq mille dollars au moment de la signature, puis on me remettra dix pour cent des ventes en guise de droits d'auteur. De même, j'ai consenti à ce que la maison d'édition obtienne les droits, et ce, aux mêmes conditions, sur mes deux éventuels prochains romans. Une formule complexe de calcul des ventes déterminera le montant forfaitaire que je toucherai pour ces écrits futurs. Je suis emballé. Je trouve l'éditeur très généreux de me fournir en plus une demeure gratuite pendant quatre mois, avec une allocation additionnelle de deux mille dollars par mois, non imposable. Ces gens croient vraiment en moi. C'est bon de se sentir apprécié et d'être traité comme un roi.

Claudine Lapierre, représentante de ma maison d'édition et directrice littéraire, s'assoit sur le divan voisin de mon fauteuil. Pendant qu'elle boit le café que je lui ai offert, je mesure discrètement son charme.

Rondelette, sans être trop dodue selon mon goût très subjectif, elle doit bien mesurer près de 1,65 m. Elle a des cheveux bruns avec une coquette queue de cheval surdimensionnée, des boucles d'oreille argentées à diamètre ample, des yeux bruns maquillés, et un rouge fuchsia qui vient augmenter le volume de ses lèvres encore pulpeuses malgré ses quelque quarante ans. Je dois admettre que dans son petit tailleur gris, elle fait femme d'affaires. Qu'est-ce qui se cache derrière ces apparences ? Elle ne semble pas née de la dernière pluie. Elle me vouvoie depuis le début, probablement pour bien indiquer que notre lien est strictement professionnel. Au fond, pourquoi pas ? Nous n'avons pas élevé

des cochons ensemble ! Je la laisse diriger la rencontre.

— C'est du bon café, commence-t-elle par dire en esquissant un sourire. On dirait qu'il goûte la vanille. C'est du café mexicain ?

— Non, il vient plutôt du Costa Rica. Je l'ai acheté ici même à Saint-Raymond-de-Portneuf, mais il est tout de même bon. Le Costa Rica et le Mexique partagent la même chaîne de montagnes et leur climat est à peu près le même... excellent pour les plantations de café. Dans votre tasse, j'ai ajouté un soupçon de vanille pure que je me suis procuré au Mexique.

— Il me semble que vous savez beaucoup de choses, sur le Mexique, observe mon interlocutrice. C'est justement ces saveurs-là qu'il faudra exploiter dans votre roman. La maison d'édition, comme on vous l'a déjà dit, s'attend à un roman qui mette l'accent sur ce qui ne se dit pas dans les articles de voyage qu'on lit dans les journaux complaisants, et qu'on ne voit pas dans les guides officiels offerts en librairie ou dans d'autres publications.

— Ou d'autres publications ? dis-je avec curiosité.

— Oui. Je pense à tout ce qui peut se faire comme publications traitant de lieux potentiels de voyages, comme les diverses revues spécialisées. Nous voulons un roman destiné au grand public, une œuvre de fiction basée sur la réalité, mais qui demeure plausible et crédible. Vous êtes à l'aise avec ça ?

— J'ai déjà quelques idées que j'ai couchées sur papier, assez pour commencer le roman, mais comme vous le savez, je suis journaliste de formation, et j'ai un peu de difficulté à prendre mes distances avec les faits et la réalité.

— C'est pour cette raison que je suis là. Je vais vous accompagner durant tout votre processus d'écriture pour que tout soit bien romancé, avec des personnages savoureux. Je vous laisse mon adresse courriel et mon numéro de

téléphone. Envoyez-moi vos trois premiers chapitres... je vais les lire et vous dire s'il y a lieu de corriger le tir. Je vais m'assurer qu'il y a assez d'action, d'intensité, de dialogues, d'introspection, d'approfondissement des personnages, de suspense... et tout.

Je dois admettre que le *et tout* m'embête un peu, mais ne voulant pas avoir l'air d'un enfant qui a besoin de se faire tenir par la main, j'évite de partager mon appréhension. Un homme ne doit pas s'humilier en avouant qu'il a des inquiétudes... Voilà qui pourrait être traduit comme un manque d'assurance.

— On va faire de belles choses ensemble, Claudine ! dis-je avec enthousiasme.

Marché conclu ! Je dois livrer mes trois premiers chapitres dans deux semaines, selon ce qui est prévu dans l'entente. J'ai vécu tellement d'expériences au Mexique, que je crois avoir beaucoup de matière pour commencer. Puisque ma vie ressemble à un véritable roman, il me suffira de raconter les faits, en y ajoutant une succession de moments intenses et de rebondissements.

En raccompagnant Claudine vers la porte, j'observe son déhanchement. C'est une femme callipyge. Oui, callipyge... qui a des fesses bien tournées. Ça fera un joli mot dans mon roman. Ou est-ce trop cliché ? Allez, Antoine, mets-toi au travail !

Chapitre 16

Je suis une machine ! En à peine une semaine, j'ai écrit mes trois premiers chapitres. Je clique sur la touche d'envoi et transmets fièrement mon travail à Claudine. J'ai hâte d'entendre ses commentaires. Comme c'est vendredi, je me promets d'aller visiter Amélie à Longueuil. J'imagine que lundi ou mardi, je recevrai les appréciations de Claudine.

J'appelle donc Amélie, histoire de meubler avantageusement mon week-end. Pas de chance. Elle est trop occupée pour me recevoir, puisqu'elle doit mettre les bouchées doubles sur des communiqués qu'elle doit rédiger. De plus, il lui faut travailler sur la préparation d'un événement présenté par un client important. Il faut bien qu'elle gagne sa vie !

C'est vendredi soir, donc... repos du guerrier. Je me sers une rasade de cognac, j'allume la télé et syntonise un poste de musique *chill lounge*, une musique qui, pour moi, s'apparente à celles qui accompagnent les films XXX.

Dans des moments comme ceux-là, j'aime prendre le temps de réfléchir à la vie. Ah ! Tiens ! Je vais synchroniser mon ordi avec l'écran de la télé. Je veux observer à distance ce que montrent les caméras du condo. Je pourrai me livrer à une séance de voyeurisme en direct et je saurai enfin ce qui se passe dans la vie de Julie ! Je lui ai téléphoné vers 17 heures, et elle m'a dit qu'elle regarderait la télévision toute la soirée. Voyons voir ce qu'en dit la télé-réalité...

Il semble bien que le chat soit sorti du sac ! Il est à peine 18 heures et un visiteur fait son apparition au condo. Qui d'autre que Luc ç'aurait pu être ? Quel visage à deux faces ! Il arrive certainement du travail. Sa semaine est terminée et

il en profite pour se payer une visite chez sa maîtresse avant de retourner à la maison comme si de rien n'était. Je suis bouche bée.

Ils s'embrassent sur la bouche, et passent au salon. Elle lui sert un plateau de biscottes, pâtés et fromages, ainsi qu'un verre de vin. Voilà qui invite à la détente. L'éclairage est tamisé, mais je discerne quand même bien tout, à partir de la caméra dissimulée derrière une grille de ventilation. Je suppose qu'ils écoutent de la musique... Mais comment savoir, puisque je n'ai pas le son ? Pourquoi n'y a-t-il pas le son sur ce fichu système de vidéosurveillance ? Comment savoir de quoi ils parlent ? D'eux, de nous ? C'est qui, nous ?

Je ne lis pas très bien sur les lèvres, mais il y a des scènes qui ne mentent pas. Ces images sont pénibles à supporter. J'avais beau me douter qu'il se passait quelque chose entre eux, je ne peux faire autrement que de couper l'image lorsqu'à l'aide de la caméra 2, je les vois s'allonger dans mon lit conjugal. C'en est trop !

Je veux bien reconnaître que je suis doté d'une grande curiosité, c'est ma nature, mais je refuse que ma tendance pour le voyeurisme franchisse les limites du masochisme. J'en ai le souffle coupé et ma respiration est saccadée. Je dois me ressaisir. Me voilà bien avancé ! Ces images en direct me permettent cependant de connaître la vérité... si c'est une consolation.

Non, mais... c'est une bouchée gargantuesque à prendre. J'essaie de me faire une raison en me disant que je sais très bien que la vie n'est pas un long fleuve tranquille, qu'il y a parfois des épreuves, des obstacles qui peuvent servir d'occasions pour nous permettre de grandir, qu'il y a toujours des leçons à tirer des situations qui nous déplaisent. Les obstacles, c'est ça le chemin, dit-on.

Pas question de me laisser gruger, de baisser les bras et de me voir comme une victime. J'ai un défi à relever. Vas-y,

mon grand, pense positif ! Je sens mon cœur pomper l'impuissance. Tiens, prends-toi une nouvelle rasade de cognac. L'important, dans de telles circonstances, est de garder la foi, de rester concentré sur ses objectifs, et de se mettre en action pour y arriver.

Je m'applique à modérer mes transports, même si je suis blessé, très blessé, et je tente de raisonner froidement. Récapitulons. Donc, il y a connivence entre Julie et Luc. Mais à quel point ? Est-ce que Julie s'est servie de Luc ? Est-ce Luc qui s'est servi de Julie ? En résumé, lorsque j'étais au Mexique, ma vie a été menacée à trois ou quatre reprises et chaque fois, Julie me tenait compagnie. De plus, elle a un bon mobile pour souhaiter ma mort, un mobile en argent sonnante.

D'abord, il y a eu le vol à main armée à Pochutla. Le voleur a tiré sur moi au moment de s'enfuir. Si Julie a voulu mettre fin à mes jours, quel beau scénario que de perpétrer son crime dans un bled perdu du Mexique, un pays où la violence est monnaie courante. Un détail intéressant me revient en lien avec cette scène : au moment du vol, Julie était accroupie. Était-ce pour laisser tout le champ libre au voleur ? Était-il prévu que je fasse figure de dommage collatéral après que le voleur a fait feu sur le commis ? Est-ce que ce bandit aurait paniqué à la suite de son meurtre, au point de s'affoler, de se fâcher et de me tasser de son chemin en me donnant un coup de crosse ? Se pourrait-il, aussi, qu'en me manquant, il n'ait tout simplement pas complété sa commande ?

Si Julie voulait attenter à mes jours à ce moment, elle aurait très bien pu le faire sans la complicité de Luc. Sous le prétexte de me fournir suffisamment de matière pour écrire un roman, mon directeur était-il uniquement motivé par le désir d'être informé de mes infidélités pour justifier ses incartades avec Julie ? Au fond, pourquoi cette dernière au-

rait-elle confessé son sombre dessein à Luc ? Cela aurait fait de lui un témoin gênant...

Quant au deuxième moment où ma vie a été menacée... dans le marais à crocodiles... ai-je l'imagination trop fertile ? Je ne peux tout de même pas mettre sur le dos de Julie le fait que j'aie perdu pied sur la rame de la barque. Par contre, elle a elle-même bougé la rame, puis s'est esquivée, sans rien faire pour me retenir et m'éviter de chuter à l'eau. Même que j'ai roulé par-dessus elle. Le résultat est là. S'agissait-il d'un acte manqué, ou d'un geste d'autoprotection de sa part ?

Pour ce qui est de l'attentat au mezcal, la participation de Julie, encore là, est difficile à prouver. Elle a très bien pu passer une commande en vue de m'éliminer en me faisant ingurgiter une bouteille de poison, mais comment le savoir ?

Je n'ai qu'une série d'incidents et de circonstances à me mettre sous la dent. Par contre, une telle séquence ciblant toujours la même personne, en l'occurrence moi, ne peut être le fruit du hasard. Et c'est sans compter l'épisode de la fuite de gaz dans mon logement. Cette même journée, en revenant de Zipolite, j'avais cru apercevoir, sur son scooter, un type qui ressemblait à celui qui par la suite, m'a tiré dessus, au dépanneur. Me sachant absent de chez moi, il aurait pu manigancer le tout.

Et les scorpions... oui, les énormes scorpions noirs qui descendaient le mur de ma chambre et étaient vraisemblablement entrés par la fenêtre à volets ? C'est que selon mes recherches, ces scorpions sont tout de même plus rares que ceux qu'on observe habituellement dans l'État d'Oaxaca, lesquels sont beige et noir, inoffensifs et non mortels. Mais qui les aurait lâchés dans mon espace ? Ou plutôt, qui les aurait fait lâcher ?

En pleine nuit, je me réveille en sursaut et crie. Je suis seul dans mon lit, en proie à une grande sudation. Dans mon cauchemar, je mangeais paisiblement des *tacos* au poulet en sirotant une margarita, puis mon plat s'est transformé en crevettes flambées à l'orange, les mêmes qu'on produit à Salina Cruz. Ensuite, de gigantesques scorpions ont surgi et se sont emparés de mon repas, le tout sous les yeux de Julie et Luc qui, avec d'autres gens, se livraient à une partouze autour d'une marmite de mezcal.

Chapitre 17

«L'action se déroule un peu trop lentement», selon Claudine, qui vient de me téléphoner pour faire suite au courriel qu'elle m'a fait parvenir au sujet de mes trois premiers chapitres. Je n'avais pas besoin qu'elle me répète oralement ce qu'elle m'a envoyé par écrit ; je me sens réprimandé, mais en même temps, je comprends qu'elle doit justifier son salaire de directrice littéraire auprès de l'éditeur. Les paroles s'envolent et les écrits restent, et son courriel constitue la preuve tangible qu'elle m'accompagne assidûment dans ma rédaction.

L'action, l'action... c'est justement ce qui me manque, en ce moment, dans ma vie, pendant que je suis assis à pondre un roman. En plus, je n'arrive pas à résoudre l'énigme des attentats perpétrés par Julie. Cette histoire cannibalise l'énergie dont j'ai besoin pour connecter mes neurones.

Claudine a proposé de venir me rencontrer en milieu de semaine, pour mieux structurer la suite du roman et l'interaction entre les personnages. J'ai accepté. Au mieux, ça me divertira.

Lors de cette deuxième visite, elle est plus souriante, plus détendue et plus empathique, je dirais. C'est probablement facile d'avoir de l'empathie pour un tout nouveau romancier. Vêtue d'un nouveau tailleur gris bleu, encore fraîchement maquillée, et dégageant un parfum de caramel, elle a pris place sur le divan voisin du mien.

— Racontez-moi vos meilleures expériences, et vos pires, pendant votre séjour au Mexique, me demande-t-elle en souriant.

— Ouf ! On n'est pas sortis du bois !

J'en ai eu pendant presque deux heures à me raconter. Et je n'ai fait qu'effleurer les sujets, quant à moi. Claudine a une bonne oreille. Elle est patiente et ne m'interrompt pas

dans mon élan. Elle sourit durant la narration de certaines anecdotes.

— Vous voyez, lance-t-elle, c'est ça que vous devez raconter, mais en accélérant un peu le rythme. Et vous pouvez verser davantage dans l'intimité, aussi.

Verser dans l'intimité ? Qu'est-ce qu'elle veut dire ? Est-ce une invitation professionnelle, ou une avance personnelle ? Ai-je l'imagination trop fertile ?

— Je me remets à la tâche, dis-je prudemment. En tout cas, vous m'aidez vraiment à me relancer. Ça me donne un nouveau souffle et un nouvel élan à mon inspiration, c'est sûr. Je vais voir ce dont je suis capable... On se redonne rendez-vous la semaine prochaine, ou plutôt... non... dans deux semaines ?

— D'accord, consent-elle en se relevant devant les deux grandes tasses de café à la vanille que nous avons vidées.

Elle les prend, les apporte sur le comptoir de cuisine, et me demande de la tenir au courant des développements au sujet de mon histoire. Puis elle me tend une main énergique, et chaleureuse, je crois, puisqu'elle prolonge le moment comme si sa main cherchait à se faire caresser. Je suis sensible à cet au revoir de mon accompagnatrice, qui disparaît avec son déhanchement sensuel.

C'est une pro, cette femme. Elle sait y faire pour stimuler son homme, pour lui donner envie d'en donner davantage. J'éprouve de l'admiration pour elle. Je me crois. Ma foi en moi est intacte. Cependant, je ne suis pas une proie facile, au cas où elle serait en mode charme avec moi. Bien évidemment, je ne lui ai pas parlé de mes relations intimes. Pas question que je la mette au courant de ma vie sexuelle ni des soupçons que j'entretiens à l'endroit de ma conjointe. Ma conjointe, ouais... Tu parles d'une conjointe. Pfff !

Chapitre 18

J'ai repris l'écriture en après-midi, après la visite de ma directrice littéraire qui sait si bien m'encadrer. Je veux y aller de plus de descriptions sur les lieux que j'ai vus durant mon séjour au Mexique, de façon à ce que les lecteurs s'y retrouvent, qu'ils se sentent collés sur l'action, dans des décors qui leur sont pourtant étrangers.

Je fonce. J'en suis au chapitre 4, où tel un héros qui s'ignore, je me suis rué sur le voleur qui s'est présenté à mon domicile pendant que je dormais avec Amélie. Je me bats. Je me sens vivant. Ma vie est un roman.

On est mercredi, et comme tous les jours depuis vendredi dernier, je garde en permanence un œil sur ce que montrent à l'écran mes deux caméras de surveillance dissimulées du condo. Je ne veux rien rater. Quoique la télé-réalité est d'un ennui à bayer aux corneilles. Claudine avait bien raison, tout à l'heure, de me faire remarquer qu'un roman doit romancer, ramasser, synthétiser les choses, isoler les moments intenses, marquants. C'est comme dans un film, m'a-t-elle dit. Le tout se déroule en une heure et demie, c'est intense, il y a de l'action qui fait avancer l'histoire, des dialogues, mais dans les faits, l'histoire racontée peut durer des mois. Le personnage principal a un but, et il doit franchir les obstacles pour l'atteindre. C'est la vie qui bat. Et le spectateur joue le jeu, sachant fort bien qu'il n'aurait pas le temps de se taper des longs mois de visionnement pour voir les personnages se brosser les dents, boire leur café, lire leur journal, travailler, échanger avec tout un chacun, monter un escalier, tourner à gauche, faire demi-tour, descendre l'escalier...

Ah, tiens... étrange... Julie est à l'appartement. Pourtant, ce n'est pas jour de congé. Elle passe à la douche. Je n'ai pas de caméra dans la salle de bain. Elle ressort. J'éprouve

du plaisir à voir comment elle déambule quand elle est seule. Je la trouve jolie avec son tatouage élégant et rebelle sur la fesse gauche. Je l'ai toujours trouvée jolie, même si...

Elle met son peignoir blanc et se sèche les cheveux. Ah, elle se dirige vers la porte. Non... pas possible ! C'est Sébastien. Son ami Sébastien ? Le robot, le comptable en personne... Qui l'eût cru ? Mais qu'est-ce qu'il fout chez Julie vêtue d'un peignoir un mercredi après-midi ?

Je ne tarde pas à le savoir. Eh oui, quelques préliminaires, et hop ! elle ouvre les jambes. Sé-bas-tien. Misère, faut-il être en manque ! Je suis dégoûté. Le sang me fait trois tours dans la tête. La scène m'étant insupportable, je tombe des nues et coupe l'image.

C'est donc ça, la vraie nature de Julie. Elle est corrompue. Elle me trompe à qui mieux mieux. Quel tournant dans ma vie ! En tout cas, je n'ai pas envie de me voir comme une victime, de m'apitoyer sur mon sort. J'y pense... Est-ce que ces deux-là seraient complices ? Un comptable et une administratrice d'assurance... de vieux amis... ouais... deux calculateurs de premier plan... je vois le scénario. Le jour de l'attentat au mezcal, Sébastien était là, puis il s'est organisé pour quitter la scène du crime, ni vu ni connu. Et le jour de l'attaque du crocodile... ça me revient... il n'a pas remué le petit doigt pour me remonter dans la chaloupe. Il était figé là, à observer la scène. Puis le jour du vol à main armée... si je me souviens bien, il s'est décommandé et ne nous a pas accompagnés à Pochutla, sous prétexte qu'il avait mangé un plat trop épicé la veille, que son intestin gargouillait et qu'il préférerait rester à San Agustinillo afin de recevoir les bons soins de son infirmière d'Isabelle. Est-ce que je fabule ?

Des détails étranges ont retenu mon attention, plus

tôt, détails qui m'indiquent que je suis sur une bonne piste. Comme je l'ai déjà précisé, Julie porte un tatouage particulier sur sa fesse gauche ; depuis environ cinq ans, je dirais. Il s'agit d'un oiseau, un pigeon prêt à s'envoler. Ou une colombe, c'est selon. Ou une tourterelle, que sais-je ? Le dessin fait environ cinq centimètres. Or, sur sa fesse droite, Sébastien a lui aussi un tatouage d'oiseau. De plus, il a la même grosseur. Je l'ai aperçu un peu vite à l'écran, mais il m'a semblé qu'il s'agissait d'un aigle, avec des griffes. La coïncidence est trop importante. Il y a sûrement là une connivence de longue date entre ces deux-là... Ou bien je suis en plein délire paranoïaque.

Bon, qu'est-ce que je fais avec tout ça, maintenant ? En tout cas, me voici plus avancé, car je sais maintenant que Luc n'a peut-être rien à voir dans cette machination. Je pourrais donc l'écarter comme suspect. Ce que je me demande maintenant, c'est si Julie et Sébastien me préparent un autre sale coup. Je suis plutôt isolé, ici, à Saint-Raymond-de-Portneuf, et donc, il leur serait facile de me faire la peau. Bien qu'au Québec, il est moins facile qu'au Mexique de soudoyer quelqu'un pour lui faire exécuter une sale besogne. Ici, les criminels à l'affût d'un moyen rapide de faire de l'argent sont plus rares, et les tarifs exigés sont plus élevés qu'en Amérique latine. Voilà un autre avantage de vivre ici. Non, je crois que tu n'as rien à craindre, Antoine.

J'y vais d'une description paradisiaque sur le lever du soleil de début janvier, aux environs de 7 heures. Ça se passe à San Agustínillo, le tout vu du flanc de colline. Le ciel est rose et orange. Ce qui m'a le plus frappé, la première fois que j'ai vu ce spectacle, c'est qu'on peut voir le soleil émerger du Pacifique. J'aurais cru que c'était impossible,

puisque je me trouvais alors à l'ouest du Mexique, face au Pacifique, justement. Mais voilà, San Agustinillo est situé sur une pointe de terre qui fait face au sud... Donc le matin, on voit le soleil poindre de la mer. À l'inverse, le soir, on le voit disparaître de l'autre côté de la pointe de Punta Cometa. Chaque fin d'après-midi, les touristes sont d'ailleurs nombreux à se déplacer pour assister au spectacle qui leur est offert tout à fait gratuitement. Comme des statues de l'île de Pâques, ils sont alignés, debout en haut du rocher, pour prendre des clichés de toutes les couleurs qu'offre le ciel, seconde après seconde.

Il faut tout expliquer au lecteur, lui mâcher tout cuit l'expérience et l'aventure qu'il pourra vivre s'il choisit de visiter ce coin de planète. Je poursuis ma rédaction en tâchant tant bien que mal de ne pas me laisser distraire par les infidélités de Julie... Julie l'actrice. Ma vie vient de prendre un virage, c'est clair.

De temps à autre, je jette un œil sur ce qui se passe au condo. J'ai d'ailleurs prévenu Amélie que je ne pouvais pas la voir ce week-end, sous prétexte que je suis inspiré et en pleine rédaction. Je ne veux pas qu'elle sache que je me livre à des séances de voyeurisme; elle perdrait peut-être confiance en moi, en plus de s'interroger sur ma vraie nature.

Or, je ne suis cependant pas au bout de mes surprises. La semaine suivante, qui se présente au condo par un beau mercredi soir?

Chapitre 19

Michelle, la serveuse de bar aux aisselles poilues, est venue se distraire à Sherbrooke avec son amie Julie un soir inoccupé de semaine. Mais de quoi parlent-elles, crime de bon Dieu ? Il faut vraiment que je suive des cours pour apprendre à lire sur les lèvres. Ça doit bien exister, ce genre de cours, puisqu'il y a quand même beaucoup de gens qui ont des problèmes d'audition. Enfin, j'y verrai !

En attendant, les scènes que je vois au lit sont très explicites, et ce n'est pas du cinéma. Je suis trop curieux de voir comment se déroulent les corps à corps entre lesbiennes. Cette fois, je regarde tout. Il y a beaucoup de baisers mouillés, de massages, de bouches qui effleurent la nuque et le creux des reins, de caresses génitales... Je suis témoin de ce qu'on appelle un ciseau, en direct de l'univers, mesdames et messieurs ! Il s'agit d'un frottis des vulves, jusqu'à en arriver lentement, lentement mais sûrement, à un crescendo de plaisir extatique.

J'aurai tout vu. Et maintenant quoi ? Eh bien, maintenant que je connais ces nombreux préliminaires, ces secrets de femmes qui connaissent parfaitement leur corps et la jouissance qu'elles peuvent en tirer, entre autres par leurs nombreuses terminaisons nerveuses clitoridiennes, je saurai désormais comment mieux faire l'amour avec... avec Amélie, tiens. Mais avec Claudine, la seule femme que je vois en chair et en os par les temps qui courent, j'aimerais bien aussi. Chut, c'est mon secret.

Il n'y a pas que ça, comme secret. Je n'en reviens pas de ce que j'apprends avec mes caméras cachées. Et le dernier élément significatif en lice, c'est... un autre tatouage. Eh oui, Michelle a un tatouage d'oiseau sur la fesse gauche, une colombe semblable à celle de Julie. C'est quoi, cette secte d'amateurs d'oiseaux ?

J'ai beau me secouer, me questionner, je n'éprouve aucune jalousie envers Michelle. Serais-je devenu insensible après avoir vu Julie s'étendre tour à tour au lit avec Luc, Sébastien et Michelle ? Je ne saurais dire si je devrai vivre avec un traumatisme. Au pire, je me trouverai une sexologue, c'est une pensée qui me rassure.

Je connais les deux traîtres mâles de longue date. Au fond, mon cœur le sait, j'ai de la pitié pour Luc, car sa femme n'est pas portée sur la chose. Quant à Sébastien, là, je n'ai certainement pas de félicitations à adresser à Julie. Quelle disgrâce, quel manque de goût !

Je suis tout de même ébranlé par tout ce que j'ai vu. Je suis satisfait de savoir, mais pas de savoir tout ce que je sais. Je viens de découvrir que je n'étais qu'un pion, éminemment remplaçable. Dans ces moments, on se rend compte de sa relative insignifiance.

Les vraies affaires, c'est ça. Que j'envie les couples qui s'aiment à la folie et qui se réservent et préservent l'exclusivité ! Mais avec mes propres parties de jambes en l'air, je ne peux cependant pas me citer en tant que modèle de vertu non plus. Je tombe de haut, même si j'ai mes raisons. Qui suis-je pour juger ?

Suis-je plus avancé dans mon enquête ? Peut-être. Peut-être que la complicité extrême entre Julie et Michelle les a poussées à essayer de se débarrasser de moi pour se partager le magot, qui sait ? C'est l'hypothèse de l'heure. Peut-être que les deux gros scorpions lâchés dans ma chambre étaient une commande de Michelle. Elle était au Mexique quand ça s'est passé.

Arriva ce qui devait arriver.

La semaine suivante, Claudine est de retour chez moi au beau milieu de la semaine. Autre tailleur, autres cafés à la vanille, rapprochements, sourires, taquineries, mains qui se touchent accidentellement en gesticulant pour appuyer une argumentation, d'autres sourires, puis lèvres qui se frôlent et qui se cherchent pour un premier baiser, l'élan de passion, la chaleur et le frémissement qui envahissent le corps, la douche, les frissons, et le corps à corps frénétique : j'aime cette zone de plaisir avec cette femme qui m'a pourtant paru froide lors de notre première rencontre.

Ça alors ! Je ne suis décidément pas au bout de mes surprises. Pendant que je parcours des doigts la colonne vertébrale de Claudine, qui repose sur le ventre comme si elle souhaitait maintenant un massage que je n'ai pas la force de lui prodiguer, je remarque qu'elle aussi affiche un tatouage sur la fesse gauche. Rien de moins ! Dans son cas, il s'agit d'un colibri. Voilà qui ne laisse aucune équivoque. La seule différence est que l'oiseau bicolore bleuté et rouge est plus petit que ceux de Julie et Michelle, et qu'il a les ailes déployées vers l'intérieur du corps, plus précisément vers l'épine dorsale, plutôt que vers l'extérieur. Faut-il y voir un lien ? Je ne saurais dire si ce détail revêt son importance. Peut-être est-ce le fruit du hasard et que le tatoueur qui a effectué le travail était simplement différent. Je me garde de passer des commentaires sur ce détail ornithologique à ma nouvelle partenaire, mais encore une fois, je tombe des nues.

Le week-end suivant, je retrouve mon Amélie à Longueuil. Elle m'a manqué. Elle m'a beaucoup manqué, en fait. À son sujet, je vois de plus en plus clair dans mon cœur. Cette femme, je m'en rends maintenant compte plus que

jamais, ne m'a jamais déçu. Jamais elle ne m'a fait faux bond. Peut-être que je me suis souvent désintéressé d'elle en raison de ses difformités causées par l'arthrite. Je n'ai pas de félicitations à m'adresser là-dessus. Mon obsession de rechercher la perfection m'a aveuglé, m'a empêché de voir toute sa beauté intérieure, qui est pourtant resplendissante. Comment ai-je pu me détourner d'elle ? Est-ce qu'elle pourrait me pardonner ? «Aujourd'hui je vois la vie avec les yeux du cœur», dit la chanson. Au diable ma vie avec Julie ! Je jette maintenant mon dévolu sur Amélie, pour autant qu'elle m'accepte... Après tout ce temps que je l'ai fait attendre, que je me suis fait attendre.

Pour me précéder et mieux préparer ma copine de longue date à ma venue, je lui envoie le courriel d'amour suivant, que j'ai intitulé : *On prend notre envol* ? Décidément, les oiseaux m'inspirent.

Allo, Amélie,

Je nous revois, alors que je me délecte d'être plongé dans ton regard, et je me demande où tu en es rendue dans tes réflexions. J'aime croire que tu ne fais que retenir ton souffle pour mieux te laisser glisser dans notre relation. Un moment à la fois, doucement, avec confiance et avec gaieté.

Tu m'amènes à te préciser où j'en suis avec toi. Quand on se partage, bien sûr qu'on dévoile nos secrets, notre vraie nature, dans l'étendue de nos particularités. Quand on aime et choisit d'aimer et de se laisser aimer, on se met à prendre soin de l'autre et on se rend vulnérable en même temps. Je me dis que c'est ébranlant et affolant de plonger dans le vide, comme un oiseau qui s'élance la première fois en faisant confiance à la vie. Ou comme un couple volontaire qui s'apprête à prendre le départ en mer pour vivre l'aventure de sa vie. C'est grisant, pour moi, de le vouloir pour nous,

parce qu'avec toi, j'y crois.

Nous n'en sommes pas au début de notre relation, on le sait bien, mais avec toi, j'ai envie d'emprunter le chemin de l'amour, main dans la main. J'ai mis beaucoup de temps avant de te voir. Sans doute que je n'étais pas prêt.

Je souhaite que tu me laisses t'apprivoiser et t'aimer. En insistant sur une chose : s'il te plaît, si on accepte tous les deux de s'envoler ensemble, j'aimerais ne pas me sentir dans la crainte d'être abandonné. Laisse-moi entrer dans ta vie. Je t'ouvre mon cœur et souhaite qu'on se donne une chance de s'aimer, toi et moi.

Antoine

— Qu'est-ce que tu penses de cette bande d'amateurs d'oiseaux, petite chatte ?

— La similitude est trop grande pour n'être qu'une coïncidence, c'est clair... Je m'inquiète pour toi, Antoine. En passant, t'as mis un condom ?

Amélie est une femme lucide et douce. Et pragmatique, également, ce qui a pour effet de me rassurer. J'opte pour la transparence la plus totale, avec elle. C'est la seule personne sur qui je peux me fier. La confiance, c'est comme le respect et l'admiration : c'est le pilier d'une relation amoureuse. Je me garde de lui en faire part, préférant observer chez elle ces caractéristiques déterminantes. En mesurant ses qualités au fil du temps, j'aurai toujours l'heure juste sur ses intentions.

En attendant, elle vient de déclencher en moi une rafale de questions, principalement sur mon défunt lien conjugal avec Julie, une femme avec qui j'ai tout de même partagé une quinzaine d'années. Je trouve que je suis devenu méfiant, avec le temps. D'ailleurs, j'aurais dû me méfier de Ju-

lie. J'aurais dû voir clair dans son jeu chaque fois que je l'ai vue exprimer son désaccord lors de nos diverses conversations. En fait, j'y voyais simplement une détermination, une affirmation d'elle-même, alors qu'elle me traitait parfois de haut avec ses opinions tranchées et mal fondées. En fait, elle me traitait comme si elle était la seule qui se trouvait en possession de la vérité. Voici un exemple qui remonte à tout récemment...

Tandis qu'on parlait de paix, de sécurité et de faible activité criminelle, je lui ai fait observer que dans toute l'Amérique du Nord, c'est au Québec que le taux de criminalité est le plus bas, et que nous pouvons en être fiers.

—T'es sûr de ça? Je ne crois pas, moi. Il y a sûrement des endroits plus sécuritaires. Non, je te crois pas.

J'aurais pu interrompre la conversation, brandir mon *iPhone* et faire une recherche rapide sur *Google* pour lui prouver noir sur blanc qu'elle avait tort et que j'avais raison, mais je n'en ai rien fait, histoire de lui éviter de perdre la face.

Ça semble banal, dans une vie de couple, d'exprimer des désaccords sur tel ou tel sujet, mais... parce qu'il y a un mais. Quand il y a accumulation de désaccords, et particulièrement à propos de faits fondamentaux, alors là vient le moment de tracer une ligne. À quoi bon prouver à ma conjointe que j'en sais plus qu'elle sur la criminalité? Le ton de la conversation aurait été désagréable, la zone de plaisir aurait été perdue, et la partie de jambes en l'air que je souhaitais après le repas n'aurait pas eu lieu. J'ai donc préféré me taire, testostérone oblige...

—Bien sûr que j'ai mis un condom avec ma directrice littéraire, mais je vais vite passer un test de dépistage d'ITS, au cas où Julie m'aurait contaminé avant elle. Comme ça, toi et moi, on n'aura plus besoin d'utiliser de condom.

—Et moi qui viens de faire l'amour avec toi sans être

au courant de tout ça. T'es dangereux, Antoine, tu vis dangereusement !

Je suis penaud, soudain. Amélie a raison, je l'ai un peu mise en danger. Je ne coucherai plus avec Claudine. Ni avec Julie, bien évidemment. Les frottis préliminaires de sexes représentent tout de même une part de danger et j'ai atteint un point de non-retour. Il est grand temps que j'enlève mes lunettes roses.

Difficile, en couple, de se maintenir dans une zone de plaisir, de vibrer à l'unisson vingt-quatre heures par jour, sept jours sur sept, de nous assurer qu'il y ait constamment la chimie, la tension, la fusion des énergies, les étincelles, l'explosion. Chose certaine, je n'aurai pas à présenter un nouvel homme à Julie dans le but de me débarrasser d'elle.

Je chasse toutes ces considérations de mes pensées, et me mets à caresser ardemment le délicieux corps d'Amélie. J'ai trouvé ma terre promise. Mais encore là, je ne suis pas au bout de mes surprises.

Chapitre 20

Sans que nul ne se doute de mes allées et venues, je passe les jours qui suivent au domicile d'Amélie. Cette femme est une perle. Comment ai-je pu l'ignorer durant tout ce temps ? Elle est douce, respectueuse, pleine de fantaisie, toujours de bonne humeur, elle fait l'amour divinement, ardemment, adore cuisiner avec moi, en plus d'aimer bouger et marcher. C'est toujours un pur bonheur d'échanger avec elle sur différents sujets d'actualité ou d'intérêt humain. Dieu, c'est elle en personne. Ouais.

Étant donné qu'une journée se divise en trois parties... d'abord le lit, deuxièmement le travail, et troisièmement, le reste, même si je veux bien que les activités qui se passent au lit soient sensationnelles, il y a aussi le reste du temps à considérer. Or, avec Amélie, les échanges hors du lit sont tout aussi passionnants. Que pourrais-je demander de mieux ?

Côté travail, j'ai discontinué l'accompagnement de ma directrice littéraire. Je peux m'en passer, et Amélie, mon amoureuse, fait très bien le travail. Ses talents de rédactrice étant exceptionnels, elle sait me conseiller. Je me vois facilement en train de me lancer dans des projets avec elle.

J'ai toutefois pris soin d'écrire un courriel à Claudine pour lui expliquer que je m'efforçais d'être plus autonome, et que je me consacrais corps et âme à mon roman pour le finaliser durant la semaine à venir. Elle a sans doute souri devant ces explications. Je crois que j'ai su éviter de la froisser, de la blesser dans son amour-propre. À son supérieur hiérarchique, il lui sera facile de justifier la fin de sa collaboration au projet.

C'est quand même un pétard de plaisir, cette Claudine. Sauf que... sauf que maintenant, c'est Amélie, et personne d'autre qu'Amélie, la cible de mes désirs. Je ne veux plus en

toucher d'autres, pas plus que je ne souhaite que mon corps soit touché par une autre. Et Amélie est fiable, elle. Elle n'a pas d'oiseau sur la fesse.

J'ai envoyé un autre courriel, cette fois à Julie pour lui annoncer ma volonté de rompre.

Chère Julie,

Je ne t'ai pas donné beaucoup de nouvelles, dernièrement.

Je terminerai cette semaine la rédaction de mon roman portant sur les vraies choses à voir au Mexique. Mon éditeur sera bien servi. C'est un créneau que les livres de routards n'offrent pas, puisqu'ils sont spécialisés dans les attrait positifs. Idem pour les journaux, leurs articles de voyage s'intéressent rarement à la vie sans lunettes roses.

Enfin, tu sais comment ça fonctionne. Depuis le temps, quinze ans, maintenant, que je te rebats les oreilles avec mes dossiers d'actualité et le merveilleux monde journalistique.

Je crois que toi et moi nous en sommes arrivés à une croisée des chemins. C'est la constatation à laquelle j'arrive, et qui coïncide avec ma réorientation de carrière. Je n'ai pas pu me résigner à t'annoncer ma décision de vive voix. Je sais à quel point les moments d'abandon sont durs à traverser. Quand on laisse une relation, on laisse non seulement ce qui va moins bien, ce qui ne nous nourrit plus suffisamment ; mais on laisse aussi l'autre dans ce qu'il a et ce qu'il est de mieux.

Je passerai bientôt à l'appartement pour ramasser quelques affaires. Je préfère laisser retomber un peu la poussière avant que nous discussions à propos des formalités de notre séparation. Il faudra voir à répartir équitablement

ce qui a été acheté par nous deux. Je ne te ferai pas de misère, tu as toute ma considération, tu le sais bien.

Avec le temps, mon amour pour toi s'est transformé en amitié, et ce n'est pas ce que je veux vivre. Je vais essayer de me trouver une nouvelle femme avec qui il me sera possible de vibrer à l'unisson. Je te souhaite de trouver l'homme qui saura t'offrir ce que je ne sais plus te donner.

Nous avons connu nos hauts et nos bas... en fait, beaucoup plus de hauts que de bas. Merci pour tout. Je suis persuadé que la si jolie et intéressante femme que tu es saura avant longtemps trouver l'homme avec qui elle aura de parfaites affinités.

Antoine

Évidemment, je n'allais pas dire à Julie que je suis totalement au parfum de ses incartades, de ses infidélités chroniques. Le sujet demeurera tabou et c'est mieux ainsi. J'évite de déclencher la Troisième Guerre mondiale. Je préfère la tenir en respect et m'abstenir de lui adresser des reproches. Au fond, si elle s'envoie en l'air à répétition avec d'autres, c'est qu'elle était insatisfaite avec moi. Peut-être que si je m'étais abstenu d'aller voir ailleurs moi aussi... Enfin, ce qui est fait est fait... On ne peut pas tout effacer et rembobiner la vie pour la refaire à notre guise.

La semaine prochaine, je passerai à l'appartement lorsque Julie n'y sera pas pour retirer les caméras de surveillance. Le technicien qui les a posées m'a expliqué comment faire. Elles ont bien exécuté leur travail et ont su bien m'éclairer sur la réalité toute crue. Aussi, je vais modifier mon testament et les noms des bénéficiaires de mes assurances. Exit Julie. La sortie des actrices est par là, madame,

et comptez-vous chanceuse que je vous cède ma moitié de condo pour services rendus. J'achète la paix. Je tiens à rester en bons termes. Je veux éviter toutes représailles. On ne sait jamais, avec les organisations criminelles. Elles ont le bras long. Chut, c'est mon secret.

C'est mercredi après-midi, et pendant que mon Amélie est partie rencontrer des clients pour discuter de leur campagne de relations publiques, je mets une dernière main à mon manuscrit avant de l'envoyer à Claudine, ce que je compte faire demain. Nous entamerons ensuite à distance un long processus de corrections, ajustements et révisions, m'a-t-elle prévenu.

À l'ordi du bureau d'Amélie, je syntonise la vidéo-surveillance du condo, à tout hasard. Grand Dieu du ciel ! Qui vois-je se vautrer dans mon ex-lit conjugal ? Mais oui, c'est bien lui... nul autre que Gilbert Loiseau en personne, le grand patron du quotidien *La Nation*. Il n'est pas que mon simple éditeur local, mais aussi, le patron du conglomerat de journaux auquel appartient le quotidien pour lequel je travaille. Loiseau, c'est celui-là même qu'on surnomme l'empereur, ou parfois, le *macho alpha*, en raison de ses origines maternelles mexicaines. C'est aussi lui qui dirige la maison d'édition qui possède les droits sur mes romans !

Et là où le dos de l'empereur perd son nom, apparaît un aigle tout-puissant, tel celui qu'on voit sur le drapeau mexicain. Il tient dans son bec un serpent, qu'il soulève avant de prendre son envol.

FIN

